PUBLIC
LIBRARY

LA PETITE PINTADE BLEUE

DU MEME AUTEUR :

PETIT BOB	1 vol.
LA VERTU DE LA BARONNE	1 —
CE QUE FEMME VEUT	1 —
AUTOUR DU MARIAGE	1 —
LE MONDE A COTÉ	1 —
UN HOMME DÉLICAT	1 —
PLUME ET POIL	1 —
SANS VOILES	1 —
ELLES ET LUI	1 —
LE PLUS HEUREUX DE TOUS	1 —
SAC A PAPIER	1 —
AUTOUR DU DIVORCE	1 —
JOIES CONJUGALES	1 —
POUR NE PAS L'ÊTRE!	1 —
LES « SÉDUCTEURS! »	1 —
PAUVRES P'TITES FEMMES!!!	1 —
MADEMOISELLE LOULOU	1 —
PETIT BLEU	1 —
OHÉ! LES PSYCHOLOGUES!	1 —
MADEMOISELLE ÈVE	1 —
O PROVINCE!	1 —
L'ÉDUCATION D'UN PRINCE	1 —
C'EST NOUS QUI SONT L'HISTOIRE!!!	1 —
OHÉ! LA GRANDE VIE!!!	1 —
UN RATÉ	1 —
UNE PASSIONNETTE	1 —
MONSIEUR FRED	1 —
CES BONS DOCTEURS!	1 —
MARIAGE CIVIL	1 —
MONSIEUR LE DUC	1 —
TANTE JOUJOU	1 —
PAS JALOUSE!	1 —
MADAME LA DUCHESSE	1 —
LE 13e	1 —
LE MARIAGE DE CHIFFON	1 —
PROFESSIONAL-LOVER	1 —
LEURS AMES	1 —
LE CŒUR D'ARIANE	1 —
CES BONS NORMANDS!	1 —
LE BONHEUR DE GINETTE	1 —
BIJOU	1 —
EUX ET ELLE	1 —
JOIES D'AMOUR	1 —
LA FÉE SURPRISE	1 —
SPORTMANOMANIE	1 —
MIQUETTE	1 —
LUNE DE MIEL	1 —
MONSIEUR DE FOLLEUIL	1 —
TROP DE CHIC!	1 —
LES PETITS JOYEUX	1 —
L'AFFAIRE DÉBROUILLAR-DELATAMIZE	1 —
LA BONNE FORTUNE DE TOTO	1 —
FRAICHEUR	1 —
NAPOLÉONETTE	1 —
LA DAME DE St-LEU	1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

GYP

—

LA PETITE PINTADE BLEUE

N.Y. Public Library

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—

842
G994

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright 1914, by CALMANN-LÉVY.

90864

A MADAME ADOLPHE BRISSON,

affectueux souvenir.

Juillet 1914.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lapetitepintadeb0000gyp

LA PETITE PINTADE BLEUE

LE MARQUIS DE BRACIEUX.
FRANÇOIS DE SENANS.
MONTLÉRY.
HENRY DE CHASSIGNY.
PIERRE.
LA DOUAIRIÈRE DE BRACIEUX.
LILIE DE BRACIEUX.
AZA DE VILLEPREUX.
MISS GROUSE.

Une grande pièce. Mobilier Empire. Bibliothèques d'acajou, à filets et treillages de cuivre sur des rideaux verts. Le long des bibliothèques, un escalier glisse sur une tringle de cuivre. A droite, un grand bureau. Au fond, un billard. Sur la cheminée, au lieu d'une glace, le portrait à cheval d'un maréchal de l'Empire.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, *puis* FRANÇOIS.

PIERRE, *cinquante-cinq ans, le type du serviteur de bonne maison. Il arrange, en fredonnant très bas, quelques fleurs dans un vase.* — Taratata!... tata!... ta... ta!... Voilà!... C'est pas épatant!... (*Il recule pour juger de l'effet.*) Mais enfin... ça va tout de même!... (*Il recule encore et se cogne dans François qui entre.*) Oh! Oh! pardon!... J'ai dû faire mal à Monsieur l'Vicomte?...

FRANÇOIS, *trente-neuf ans. Grand, vigoureux, distingué. L'air narquois et bien*

portant. Très élégant sans recherche. — Non, Pierre!... pas mal du tout!... Est-ce que Monsieur le Marquis est là?...

PIERRE. — Pas pour l'instant... L'est allé à la gare chercher des invités... (*Un temps.*) Eh ben! M'sieu l'Vicomte?... En v'là une histoire!...

FRANÇOIS. — Quelle histoire?... (*Air stupéfait de Pierre.*) Ah!... le mariage de Mademoiselle Lilie?...

PIERRE. — Oui!... (*Air consterné.*) M'sieu l'Vicomte trouve pas ça renversant?...

FRANÇOIS. — Dame, mon bon Pierre, ça devait arriver!... Vous ne pensiez pas que votre petite maîtresse allait vivre et mourir à Grandchamp?...

PIERRE. — Non!... Bié sûr qu'non!... Mais j'pensais point qu'elle partirait si vite... ni qu'elle épouserait Monsieur d'

Chassigny... (*Un temps.*) Il est vrai qu' celui-là ou un autre... c'est kif-kif...

FRANÇOIS. — Mais non, c'est pas kif-kif!... Il vaut beaucoup mieux celui-là qu'un autre... parce que, au moins, celui-là, on le connaît!...

PIERRE, *sans enthousiasme.* — Oh!... pour c' qu'est d'ça, oui, qu'on l'connaît!... (*Un temps.*) Et, du moment qu'y plaît à Mademoiselle Lilie, j'ai rien à dire contre, ...'turellement!... (*Un temps.*) C'qui m'étonne, c'est qui lui plaise, v'là tout!... Et pis, méfiance, la v'là!...

SCÈNE II

LILIE, FRANÇOIS, PIERRE.

LILIE, *vingt ans, mais l'air d'en avoir quinze. Blonde, fraîche, jolie. Infiniment bien tournée et gracieuse. Une frimousse drôle et amusante comme tout.* — Comment!... vous voilà!... (*A Pierre.*) Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Monsieur de Senans était là?...

FRANÇOIS. — J'arrive!... (*Pierre sort.*) Eh bien! en voilà une nouvelle, ma petite Lilie!...

LILIE. — Ben, oui!... Ça y est!... Je me jette à l'eau!...

FRANÇOIS. — Très gracieux comme

image!... C'est comme ça que tu es contente?...

LILIE, *riant*. — Mais non!... Mais non!... Vous auriez tort de croire que je marche comme un chien qu'on fouette... C'est pas ça du tout!...

FRANÇOIS. — Ah!... Qu'est-ce que c'est, alors?...

LILIE. — Mon Dieu, c'est un sentiment assez complexe... assez imprécis...

FRANÇOIS. — Complexe?... Imprécis?... Voilà qui ne te ressemble guère, par exemple!...

LILIE. — C'est vrai!... Ça ne me ressemble pas... Et c'est pourtant comme ça!...

FRANÇOIS. — Puis-je, sans être indiscret, te demander comment ton mariage... duquel il ne paraissait être nullement question... s'est bâclé sans que personne s'en

doute?... Les plus intimes amis de ton père et de ta grand'mère...

LILIE. — Par exemple, vous ?...

FRANÇOIS. — Par exemple, moi... n'en sont informés que huit jours avant la cérémonie...

LILIE. — Voilà!... Je vais vous expliquer... Vous savez que Grand'mère et Papa avaient cette idée fixe de me marier?...

FRANÇOIS. — Dame !... Ça n'était pas une idée extraordinaire !...

LILIE. — A ce point-là?... Si!... Toute la journée, ils me répétaient : « Tu verras que, à force de faire la difficile, tu finiras par coiffer sainte Catherine !... » Ça m'agaçait!... Ou bien : « Tu verras que nous serons morts avant que tu ne te maries... Il est inouï que tu nous donnes cette inquiétude de partir avant de voir ton avenir assuré... » Et ça m'agaçait encore plus!...

FRANÇOIS. — Comment, partir?... Ton père a dix ans de plus que moi!...

LILIE. — Je le sais bien!... (*Elle rit.*) Mais ça ne l'empêchait pas de me dire, avec autant de conviction que Grand'mère : « qu'il mourrait un de ces quatre matins en me laissant seule sur la terre... »... etc..., etc... Et, quand c'était fini, pour Grand'-mère et Papa, alors on faisait marcher mon Parrain...

FRANÇOIS. — Tiens, au fait, il n'est pas là, ce bon Montléry?...

LILIE. — Il arrive!... Papa est justement allé au-devant de lui...

FRANÇOIS. — Je t'ai interrompue, mon petit... Reprends ton histoire, qui m'intéresse vivement...

LILIE, *interrogativement*. — Mon histoire?... (*Se souvenant.*) Ah!... Parfaitement!... Ben, comme, à force d'être har-

celée, j'arrivais à un degré d'énervement inouï, et comme, sur les entrefaites, Henry de Chassigny, qui m'avait demandée en mariage, venait déjeuner à la maison, j'ai déclaré à Grand'mère et à Papa que j'allais combler leurs vœux en l'épousant...

FRANÇOIS, *interloqué*. — Alors, c'est uniquement parce que Chassigny est venu déjeuner à Grandchamp un jour où tu étais agacée, que tu l'épouses plutôt qu'un autre?...

LILIE. — Non... pas uniquement... Je l'épouse parce que c'est un gentil garçon que je connais depuis longtemps... parce qu'il n'est pas bête, qu'il est bien physiquement, et d'une famille équivalente à la nôtre, et, enfin, parce que je suis bien sûre, puisqu'il est riche, qu'il ne m'épouse pas par intérêt...

FRANÇOIS. — Il est riche, Chassigny?...

LILIE. — Mais oui!... Oh!... je ne vous

dis pas qu'il est riche comme vous... ou comme mon Parrain... Mais, enfin, il est plus riche que moi... et, par conséquent... (*Mouvement de François.*) Mais oui... plus riche que moi... Ça vous étonne?...

FRANÇOIS. — Oui!... Tu as en dot la fortune de ta maman...

LILIE. — Six cent mille francs...

FRANÇOIS. — Parfaitement... six cent mille francs...

LILIE. — Et Henry a quarante mille francs de rente...

FRANÇOIS. — Oui, mais un point, c'est tout!... Tandis que toi, tu as des espérances magnifiques...

LILIE. — Mais éloignées...

FRANÇOIS. — Relativement !... Ta bonne grand'mère se porte comme le Pont-Neuf, mais, enfin, elle a tout de même soixante-quinze ans... Ton père...

LILIE. — Dix ans de plus que vous!... Vous venez de le dire!...

FRANÇOIS. — Donc, quarante-neuf ans!... Ton parrain?...

LILIE. — Dix ans de plus que papa!...

FRANÇOIS. — Donc, cinquante-neuf...

LILIE. — D'ailleurs, mon Parrain... il n'y a pas à le compter... Il n'est pas du tout dit que j'aurai sa fortune... et, dans tous les cas, personne n'en a parlé à Henry...

FRANÇOIS. — Non... mais sois sûre qu'il y a pensé...

LILIE. — Pourquoi dites-vous ça?...

FRANÇOIS. — Parce que je le crois, mon petit!... Et note bien, d'ailleurs, que je ne cherche pas, en faisant cette simple constatation d'un fait, à débiner le moins du monde Chassigny, qui me semble, comme tu le disais tout à l'heure, être un très gentil garçon... Mais je sais que, à tort ou à rai-

son, on s'est accoutumé, dans notre milieu, à te considérer comme devant avoir un jour les cinq ou six millions de cet excellent Montléry... Lui-même fait tout ce qu'il peut pour accréditer cette croyance... Il vous adore, ton père, ta grand'mère et toi... Vous êtes sa vraie, sa seule famille... Il n'a que des neveux qui l'horripilent et qui sont plus riches que lui... (*Montléry apparaît au fond, dans le salon précédent.*) — Tiens!... quand on parle du loup...

SCÈNE III

FRANÇOIS, LILIE, MONTLÉRY.

LILIE. *Elle court au-devant de Montléry.* — Bonjour, Parrain!...

MONTLÉRY, *cinquante-neuf ans. Gros, une bonne figure réjouie. L'air d'avoir son âge véritable. Bien mis et très soigné.* — Bonjour, petite Lilie !... Eh bien ! c'est comme ça que tu nous fiches des surprises ?...

LILIE. — Ah !... Ça vous a étonné ?...

MONTLÉRY. — Oui !... plutôt !... Et dérangé aussi !... Quand j'ai reçu la dépêche, je me préparais à partir pour Montreux... Enfin !... Tu te maries bientôt, n'est-ce pas ?...

LILIE, *gaiement.* — De demain en huit...

MONTLÉRY. — Ben, à la bonne heure !... On ne te reprochera pas de faire traîner les choses en longueur, toujours !... Tu as mis le temps à te décider, mais une fois décidée, tu as mené ça rondement, ma petite fille... (*Un temps.*) Tu es contente ?...

FRANÇOIS. — C'est justement ce que je lui demandais...

MONTLÉRY. — Eh bien?...

LILIE. — Eh bien ! j'ai répondu à Monsieur de Senans que je suis très contente...

MONTLÉRY. — Tu ne regrettes rien?...

LILIE — Mais non !... rien du tout !...

MONTLÉRY. — Allons, tant mieux, ma petite Lilie... Et, maintenant que les effusions sont terminées, je vais m'habiller...

LILIE. — Vous habiller?... Jamais de la vie !... Vous êtes très bien comme ça !... Il n'y a personne...

MONTLÉRY. — Il y a la belle petite demoiselle avec qui j'ai fait la route de la gare ici, toujours !...

LILIE, *étonnée*. — Une belle petite...

MONTLÉRY. — Demoiselle... Oui !... Quand tu écarquilleras tes beaux yeux, ça ne changera rien... Je suis venu, te dis-je, de la gare, avec une jeune fille très jolie, très provinciale... et peu intelligente, à ce qu'il

m'a semblé... « Oui, Monsieur... Non, Monsieur... Comme vous voudrez, Monsieur... »

FRANÇOIS, *riant.* — Ça!... C'est la petite Pintade bleue!...

LILIE, *ahurie.* — Comment!... Mais elle ne doit venir que lundi...

FRANÇOIS. — Il me semble, pourtant, que Montléry vient de nous dépeindre exactement la petite Pintade...

LILIE. — Oh!... par exemple! Aza serait là!...

Elle fait une pirouette et disparaît en courant.

SCÈNE IV

FRANÇOIS, MONTLÉRY.

MONTLÉRY. — Qu'est-ce que c'est que la petite Pintade bleue?...

FRANÇOIS. — C'est... du moins, je suppose que c'est Mademoiselle Thérésa de Villepreux, plus connue sous le nom d'Aza... une amie de Lilie...

MONTLÉRY. — Nous avons un Villepreux, au club, qui...

FRANÇOIS. — C'est sa fille... (*Mouvement de Montléry*). Oui... vous ignoriez qu'il eût une fille... et une femme aussi, probablement?... Mais il a les deux... qui vivent à une trentaine de kilomètres d'ici, dans un château aussi vilain que délabré...

MONTLÉRY, *stupéfait*. — Du diable si je me doutais que Villepreux...

FRANÇOIS. — Fût marié?... Personne ne s'en doute... excepté ses voisins, dont je suis... Il est presque toujours à Paris, sa femme et sa fille ne quittent jamais la campagne... Madame de Villepreux est une femme inintelligente et jolie... qui ne se

console pas de n'avoir pas d'argent et vit repliée sur elle-même... La petite a quelques rares amies... dont Lilie...

MONTLÉRY. — Comment se fait-il que je ne l'aie jamais vue, la petite?...

FRANÇOIS. — Dame!... Vous ne venez pas souvent à Grandchamp, mon bon Montléry!...

MONTLÉRY. — C'est vrai!... J'ai la campagne en horreur!... J'ai besoin de voir du monde, des passants, des fiacres!... Il faut que je sente remuer autour de moi... La solitude me terrifie!... (*Mouvement de François.*) Quoi?... Qu'est-ce que vous alliez dire?...

FRANÇOIS. — J'allais dire : Comment, dans ces conditions-là, ne vous êtes-vous pas marié?...

MONTLÉRY. — Comment?... Parce que, mon vieux Senans, je rêvais une femme

telle que je n'en ai jamais rencontré... Une femme qui eût toutes les qualités et pas de défauts, qui n'eût pas d'autre volonté ni d'autres goûts que les miens... et qui fût bonne, et belle, et droite, et sûre, et fidèle!... Enfin, le merle blanc, quoi!...

FRANÇOIS. — Mais, permettez?... Tout ça ne peut s'éprouver qu'à l'usage, et vous ne pouvez pas savoir si vous n'êtes pas passé, sans vous en douter, à côté du merle blanc?...

MONTLÉRY. — Que non!... J'ai le flair, malheureusement pour moi!... parce que, sans m'être marié, je connais bien les femmes... Et vous?...

FRANÇOIS. — Et moi?... Mais je crois les connaître pas mal aussi... C'est pourquoi je ne me suis pas marié non plus...

MONTLÉRY. — Oh! mais vous, vous avez le temps!... Tandis que moi, c'est fini depuis

belle lurette!... J'espère que Lilie aura beaucoup d'enfants... A propos!... Ce petit Chassigny, qu'elle épouse?... Je le connais très peu... Comment est-il?...

FRANÇOIS. — Très gentil...

MONTLÉRY. — Gentil, sans plus?...

FRANÇOIS. — Sans plus...

MONTLÉRY. — Ah!... C'est pas assez pour Lilie, ça!... C'est un amour, cette petite-là!...

FRANÇOIS. — Oui!...

MONTLÉRY. — Vous n'avez pas l'air convaincu?...

Il rit.

FRANÇOIS. — Mais si...

MONTLÉRY. — On pourrait, peut-être, lui reprocher d'être trop en dehors, de dire un peu trop ce qu'elle pense... de parler argot, de-ci, de-là... d'être un peu

trop indépendante, en un mot... Mais toutes les jeunes filles d'aujourd'hui sont comme ça!... (*Un temps.*) Comment s'est-elle décidée brusquement à épouser ce petit jeune homme, qui lui est inférieur... car je vois bien, d'après ce que vous me dites, qu'il lui est inférieur?...

FRANÇOIS, *convaincu.* — Oh! quant à ça!...

MONTLÉRY, *suivant son idée.* — Elle s'est décidée brusquement... Elle ne vous a pas dit pourquoi?... Elle est très liée avec vous... Elle aurait pu...

FRANÇOIS. — Elle m'a dit que sa grand'-mère et son père la pressaient beaucoup de se marier, et qu'elle avait fini par se décider à épouser Chassigny qu'elle connaît bien... et dont elle est relativement sûre...

MONTLÉRY. — Je voudrais bien la questionner... mais elle a filé...

FRANÇOIS. — Elle est allée recevoir la petite Pintade...

MONTLÉRY. — C'est juste !... Pourquoi l'appelle-t-on la Pintade, cette petite ?...

FRANÇOIS. — C'est moi qui l'appelle comme ça... parce qu'elle est sotte, empotée, et jolie... Plus sotte, plus empotée et plus jolie que les autres jeunes filles du pays... Alors elle me fait songer à une pintade au milieu des autres volailles de la basse-cour... Elle me rappelle beaucoup une petite pintade bleue, que la femme de mon jardinier affectionnait particulièrement... Et machinalement, je l'ai appelée comme ça...

MONTLÉRY. — Le fait est que ça lui va à ravir... Quand, à la gare, Bracieux l'a enfournée dans l'auto avec moi, je me demandais qui ce pouvait être ?...

FRANÇOIS. — Qu'est-ce qu'on avait fait de la gouvernante ?...

MONTLÉRY. — Dans l'omnibus, avec les bagages... Alors, moi, j'essayais de faire parler la petite Pintade... qui me répondait par monosyllabes... quand elle me répondait...

SCÈNE V

LE MARQUIS DE BRACIEUX, LA DOUAIRIÈRE DE BRACIEUX, HENRY DE CHASSIGNY, LILIE, AZA. Saluts. Etc..., etc.

LA DOUAIRIÈRE. — Lilie !...

Lilie descend vers la douairière qui s'est assise à droite.

LILIE. — Grand'mère !...

LA DOUAIRIÈRE. — Tu n'es pas fatiguée, ma Chérie ?...

LILIE. — Mais non, Grand'mère...

LA DOUAIRIÈRE. — Je te trouve pâlotte, mon petit?... (*Un temps.*) Tu es contente?... Tu ne regrettes rien?...

LILIE. — Mais non, Grand'mère... rien!... Pourquoi me demandez-vous ça?...

LA DOUAIRIÈRE. — Parce que je crains que nous ne t'ayons trop pressée de te marier... et que tu ne te sois décidée que pour nous faire plaisir, à ton père et à moi?... Réfléchis bien, mon petit enfant, pendant qu'il en est temps encore!... Je te trouve si calme... si peu emballée pour une fiancée...

HENRY, *vingt-huit ans. Très joli garçon, élégant, comme il faut. Assez quelconque.* — Lilie... voulez-vous me représenter à Monsieur de Montléry...

LILIE. — Voilà!... (*Gaiement, à Montléry.*) Parrain!... Henry de Chassigny,

mon fiancé... qui veut vous être représenté...

MONTLÉRY. — Enchanté, Monsieur...

HENRY. — C'est moi, Monsieur, qui suis très heureux de...

Ils remontent en causant.

FRANÇOIS. *Il avise Aza, qui est toute seule auprès de la grande table.* — Mademoiselle, puisque chacun ici s'occupe de ses petites affaires, voulez-vous que nous nous amusions nous deux?... (*Gentiment.*) Nous allons regarder des images?...

Il prend un album et va pour s'asseoir auprès d'Aza.

AZA, *dix-huit ans. Les cheveux bruns, les yeux bleus, le teint éblouissant, merveilleusement jolie. Elle se lève brusquement.* — Oh! non, Monsieur!...

FRANÇOIS, *étonné.* — Non ?...

AZA, *les yeux baissés.* — Ça ne se fait pas !... Ça ne serait pas convenable !...

FRANÇOIS, *ahuri.* — Pas convenable?... Pourquoi ?...

AZA. — Parce qu'une jeune fille ne doit pas faire d'aparté avec un jeune homme...

FRANÇOIS, *avec éclat.* — Un jeune homme !... Je suis un jeune homme !... Un jeune homme de quarante ans !... (*Il salue profondément.*) Merci pour cette bonne parole, Mademoiselle !... (*A part lui.*) Petite Pintade, va !...

Il remonte. Aza louche sur lui.

MONTLÉRY, *qui regarde par la fenêtre, au Marquis.* — Tiens !... Tu as fait des plantations ?... C'est joli !...

LE MARQUIS. — Veux-tu faire un tour dans le parc ?...

LA DOUAIRIÈRE. — C'est ça !... Faisons faire à Montléry le tour du propriétaire !... (*Tous remontent vers le fond.*) Vous n'êtes pas obligés de venir, les fiancés, si vous aimez mieux rester ici à causer...

HENRY, *à Lilie, qui allait sortir avec les autres.* — Causons !.. Voulez-vous ?...

Lilie s'arrête docilement.

SCÈNE VI

LILIE, HENRY.

HENRY, *un peu préoccupé.* — Est-ce que vous ne croyez pas que je déplais à Monsieur de Montléry ?...

LILIE. — Pourquoi lui déplairiez-vous ?...

HENRY. — Mais... je ne sais pas... Je me le demande?...

LILIE. — Et pourquoi croyez-vous que vous lui déplaisez?...

HENRY. — Mais parce qu'il m'a examiné comme un objet... Et puis, je le trouve froid!...

LILIE. — Mais pas du tout!... C'est une idée!... Il est toujours comme ça!... D'ailleurs, quand même vous lui déplairiez, qu'est-ce que ça vous fait?... Pourvu que vous me plaisiez, à moi, c'est l'important!...

HENRY. — Évidemment!... Alors, vous êtes contente, ma chère petite Lilie?...

LILIE. *Elle rit.* — Oh!... Vous aussi?...

HENRY, *interloqué.* — Comment, moi aussi?...

LILIE. — Vous me demandez si je suis contente?... Ça fait la quatrième personne

qui me demande ça depuis une heure !... C'est vrai ! François, mon parrain, et grand'-mère... successivement !... « Es-tu contente ?... »

HENRY. — Et qu'est-ce que vous avez répondu ?...

LILIE. — J'ai répondu : « Oui. »

HENRY. *Il lui baise la main.* — Ma chérie !... C'est que vous avez l'air si calme ?...

LILIE. — Dame !... J'ai pas envie de pousser des cris !... Je suis contente... tranquillement !...

HENRY, *légèrement vexé.* — Oh !... ça se voit !... Vous êtes sans enthousiasme ?...

LILIE. — Vous savez ce que je vous ai dit... Pas de coup de foudre... pas de grande passion... mais une très bonne et sûre affection, et beaucoup de confiance... De tous ceux qui m'ont demandée en mariage, vous êtes le seul qui m'ayez inspiré ces sentiments-là...

HENRY. — Des sentiments paisibles?...

LILIE. — Les seuls dont je puisse disposer...

HENRY. — Il me faut bien m'en contenter... Et je m'en contente avec joie!... Vous êtes si jolie, si charmante, Lilie!...

Il la regarde avec admiration.

LILIE, *sincère*. — C'est curieux!... Je ne me trouve pas jolie, moi!... Surtout quand je me regarde à côté d'Aza, par exemple!...

HENRY. — La petite Pintade bleue, comme dit l'ami Senans!... En voilà une qui me laisse froid!... C'est la pluie qui marche, cette petite-là!... Quelle drôle d'idée de l'avoir choisie comme demoiselle d'honneur!...

LILIE. — Elle quêtera avec Gaston de Lansac... S'il pouvait avoir la bonne idée de l'épouser?... Il est riche pour deux!...

HENRY. — Ça m'étonnerait s'il avait cette idée-là, vous savez !...

LILIE. — Enfin, dans tous les cas, on la verra à notre mariage... C'est une façon de la montrer aux gens du pays... Je voudrais tant, tant la marier... Ah ! voilà mon Parrain !...

SCÈNE VII

HENRY, LILIE, MONTLÉRY.

LILIE. — Vous cherchez quelque chose, Parrain ?...

MONTLÉRY. — Rien du tout !... Je voudrais me reposer un instant, si c'est possible !... J'arrive de Paris, moi, sans que ça paraisse !...

LILIE. — Une heure de chemin de fer !... Quel voyage !...

MONTLÉRY. — Blague tant que tu voudras !... N'empêche que j'en ai assez de traînailler sur mes vieilles quilles !... On voit bien que tu as vingt ans, toi !...

LILIE. — Grand'mère, qui en a soixante-quinze, était avec vous, alors je ne pense pas que vous ayez fait un raid ?... (*Elle regarde en souriant Montléry qui s'installe dans une bergère.*) Nous allons vous laisser pioncer, Parrain !...

MONTLÉRY.. — Pioncer !... En voilà un mot !... (*Lilie sort avec Henry, en lui envoyant un baiser.*) C'est ça, mes enfants !... ne vous occupez pas de moi !...

SCÈNE VIII

MONTLERY, *puis* AZA.

MONTLERY. *Il est étendu dans le fauteuil, rêvassant.* — La campagne, ça me fatigue d'abord, ça m'embête ensuite, et ça m'endort après!... Pourtant, ça me fait plaisir de voir ma petite Lilie!... Son fiancé a l'air plutôt gentil!... En voilà un qui n'est pas à plaindre!... une femme exquise... et, plus tard... beaucoup plus tard, j'espère... les trois cent mille francs de rente du papa Montlery... Qui est-ce qui vient encore me déranger?... Allons! bon!... La petite Pintade bleue!... Qu'est-ce qu'elle veut?... (*Il regarde Aza qui va et vient dans la pièce,*

un petit panier à ouvrage à la main.) Aza, c'est ainsi qu'elle se va pas s'en aller?... (Aza s'assoit tout près de lui sans paraître le voir, et sort une broderie de son petit panier.) Comment, elle y touche à cette heure?... C'est égal, ce qu'elle est jolie la petite sotte!... (Il allonge brusquement les jambes. Aza se lève en poussant un cri.) Pardon!... Je vous ai fait peur, Mademoiselle?...

AZA, debout près de la table. — Oh! oui, Monsieur!... (...)

MONTÉRY. — Je vois ce que c'est... (Aza ramasse sa broderie qui a roulé à terre. Montéry cherche un mouvement.) C'est marqué aussi de personne à personne... Mais les vôtres sont longs, et pourtant, si vous avez raison!...

(Il se penche dans son fauteuil.)

AZA. *Elle sourit en le regardant de côté.* — Oh ! les vieux !... Vous n'êtes pas vieux !...

MONTLÉRY. — Quel âge avez-vous, Mademoiselle ?...

AZA. — Je viens d'avoir dix-huit ans, Monsieur...

MONTLÉRY. — Eh bien ! je n'ai que quarante et un ans de plus que vous !... C'est rien, n'est-ce pas ?...

AZA. *Elle le regarde d'un air stupéfait.* — Oh !... Vous avez quarante et un ans de plus que moi ?...

MONTLÉRY. — Vous croyiez que j'avais davantage ?...

AZA. — Oh ! non, Monsieur !... au contraire !...

MONTLÉRY. — Vraiment !... Quel âge me donniez-vous donc ?...

AZA. *Elle le regarde attentivement.* — Une quarantaine d'années !...

MONTLÉRY. — Merci !... (*Il regarde avec bienveillance Aza, qui baisse précipitamment les yeux.*) Vous êtes bien gentille !...

AZA. — Oh ! non !... Je ne suis pas gentille !... Je dis ce que je pense !... (*Un temps.*) Je ne pourrais pas dire autre chose que ce que je pense, d'abord !...

Elle replie lentement son ouvrage.

MONTLÉRY. — Qu'est-ce que vous faites ?...

AZA. — Je remets ma broderie dans mon petit panier, Monsieur !...

MONTLÉRY. — Pourquoi donc ça ?... Vous n'allez pas vous en aller, j'imagine ?...

AZA. —Mais si, Monsieur !...

MONTLÉRY. — En voilà une idée !... Vous venez de vous installer à l'instant... et maintenant, vous voulez vous en aller ?... Pourquoi ça ?...

AZA. — Parce que... je ne savais pas qu'il y avait du monde ici...

MONTLÉRY. — Par exemple!... Alors, c'est moi qui vous gêne?...

AZA. — Oh! vous ne me gênez pas, Monsieur!... (*Un temps.*) Seulement, il faut que je m'en aille!...

MONTLÉRY. — Parce que?...

AZA. — Parce que...

Elle baisse les yeux.

MONTLÉRY. — Parce que quoi?...

AZA. — Ça me... Ça m'intimide, Monsieur!...

MONTLÉRY. — Quoi?... Qu'est-ce qui vous intimide?...

AZA, *d'une voix inintelligible.* — Vous, Monsieur!...

MONTLÉRY, *stupéfait et flatté aussi.* — Moi!... moi, je vous intimide?...

AZA, *d'une voix faible comme un souffle.* — Oui, Monsieur !...

MONTLÉRY. — Un vieux comme moi ?...

AZA. — Vieux ?... (*Elle louche sur Montléry à travers ses cils.*) Ça vous plaît à dire !...

MONTLÉRY. — Ça me plaît ?... Ah ! fichtre, non, ça ne me plaît pas !...

AZA. — Alors, pourquoi le dites-vous... (*Les yeux baissés.*) puisque ça n'est pas vrai ?...

MONTLÉRY. — Mademoiselle, ça n'est pas bien de vous payer comme ça la tête d'un vieux bonhomme !...

AZA, *l'air consterné.* — Oh ! Monsieur !... En voilà une chose qui ne serait pas à faire !...

MONTLÉRY. — Ah !... Vous voyez bien !... Vous me respectez ?...

AZA, *l'air convaincu.* — Oh ! oui, Monsieur !...

MONTLÉRY. — Et si vous me respectez, c'est parce que je suis un vieux respectable?...

AZA. — Non!... parce que vous êtes respectable tout court...

MONTLÉRY. — Ah!... (*Un temps.*) Pourriez-vous me dire pourquoi je suis respectable tout court?...

AZA. — Parce que, d'abord, vous êtes très beau!...

MONTLÉRY, *abruti.* — !... !... !...

AZA. — Ensuite, vous avez l'air très distingué...

MONTLÉRY, — !!!... !!!...

AZA. — Et très bon!... C'est vrai!... Tantôt, dans l'auto..., après avoir d'abord été effarée de me trouver comme ça toute seule avec un monsieur, je me suis sentie très vite en confiance...

MONTLÉRY. — Ah! nom d'un chien! vous n'en aviez pas l'air!...

AZA. — C'était pourtant comme ça !... Je me trouvais très bien avec vous... Vous me parliez très gentiment... très doucement...

MONTLÉRY. — Dame !... Je ne pouvais pourtant pas prendre une fourche...

AZA. — Si bien que, après avoir eu d'abord envie de me sauver... ou de me mettre à pleurer... j'ai trouvé le temps très court.... très court et très doux... et que, quand nous avons tourné dans l'avenue de Grandchamp, j'ai pensé : « Déjà !... »

MONTLÉRY, *vaguement impressionné.* — Comment !... Vraiment ?... Vous parlez sérieusement dans ce moment-ci ?...

AZA. — Je parle toujours sérieusement, Monsieur !...

Elle regarde Montléry bien en face.

MONTLÉRY, *un peu troublé.* — N'empê-

che que si notre tête-à-tête s'était prolongé, vous en auriez eu vite assez?...

AZA, *résolument.* — Non, Monsieur!...

MONTLÉRY. — Voyons!... Voyons!... Une petite fille de votre âge ne peut pas éprouver du plaisir à demeurer avec un homme du mien?...

AZA, *avec conviction.* — Oh! si!...

Elle soupire.

MONTLÉRY. — Mais... (*Un temps.*) Quand vous vous marierez... (*Aza secoue la tête.*) Pourquoi dites-vous non?... Vous ne vous marierez pas?...

AZA, *avec tristesse.* — Non, Monsieur!...

MONTLÉRY, *étonné.* — Vous ne voulez pas vous marier?...

AZA. — Oh!... je voudrais bien!... si c'était avec quelqu'un qui me plaise et que

je puisse aimer... Mais personne ne voudrait de moi !...

MONTLÉRY. — Ah ! bah !... Et pourquoi, je vous prie, ne voudrait-on pas de vous ?...

AZA. — Oh !... pour bien des raisons !... D'abord, nous n'avons pas du tout de fortune... Ensuite, je ne suis pas jolie !...

MONTLÉRY. — Pas jolie !... Oh ! la la !... Qu'est-ce qu'il vous faut donc ?... (*Un temps.*) Pourquoi dites-vous que vous n'êtes pas jolie ?...

AZA. — Parce que, d'abord, on me l'a répété sur tous les tons...

MONTLÉRY. — Qui ?...

AZA. — Mais, tout le monde !... Maman... Papa... Miss... mes cousins... Monsieur le Curé...

MONTLÉRY, *emballé*. — Des moules !...

AZA. *Elle pose brusquement sa petite*

main sur la bouche de Montléry. — Oh !... Monsieur !... Monsieur !... Faut jamais blasphémer !...

MONTLÉRY. *Il retient la main et l'embrasse avec âme.* — Je blasphème ?...

AZA. — Pour sûr !... Vous avez appelé moule Monsieur le Curé... (*Convaincue.*) C'est très mal, ça, Monsieur !...

MONTLÉRY. — Tenez !... Vous êtes un amour !...

AZA. — !...!...!...

MONTLÉRY. — On ne vous l'a jamais dit, que vous êtes un amour ?...

AZA. — Oh ! non, Monsieur !...

MONTLÉRY. — Eh bien ! ça prouve que vous êtes entourée d'aveugles... ou d'imbéciles...

AZA. — Oh ! Monsieur !...

MONTLÉRY. — Revenons à nos moutons ?...

AZA. — Nos moutons?...

Elle le fixe de ses grands yeux limpides.

MONTLÉRY. — C'est une manière de parler... Je vous demandais tout à l'heure... ou du moins j'allais vous demander... quel était votre... (*Il bafouille.*) votre...

AZA. — Mon quoi ?...

MONTLÉRY. — Votre idéal ?...

AZA. — Mon idéal ?... (*Un temps.*) Mon idéal de quoi ?...

MONTLÉRY. — De la vie... du mari que vous désirez avoir ?...

AZA. — De la vie... Ben je voudrais une vie tranquille... facile... très large !... Je voudrais... six mille francs de rente, par exemple !... (*Mouvement de Montléry.*) C'est trop ?... Mettons cinq... Ça vous fait rire ?... C'est encore trop ?...

MONTLÉRY. — Non !... non !... Vous êtes

délicieuse !... Et le mari, maintenant ?... Passons au mari ?...

AZA. — Au mari ?...

MONTLÉRY. — Comment voulez-vous qu'il soit, le mari ?... (*Anxieux.*) Comme le fiancé de Lilie, je parie ?...

AZA, *vivement.* — Oh ! non !... non !...

MONTLÉRY, *rasséréné.* — Il vous déplaît ?...

AZA. — Il ne me déplaît pas précisément... mais c'est un petit jeune homme qui n'existe guère... Du moins... c'est l'effet qu'il me fait...

MONTLÉRY. — Mais il a près de trente ans...

AZA. — Oui !... Mais je trouve qu'un homme ne compte vraiment qu'à partir de...

Elle cherche.

MONTLÉRY. — De combien, voyons ?...

AZA. — Mettons de cinquante ans...

MONTLÉRY, *ravi.* — Ce que vous dites là, vous le pensez?...

AZA, *étonnée.* — Dame!... Pourquoi est-ce que je le dirais, si je ne le pensais pas?...

MONTLÉRY. — Mais... par gentillesse... pour me faire plaisir, peut-être?...

AZA, *avec candeur.* — En quoi, plaisir?... Ce que je pense ou ce que je ne pense pas, c'est sans intérêt!...

MONTLÉRY. — Pas pour moi, toujours!... (*Convaincu.*) Ce que vous dites m'intéresse rudement, au contraire!...

AZA, *les yeux écarquillés.* — Non!... Ce que vous êtes bon, vous, Monsieur!...

MONTLÉRY. — Bon?... je suis bon, moi?...

AZA, *niaisement.* — Ah! oui, alors!...

Montléry la regarde interrogativement.

AZA. — Vous avez l'air de me compter pour quelque chose... de me prendre au

sérieux... On m'en a jamais fait autant, vous savez?...

Elle le regarde d'un air extasié.

MONTLÉRY. — C'est inouï, ce que vous me dites là!...

AZA. — C'est peut-être inouï, mais c'est comme ça!... Alors, je vous remercie bien de votre bonté, Monsieur!... Vous m'avez fait passer, depuis ce matin, deux bien bons moments!...

MONTLÉRY, *interrogativement*. — Deux bien bons moments?...

AZA. — Ben, oui... dans l'auto... et puis maintenant... Ah!... je me souviendrai toujours de cette journée-là!...

Elle rit aux anges.

MONTLÉRY, *ému*. — Mais, en vérité, ma chère petite enfant...

AZA. — C'est gentil de m'appeler ma chère petite enfant, au lieu de mademoiselle tout sec... Et, si vous vouliez me faire bien, bien plaisir, vous savez pas ce qu'il faudrait faire ?...

MONTLÉRY. — Dites, je le ferai !...

AZA. — Ben, appelez-moi Aza... Je m'appelle Thérésa... mais on dit Aza... C'est plus court !... (*Avec tristesse.*) Alors... quand on est obligé de me parler... ça dure moins longtemps !...

MONTLÉRY, *les larmes aux yeux.* — Ma petite Aza !... Ma petite Chérie !... (*Il lui prend les mains.*) Moi, je voudrais vous parler... et que ça dure toujours !...

AZA. — Et quand je pense que Lilie se marie jeudi... et que vendredi... ou même jeudi soir probablement, Miss me ramènera à Villepreux... et que le bon temps que j'aurai passé ici... (*Elle regarde Montléry*

de toute son âme.) avec vous... ne reviendra plus !... plus jamais !... (*Elle baisse les yeux.*) Quand je pense à ça... ça me fait un effet horrible !...

MONTLÉRY, *bouleversé.* — Et à moi, donc !...

AZA. — Et dire qu'il n'y a aucun moyen de rester ensemble plus longtemps ?...

MONTLÉRY, *hors de lui.* — Si !... il y en aurait un...

AZA. — Lequel ?...

MONTLÉRY. — Il est inutile que je vous le dise... vous ne l'accepteriez pas... Alors ?...

AZA. — Enfin, dites toujours ?...

MONTLÉRY, *pâle et bafouillant.* — C'est... ce serait de... de m'épouser... Mais comme vous ne voudriez pas...

AZA, *l'air extasié.* — Vous épouser !!!... Oh ! Monsieur !... Vous !!! (*Elle saute de joie en tapant dans ses mains. Montléry,*

au comble de l'ahurissement, la regarde.) Et vous disiez que je ne voudrais pas?... Pourquoi disiez-vous ça?... (*Illuminée*). Ah!... je sais!... C'est parce que j'ai eu la bêtise de vous parler des six mille francs de rente et que vous ne les avez peut-être pas?...

MONTLÉRY, *radieux.* — Oh! mon amour!... je...

AZA, *le coupant.* — Mais ça m'est bien égal, qu'il y ait pas les six mille francs de rente, allez!... du moment qu'il y a vous... C'est vous que je veux... Vous!...

Elle pose sa tête sur l'épaule de Montléry, qui pleure les yeux au ciel, tandis qu'elle l'examine de côté.

La douairière, Lilie, le marquis, François, Henry et miss Grouse, paraissent au fond, et s'arrêtent étonnés.

SCÈNE IX

MONTLÉRY, AZA, LA DOUAIRIÈRE, LE MARQUIS, LILIE, HENRY, FRANÇOIS, *et* MISS GROUSE.

MISS GROUSE, *entre vingt-cinq et soixante ans. Grande, maigre, a l'air d'avoir été faite à coups de serpe. Elle se précipite vers Aza.* — Aoh ! Dear !... Aoh !...

AZA, *à Montléry.* — Oh !... Monsieur, Dites quelque chose !...

MONTLÉRY, *très embêté.* — Que je... (*Résolument, à la douairière.*) Ma chère vieille Amie, j'ai la joie de vous annoncer mon mariage avec Mademoiselle Aza de Villepreux...

MISS GROUSE, *jouant la consternation.*

— Aoh ! Dear !... Que dira votre maman ?...

LILIE, *qui a mis du temps à comprendre, courant à Aza, qu'elle embrasse de tout son cœur.* — Ma petite Aza !... Ce que je suis contente !... (*A Montléry.*) Pour un chic parrain, vous êtes un chic parrain !...

HENRY, *pointu.* — On peut le dire !...

MISS GROUSE, *à Aza.* — Mais, Dear, votre maman ?...

AZA. — Je lui expliquerai que, malgré qu'il n'ait pas six mille francs de rente..., j'ai absolument voulu... Que c'est moi... que...

LE MARQUIS, *ahuri.* — Comment, pas six mille francs de rente !... Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?...

FRANÇOIS, *bas au marquis.* — Une aimable craque !... attendu que, tout le temps qu'elle s'est promenée avec nous, elle m'a questionné sur la fortune du parrain de Lilie, la petite Pintade !... Ah !... elle en a, du

vice !... Et cet imbécile de Montléry qui gobe tout ça !...

Tous remontent peu à peu vers le fond, sauf les deux jeunes filles, qui restent à causer sur le devant de la scène.

MISS GROUSE. *Elle revient vers Aza.* — Si votre maman...

AZA. *Elle change brusquement d'allure.* Oh !... la ferme !...

Miss Grouse fait demi-tour et disparaît en courant, mais en courant majestueusement.

SCÈNE X

LILIE, AZA.

LILIE. — Ce que je suis ravie, moi !... et étonnée !... Car on peut dire qu'il était rétif au mariage, le Parrain !... Ah ! oui !... plu-

tôt!... A l'entendre, toutes les femmes étaient des rosses, ou des farceuses, ou les deux... Mais sapristi!... Raconte-moi donc comment ça s'est fait?...

AZA. *Elle a repris son air naïf et ses grands yeux écarquillés.* — Ça s'est fait tout naturellement!... Je serais bien en peine de dire comment... Monsieur Montléry a deviné que je n'étais pas très gâtée... ni très heureuse... et, alors...

SCÈNE XI

AZA, LILIE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. — Mademoiselle Aza, Madame de Bracieux voudrait vous dire un mot... Elle est dans sa chambre, je crois...

AZA. — J'y vais!... Merci, Monsieur!...

SCÈNE XII

LILIE, FRANÇOIS.

LILIE, *vaguement inquiète.* — Grand'-mère ne va pas être grinchue avec Aza, j'imagine?... C'est qu'elle avait l'air de faire un nez, tout à l'heure !...

FRANÇOIS. — Dame !... il y avait un peu de quoi !...

LILIE. — Mais pas du tout !... Parrain est bien libre de se marier si ça lui chante, après tout !...

FRANÇOIS. — Évidemment !... D'ailleurs, inutile de t'agiter, mon petit!... Ta grand'-mère n'a pas le moindre mot à dire à cette aimable petite Pintade... pas que je sache,

du moins!... (*Mouvement de Lilie.*) Mais je voulais la renvoyer, parce que j'ai à te parler?...

LILIE, *étonnée et souriante.* — Vous, Monsieur?...

FRANÇOIS. — Oui!... C'est ton père qui m'a chargé d'une commission pour toi... d'une commission qu'il ne se soucie pas de faire lui-même...

LILIE. — Qu'est-ce que ça peut bien être?... Encore des observations sur mes manières, je parie?... Parce que j'ai parlé argot... ou quelque chose d'aussi palpitant?...

FRANÇOIS. — Non... Tu ne devines pas?...

LILIE. — Ma foi, non!...

FRANÇOIS. — Eh bien, c'est... c'est pour te dire que Chassigny se défile!... Et voilà!...

LILIE. — Se défile?... (*Elle comprend tout à coup.*) Ah! bon!... Très bien!...

FRANÇOIS. — Y es-tu, maintenant?...

LILIE. — En plein!... J'y suis en plein!... C'est Grand'mère et Papa qui doivent en faire, des nez!...

Elle rit.

FRANÇOIS. — Ben, tu ne prends pas les choses au tragique, toi!... A la bonne heure!.., C'est égal!... Elle a mené rondement les choses, cette sacrée petite Pintade bleue!...

LILIE. — Ah! heureusement, elle les a menées rondement!... Voyez-vous que le mariage ne se fût fait qu'après qu'Henry m'aurait épousée pour l'argent de mon Parrain!... J'aurais été dans de beaux draps!...

FRANÇOIS. — C'est le cas de le dire!... (*Il regarde Lilie.*) Mon petit?...

LILIE. — Monsieur?...

FRANÇOIS. — Tu n'as pas de chagrin, au moins?...

LILIE, *très simplement*. — Mais non!... Pourquoi?...

FRANÇOIS. — Parce qu'il me semblait que... à la réflexion...

LILIE. — A la réflexion, je suis embêtée, sans plus... mais embêtée tout de même!... (*Mouvement de François.*) Dame!... Mettez-vous à ma place?...

FRANÇOIS. — Supposons que j'y sois?... Et après?...

LILIE. — Et après!... Ben, tout est à recommencer!... Grand'mère et Papa vont reprendre leurs prophéties de malheur!... Va falloir que je retrouve un autre ami à épouser... Je dis un autre ami, parce que je ne veux que quelqu'un que je connaisse bien... et depuis longtemps... Je suis horriblement méfiante!... J'ai besoin d'être en

confiance... Jamais je n'épouserais, avant dix ans d'ici, un monsieur dont je ferais la connaissance aujourd'hui...

FRANÇOIS. — Dix ans... C'est un peu long !...

LILIE. — Et je ne vois personne qui puisse faire l'affaire?... (*Perplexe.*) Mais là, personne !...

FRANÇOIS. — Comment faut-il être, exactement, pour réunir les conditions que tu imposes ?...

LILIE. — Je vous l'ai dit... Il faut que l'on soit bien physiquement... intelligent suffisamment... riche assez pour ne pas chercher d'argent... (*François la regarde.*) Oui... évidemment !... Je me suis fourré le doigt dans l'œil jusqu'au coude... Je croyais Henry de Chassigny relativement désintéressé...

FRANÇOIS. — Tout le monde peut se tromper !... C'est égal, d'après ce que je vois,

tu ne demandes pas au mariage des joies excessives ?...

LILIE. — Pas excessives, mais des joies tout de même... des joies paisibles... Je veux aimer beaucoup mon mari, je veux des beaux enfants...

FRANÇOIS. — C'est dans les choses possibles, tout ça !...

LILIE. — N'est-ce pas ?...

FRANÇOIS. — Tu n'es pas romanesque !...

LILIE. — Pas pour deux sous !... ou, du moins, je le suis à ma façon... Les guirlandes, les romances, les flirts... tout ça m'embête !... Je demande un monsieur qui me plaise !... Mais il n'est pas, pour ça, nécessaire qu'il soit épatant...

FRANÇOIS. — Ah ! bon !... Alors, tu ne sais pas ?...

LILIE. — Quoi ?...

FRANÇOIS. — Je crois que j'ai ton affaire?...

LILIE. — Oh!... (*Un temps.*) Je le connais?...

FRANÇOIS. — A fond!...

LILIE, *intriguée.* — Qui est-ce?...

FRANÇOIS. — Moi!...

LILIE, *suffoquée.* — Oh!...

FRANÇOIS. — Ça ne te va pas?...

LILIE, *joyeuse.* — Oh! mais si!...

FRANÇOIS, *très heureux.* — Vrai?...

LILIE, *radieuse.* — Vrai de vrai de vrai!... Ah! si j'avais su!...

FRANÇOIS. — Quoi?...

LILIE. — Ben! que vous m'épouseriez bien!... J'aurais évité le faux départ!...

FRANÇOIS. — Dame!... Je ne pouvais pas penser que tu accepterais un vieux grinchu comme moi?...

LILIE. — Et moi, je croyais que vous ne

pensiez qu'à faire la fête !... Ah ! ce que je suis contente !...

Elle danse un petit pas joyeux autour de François. Tous paraissent au fond.

SCÈNE XIII

LE MARQUIS, LA DOUAIRIÈRE, MONTLÉRY, AZA, MISS GROUSE, LILIE, FRANÇOIS.

LE MARQUIS, *à François.* — Ah ! bien !... (*Il montre Lilie.*) Elle a pris gaiement la chose !...

LA DOUAIRIÈRE, *ahurie.* — Ah !... le fait est que... (*Découragée.*) Tout est à recommencer !...

LILIE. — Là !... (*A François.*) Qu'est-ce que je disais !... (*A la douairière.*) Vous bilez pas !...

LA DOUAIRIÈRE. — Quel langage !...

LILIE. — Y a rien de cassé !... (*La douairière la regarde avec effarement.*) On vous dira tout si vous êtes bien sage !...

AZA, *qui flaire quelque chose, à François.* — Qu'est-ce qu'il y a ?...

FRANÇOIS, *gentiment.* — Il y a... que vous êtes une petite rosse, mais que je suis trop content pour vous en vouloir...

AZA, *craignant que Montléry n'ait entendu et préférant prendre les devants.* — Monsieur !... Monsieur de Senans dit que je suis une petite rosse !... Pourquoi dit-il ça ?...

MONTLÉRY. *Il regarde François d'un air écœuré.* — Parce que c'est un imbécile !...

LE JOUR DE L'OUVERTURE

Dans une plaine très cultivée, le propriétaire de la chasse, ses invités, les gardes, les porte-carniers et les chiens avancent en ligne.

MONSIEUR DU HAUBOIS, *élégant et correct, au petit d'Axion, qui était à sa droite et qui passe à sa gauche.* — Pourquoi donc changez-vous de place?...

LE PETIT D'AXION, *gentil, mais l'air un peu serin.* — Parce que je ne veux plus être à côté de ce gros-là!...

MONSIEUR DU HAUBOIS. — Mais c'est le préfet!...

LE PETIT D'AXION. — Que ça soit le préfet ou un autre, j'en ai assez, moi !... Il a manqué m'fiche du plomb tout à l'heure !... Je l'ai entendu siffler autour de moi... Ah ! il a un fusil qui enveloppe bien, y a pas à dire !...

MONSIEUR DU HAUBOIS, *passant précipitamment à la gauche du petit d'Axion, qui se retrouve à côté du préfet.* — C'est pour ça que vous voulez me le colloquer ?... Ah ! non !... merci !... Vous êtes bien gentil !... Mais puisque Himbu, qui nous a placés au départ, vous l'a donné comme voisin, gardez-le !...

LE PETIT D'AXION. — Si vous croyez que c'est agréable de chasser avec cette idée qu'on va être canardé ?...

MONSIEUR DU HAUBOIS. — Si je le croyais, j'accepterais cette place que vous voulez si aimablement me laisser... mais c'est justement parce que...

UN CHASSEUR « QUI NE SAIT PAS ». *Il vient se placer entre le petit d'Axion et le préfet.* — Je présume qu'il n'est pas mal poli de quitter la place qui m'a été assignée au départ... Mais je suis à côté de la belle Madame Loche, qui ne fait que tirer tout le temps sur des bêtes!...

LE PETIT D'AXION. *Il louche avec inquiétude vers le préfet.* — Ben, si elle ne tire que sur des bêtes, on n'a rien à lui reprocher!...

LE CHASSEUR « QUI NE SAIT PAS ». — Moi, je ne peux pas voir ça!... Quand c'est une femme surtout!... Une femme qui chasse, ça me dégoûte!... Ça me dégoûte à un point que je ne saurais dire!... Alors, j'aime mieux m'en aller... et me placer à côté de quelqu'un... (*Il regarde avec sympathie le petit d'Axion.*) quelqu'un qui n'ait pas l'air de devoir tuer beaucoup de choses...

MONSIEUR DU HAUBOIS. — Patatras!... Des perdreaux pour le préfet!... ce qu'il va les rater!... (*Deux coups de fusil partent.*) Quand je le disais!...

UN GRINCHU *qui est placé de l'autre côté du préfet.* — Sacrrr!... Pouvez pas faire attention!... (*Il ôte son chapeau et le secoue.*) Vous m'avez giflé, Monsieur!...

LE PRÉFET, *ahuri. Il agite son fusil.* — Moi!... Je vous ai giflé, moi?...

LE GRINCHU. — Oui, Monsieur, vous!... (*Il touche son oreille.*) J'ai senti les plombs!... J'aurais parié que j'en avais dans mon chapeau!...

Il s'éloigne précipitamment.

LE PETIT D'AXION. — Comment s'appelle-t-il, le préfet?...

MONSIEUR DU HAUBOIS. — Je ne m'en doute pas!...

LE PETIT D'AXION. — Quel type est-ce?...

MONSIEUR DU HAUBOIS. — C'est un de ces préfets... comme monsieur Briand en a beaucoup sans s'en douter... ou peut-être en s'en doutant... qui lui tirent dans les jambes et font une politique de vexation, diamétralement opposée à celle qu'il prescrit, dit-on...

LE MARI DE LA BELLE MADAME LOCHE, *un gros homme frais*. Vous n'avez pas vu ma femme?... Je ne l'aperçois plus!...

LE PETIT D'AXION, *qui suit son idée*. — Alors pourquoi monsieur d'Himbu l'invite-t-il à chasser?... (*Poliment, pour associer M. Loche à la conversation.*) Nous parlions du préfet! ...

MONSIEUR LOCHE. — Je le connais peu!... Mais nous voyons beaucoup son chef de cabinet, monsieur des Églogues, qui est charmant!... Il chasse ici aujourd'hui!... Il

était là tout à l'heure!... Je ne le vois pas pour l'instant!...

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE, *un brave homme, très aimable, qui désire ménager la chèvre et le chou. Il remonte le long de la ligne, en passant derrière les chasseurs.* — Ça va-t-il?... Heureusement, il ne fait pas trop chaud!...

LE GRINCHU, *piquant sur le propriétaire de la chasse.* — Pourquoi diable avez-vous invité cette dangereuse mazette, qui laisse filer le gibier et qui envoie du plomb à ses voisins?...

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE, *désolé.* — Parce que c'est le préfet, et que...

LE GRINCHU. — Mais, nom d'un petit bonhomme! c'est pas une raison, ça!... Alors, parce que c'est le préfet, il lui faut des chasseurs à fusiller?... Ben, vous savez, je la trouve saumâtre!...

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE. — Permettez?... (*Préoccupé d'un invité qui s'écarte.*) Ah! mais!... Il ne faudrait pas que l'on quittât la ligne!... C'est ainsi que les accidents arrivent!...

Le Monsieur « qui ne sait pas » roule des yeux éperdus.

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE. *Il tique de plus en plus sur le chasseur, qui s'engage dans un champ de betteraves et file dans la direction opposée à la ligne de chasse.* — Mais, sapristi!... (*Il met sa main en abat-jour sur ses yeux.*) Qui est-ce donc?...

MONSIEUR DU HAUBOIS. — C'est Sangeyne!... Il n'en fait jamais d'autre!...

Sangeyne tire deux coups de fusil, et on le voit se baisser deux fois vers son chien.

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE. — On dirait qu'il a tiré des perdreaux!...

LE GRINCHU, *amer.* — Il les a même tués!...

UN CHASSEUR BOURRU. *Il arrive en courant.* — Himbu!... Vous ne voyez donc pas que Sangeyne se f... de nous!... et qu'il va nous tirer sous le nez tout le gibier que nous envoyons sur lui?...

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE. — Je le vois parfaitement!... Mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse... (*Il hèle Sangeyne.*) Hé! Hep!...

TOUS. — Eh! là-bas!... Hé!...

Sangeyne ne bronche pas. Un lièvre part devant le préfet.

VOIX. — A vous, le lièvre!... A vous!...

Le lièvre disparaît dans un layon. Le Préfet tire. On entend des cris affreux, et on voit des paysans courir.

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE, *effaré.*

— Ah ! mon Dieu !... Il a blessé un homme ?...

LE GRINCHU. — Non !... Il a tué une vache !...

Il se tord.

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE, *abruti.* — Vous trouvez ça drôle !...

LE GRINCHU. — Ma foi, oui !...

LE PRÉFET, *quarante ans, maigre, un peu gauche. Il tient son fusil à bout de bras.*) Qu'est-ce qui est arrivé ?...

LE BOURRU. — Prenez donc garde !... Vous tenez votre fusil comme un cierge !...

Il lui abaisse le canon de son fusil.

LE PRÉFET. — Merci !... Dites-moi... Pourquoi ces gens courent-ils là-bas ?...

LE BOURRU. — Pour regarder la vache que vous avez tuée !...

LE PRÉFET, *saisi.* — Moi... je... j'ai... (*Affolé.*) Où est mon chef de cabinet?...

MONSIEUR LOCHE. — Justement!... Tout à l'heure, je le cherchais... Je ne sais pas où diable il a passé?...

LE PRÉFET, *agité.* — Je voudrais voir monsieur des Églogues... Ne pourrait-on le chercher?... le chercher tout de suite...

MONSIEUR LOCHE. — J'y vais de ce pas!...

LE PRÉFET, *vivement.* — Non... non!... Pas vous!...

MONSIEUR LOCHE. — Mais je serais trop heureux de...

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE, *à un garde.* — Cherchez un monsieur en costume gris... qui était en bordure du bois... Dites-lui que Monsieur le Préfet le demande...

En marchant, les chasseurs se sont rapprochés du rassemblement.

LE PETIT D'AXION. — Ah! Elle est debout!...

MONSIEUR DU HAUBOIS. — Qui ça?...

LE PETIT D'AXION. — La vache!...

LE PRÉFET. *Il tombe assis sur le talus de la route.* — Dieu soit loué!... (*Il rougit.*) C'est-à-dire... Béni soit le hasard!...

Au milieu d'un cercle formé par les paysans, la vache, les jambes écartées, la queue serrée, les yeux hors de la tête, la bouche grande ouverte et le cou tendu, pousse des beuglements inarticulés. Un paysan, armé de deux grosses pierres, frappe sur son cou.

MONSIEUR DU HAUBOIS. — Qu'est-ce qu'il a donc, cet idiot, à jouer des cymbales avec des pavés sur le cou de cette vache?...

UN PAYSAN. — M'sieu, c'est pour faire descendre la pomme, dà!... (*Il montre une bosse au-dessous de la gorge.*) Quand c'est que l'plomb l'a cinglée... l'a été perdue ed'

frayeur... et l'a avalé la pomme qu'alle était en train d'maquer... Pour de lors qu'alle est en d'meure d'étouffer, dà!... qu'y faut qu'on la broye... (*Un coup formidable, qui met le cou de la vache en sang, écrase la pomme. Elle avale, ses yeux reprennent leur place accoutumée. Elle fouaille l'air de sa queue, et passe sa langue sur son nez avec satisfaction.*) T'nez!... C'est fait!... La v'là qu'c'est qu'alle sourit, à c't'heure!...

LE PRÉFET, *radieux.* — Moi aussi, je souris... (*Un temps.*) Je regrette, à présent, qu'on ait dérangé mon chef de cabinet!... Je...

Il regarde dans la direction du bois. On se remet à marcher en ligne. Le préfet est entre le Bourru et le Grinchu. Au loin, on entend Sangeyne tirer cinq ou six coups à des intervalles rapprochés.

LE BOURRU. — Vous l'entendez, c'cochon-là!... Il tue tout!...

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE, *qui redoute le grabuge.* — Mais non !... Mais non !... (*Au Bourru.*) Il tire comme ça...

Une compagnie de perdreaux part à une distance impossible. Le Préfet tire. Le Grinchu saute en l'air et se touche l'épaule.

LE GRINCHU. — Mais faites donc attention, nom d'un chien !... Vous m'avez giflé !...

LE PRÉFET, *ahuri.* — Mais... c'est une scie !... Tout le monde me dit ça ! ...

LE GRINCHU. — J'ai positivement cru que j'avais du plomb dans l'épaule...

LE PRÉFET. — Heureusement, il n'en était rien !... Figurez-vous que mon frère... qui a deux ans de plus que moi... a reçu un plomb dans l'épaule le jour de sa première ouverture... et qu'il l'a gardé... Et il remue son bras tout aussi bien que s'il ne l'avait pas...

LE GRINCHU. — C'est évidemment enviable !... Mais moi qui n'ai de plomb nulle part, je remue aussi bien que si j'en avais, et je préfère n'en pas avoir...

MONSIEUR DU HAUBOIS, *à Sangeyne qui revient au-devant des chasseurs.* — Vous avez tué des perdreaux ?...

SANGEYNE, *trente-cinq ans, une bonne figure réjouie.* — Sept !...

LE BOURRU. *Il bondit.* — Sept !... et nous pas un !... Vous avez coupé la chasse, Monsieur !... Vous vous êtes conduit comme un mufle... ou comme un crétin !...

SANGEYNE, *ahuri.* — Mais...

LE BOURRU. — Et... (*Regard circulaire sur les chasseurs.*) C'est l'opinion de tous ces messieurs que j'exprime...

LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE. *Il proteste.* — Mais pas du tout !... Mais permettez !...

Le garde revient, suivi du chef de cabinet du Préfet et de la belle madame Loche.

LE PRÉFET. — Mon cher ami... c'était une fausse alerte !... (*Sincère.*) Je regrette beaucoup qu'on vous ait dérangé...

MONSIEUR DES ÉGLOGUES, *vingt-huit ans. Très joli garçon, élégant et gentil. Un peu interloqué.*) Mais... Monsieur le Préfet, ça ne m'a pas dérangé !...

Il bafouille.

LA BELLE MADAME LOCHE, *trente-cinq ans. Très belle, mais un peu statue de la place de la Concorde. Imperturbable.* — Avez-vous fait une bonne chasse ?...

MONSIEUR LOCHE, *sans aucune idée de derrière la tête.* — Et vous ?... Qu'est-ce que vous avez bien pu faire pendant tout ce temps-là ?...

LES TRÉSORS

Dans une petite ville d'eaux, voisine d'une grande ville.

C'est la fête du pays. Sur la place, sont installés des chevaux de bois, des tirs, toupies hollandaises, billards anglais, jeux de couteaux, escarpolettes, un théâtre forain, etc., etc.

Le public est panaché de baigneurs, paysans, habitants de la ville voisine, soldats, etc.

Dans le parc de l'établissement, que traverse une minuscule rivière, des enfants jouent.

UNE JEUNE FEMME BRUNE *jolie et très élégante. Elle s'avance avec un monsieur, une bonne et trois enfants.* — Je crois que les enfants seront bien ici... Il y a de l'ombre...

Ils sont loin de la petite rivière !... (*Au Monsieur.*) Ne crois-tu pas?...

LE MONSIEUR *assez beau garçon, un peu commun.* — Ils seront à merveille!... D'ailleurs, leur bonne est là pour les surveiller...

LA JEUNE FEMME, *à la bonne.* — Prenez bien garde aux enfants, n'est-ce pas?... Ne les laissez pas aller du tout du côté de la fête...

LA BONNE, *vingt-cinq ans, des taches de rousseur, le nez en pied de marmite, et la croupe sur les talons.* — Madame peut être tranquille !...

LA JEUNE FEMME BRUNE. — C'est qu'il y a tellement de monde à cause de cette fête !...

LA BONNE, *regard circulaire.* — Pas ici, toujours, qu'y en a !...

LA JEUNE FEMME BRUNE. — Non !... heu-

reusement!... (*Aux enfants.*) Soyez bien obéissants, les Trésors... Et toi, sois bien sage, mon tout petit!...

LES DEUX TRÉSORS, *un garçon et une fille, ensemble.* — Oui, M'man!...

LE TOUT PETIT. — .....

LE MONSIEUR, *agacé.* — Voyons, partons-nous, oui ou non?... On croirait, ma parole, que tu abandonnes tes enfants pour un an!... Mais nous serons rentrés dans deux heures, ma chère amie!...

LA JEUNE FEMME BRUNE. — Est-ce qu'on sait jamais avec les autos?... (*A la bonne.*) Si nous étions en retard, vous feriez dîner les enfants exactement à l'heure...

LA BONNE. — Bien, Madame!...

LA JEUNE FEMME BRUNE. — Adieu, les Trésors!...

Elle s'éloigne à regret.

LA BONNE, *soupir de satisfaction.* — C'est pas mal'reux!...

Elle s'assoit sur un banc sort un journal de sa poche, et lit, sans plus s'occuper des enfants.

LE PREMIER TRÉSOR, *un garçon de dix ans, assez grand, un peu fluet.* — A quoi c'est qu'on joue?... (*Il déroule un objet emballé dans un papier.*) J'ai apporté l'aéroplane...

LE DEUXIÈME TRÉSOR, *une fille de neuf ans, jolie, gracieuse, l'air futé.* — Ben, lance-le!... Mais fais attention d'pas taper sus l' chapeau d'une cocotte comme hier !...

LE TOUT PETIT, *trois ans. Un bon gros, sympathique.* — Et moi?... (*A sa sœur.*) Donne quet' chose?...

LE DEUXIÈME TRÉSOR. — Pourquoi faire?...

LE TOUT PETIT. — M'amuser?...

LE PREMIER TRÉSOR. — Fiche-nous la paix!...

Il le repousse.

LE TOUT PETIT. *Il va s'accouder sur les genoux de la bonne.* — Quet' chose?... Quet' chose pour m'amuser?...

LA BONNE. — Qué cauch'mar que c't' enfant-là!... (*Elle le repousse.*) Tu peux pas t'amuser tout seul?...

LE TOUT PETIT. — Ai rien!...

LA BONNE. — Quoi qu'y-t' faut encore?... On s'amuse avec... du sable...

LE TOUT PETIT. *Il montre l'allée.* — A pas!...

LA BONNE. — Ben alors... avec de la poussière... ou avec n'importe quoi... Mais on s'amuse gentiment...

Elle reprend sa lecture. Le tout petit, résigné, va s'asseoir au bord de l'herbe et commence à jouer avec ses pieds. Ensuite, il délace ses souliers. Au bout d'un instant,

un soldat d'infanterie vient s'asseoir sur le banc à côté de la bonne. Conversation animée. L'homme parlemente, et indique la Place — d'où arrive une musique sauvage — les boutiques, les jeux, etc. La bonne hésite — oh! pas longtemps! — et se dirige avec le soldat vers la grille, après avoir jeté un coup d'œil sur les deux Trésors, qui font paisiblement voler leur aéroplane, et sur le tout petit, qui suce activement le soulier qu'il est parvenu à défaire.

LE PREMIER TRÉSOR, *regardant la bonne qui s'éloigne avec le soldat.* — La v'là qui s' trotte!... C'est l' cas d' s'amuser à la rivière!...

Il court vers la rivière.

LE DEUXIÈME TRÉSOR. — Ah! chic alors!...

Elle court aussi.

Le tout petit regarde autour de lui, et se voyant seul dans ce coin du Parc désert, se met à pousser des cris épouvantables.

UNE JEUNE FEMME BLONDE, *longue*, *fine*,

distinguée. Elle sort de l'hôtel. Un Monsieur et deux enfants la suivent. — Vous allez vous amuser là, bien gentiment, en nous attendant?... (*Au Monsieur.*) Tu ne penses pas qu'ils puissent se faire du mal?... (*Le Monsieur hausse les épaules.*) Nous ferions peut-être mieux de les emmener à la gare avec nous?...

LE MONSIEUR, *une bonne figure aimable.* — Mais non!... Laisse-les donc à l'air, ces malheureux gosses!... Le train aura du retard, naturellement!... et ils seront là à piétiner dans cette gare...

LA JEUNE FEMME BLONDE. — Je regrette d'avoir permis à leur bonne d'aller à la fête... Je ne prévoyais pas... (*Elle s'arrête en entendant crier le tout petit.*) — Oh!... ce pauvre petit qui est là tout seul!...

Elle se précipite. Le tout petit hurle encore plus fort.

LE MONSIEUR. — Le fait est qu'il a l'air abandonné, ce môme!...

Il prend le tout petit dans ses bras.

LA JEUNE FEMME BLONDE *au Tout petit.* — Comment t'appelles-tu?... Avec qui étais-tu là?...

LE TOUT PETIT, *sanglots.* — ...vec ma bonne!...

LA JEUNE FEMME BLONDE. — Où est-elle, ta bonne?...

LE TOUT PETIT, *inintelligiblement.* — ... vec un monsieur habillé en ouge...

LA JEUNE FEMME BLONDE. — Un monsieur habillé en rouge... (*A son mari.*) Qu'est-ce que ça peut être, qu'un monsieur habillé en rouge?...

LE MONSIEUR, *agacé.* — Un conseiller à la cour peut-être bien!... (*Un temps.*) Nous allons finir par manquer l'arrivée du train!...

LA JEUNE FEMME BLONDE. — Mais... on ne peut pas laisser ce petit !... (*A ses enfants.*) Ayez bien soin de lui... ne le quittez pas !...

LE PETIT GARÇON, *douze ans, solide et découplé.* — Non, M'man !...

LA PETITE FILLE, *neuf ans, du même modèle que son frère.* — Viens, mon pauv' gros !...

Elle prend la main du Tout petit.

LA JEUNE FEMME BLONDE. — Et ne faites pas de bêtises !... C'est promis !...

LES DEUX ENFANTS, *ensemble.* — Promis !...

LE PETIT GARÇON. — J'le reconnais, ce petit-là !... Il habite à l'hôtel, v'là son frère et sa sœur là-bas !...

Il indique les Trésors.

LA PETITE FILLE. — Tiens, oui!... Et sa bonne était tout à l'heure aux chevaux de bois avec un soldat!...

LE MONSIEUR. *Il rit.* — Parfaitement!... C'est ça, le monsieur habillé en rouge!... (*A sa femme.*) Filons!...

LE PETIT GARÇON, *au Tout petit.* — C'est avec un soldat pas, que ta bonne est partie?...

LE TOUT PETIT. — Sais pas!...

LA PETITE FILLE. — Comment?..... Tu sais pas c'que c'est qu'un soldat?... (*Le Tout petit fait signe que non.*) Tu n'en as pas pour t'amuser... en plomb... dans des boîtes?...

Le Tout petit secoue la tête.

LE PETIT GARÇON. — Ben, en v'là un drôle de gosse!... (*Aux Trésors qu'ils ont rejoints.*) V'là vot' frère qu'nous vous ramenons... L'était perdu là-bas!...

LE TRÉSOR. — Merci!... (*Il pousse sur la petite rivière deux planches qu'il vient d'attacher ensemble avec des cordes.*) — Voul'-vous qu'on joue au radeau, tous les quatre?... Ça sera plus amusant qu'nous deux ma sœur?...

LA PETITE FILLE. — Pouvons pas aujourd'hui, c'est défendu!...

LE DEUXIÈME TRÉSOR. — Quoi qu'est défendu?...

LE PETIT GARÇON. — De jouer avec l'eau...

LE PREMIER TRÉSOR. — Allons donc!... Y a pas même un mètre!...

LA PETITE FILLE. — Oh! c'est pas pour ça!... Nous savons nager!... C'est à cause des vêtements... qu'c'est nos plus beaux... pac'que c'est Dimanche...

LE PREMIER TRÉSOR, *pratique*. — Vos parents sont là?...

LE PETIT GARÇON. — Non !... Sont à la gare !...

LE DEUXIÈME TRÉSOR, *également pratique.* — Ben, y peuvent pas vous voir ?...

LE PETIT GARÇON. — Sûr que non !...

LE PREMIER TRÉSOR. — Ben alors ?... On peut faire tout c'qu'est défendu, puisque personne ne vous voit...

LE TOUT PETIT, *ravi.* — Non !... (*Il veut courir vers la rivière.*) Personne voit !...

LA PETITE FILLE. *Elle le retient.* — Si !... le bon Dieu !... Tu sais bien ?... (*Le Tout petit fait signe que non.*) Comment ! tu connais pas l'bon Dieu ?... Tu ne le pries pas ?...

Elle regarde interrogativement les Trésors.

LE PREMIER TRÉSOR. — Tout ça, c'est des bêtises !... (*Stupeur du petit garçon et de la petite fille.*) Vous y croyez, vous, à ces balançoires-là ?...

LA PETITE FILLE, *convaincue.* — J'vous crois qu'nous y croyons!...

LE PREMIER TRÉSOR, *au petit garçon, se tordant.* — Et vous aussi, peut-être. bien, vous y croyez?...

LE PETIT GARÇON. *Il devient très rouge,* — Et moi aussi!...

LE PREMIER TRÉSOR. — Maintenant, jouons-nous?... (*Il monte sur les planches, qui enfoncent légèrement dans l'eau vaseuse et jette un bout de corde à sa sœur.*) Allons!... Hue!...

LE DEUXIÈME TRÉSOR. *Elle passe pardessus son épaule la corde couverte de lentilles vertes, et traîne le radeau, en marchant le long du bord humide qui se défonce sous ses pieds.* — J'veux bien!... Mais tout à l'heure, ça sera mon tour d'être traînée!...

Le jeu continue. Au bord, le petit garçon et la petite fille s'amusent avec le Tout petit.

Au bout d'un quart d'heure, la jeune femme brune et son mari apparaissent au bout du Parc. La jeune femme s'affole en ne voyant pas ses enfants, et les cherche de tous les côtés.

LE PETIT GARÇON. *Il court au-devant d'eux.* — Y sont là, Madame, y sont là!...

La petite fille s'avance avec le Tout petit, qui se précipite vers sa mère.

LA JEUNE FEMME BRUNE. — Qu'est-ce qu'il y a?... Où est ta bonne?...

Le Tout petit se frotte joyeusement à elle sans répondre.

LE PETIT GARÇON. — La bonne était partie, Madame, alors Maman nous a dit de le garder...

LE MONSIEUR. — Partie, la bonne?... Où ça, partie?...

LA PETITE FILLE, *avec simplicité.* — Aux chevaux de bois, Monsieur... avec un soldat....

LE MONSIEUR, *ahuri.* — Oh!... Oh!... par exemple!...

LA JEUNE FEMME BRUNE. *Elle remercie vivement le petit garçon et la petite fille qui s'en vont, et revient vers son mari.* — Voyez-vous ça!... Cette horrible fille!...

LE MONSIEUR. — Une bonne à laquelle on donne cinquante francs par mois!...

LA JEUNE FEMME BRUNE. — C'est une indignité!... (*Elle rejoint les Trésors.*) Eh bien, mes pauv's Trésors!...

LE PREMIER TRÉSOR, *un peu effaré, d'un ton de reproche.* — Comment!... Vous v'là d'jà revenus?...

LA JEUNE FEMME BRUNE. — Oui!... Nous avons eu une panne à deux pas d'ici... et nous... (*Elle regarde les Trésors, dont les pieds, les jambes, les genoux et les mains, sont couverts d'une boue verte qui a éclaboussé, aussi leurs figures et leurs vête-*

ments.) — Ah !... Vous avez encore joué dans la rivière, malgré la défense expresse qui vous a été faite !... Vous êtes ignoblement sales !... révoltants !... Et ces enfants, qui étaient là avec vous, sont propres comme s'ils sortaient de leur chambre... Comment ont-ils fait ?...

LE PREMIER TRÉSOR. — Pas malin !... L'ont pas voulu jouer avec nous !...

LA JEUNE FEMME BRUNE ET LE MONSIEUR, *ensemble.* — Ils ont joliment bien fait !...

LE TRÉSOR. — Oui !... seulement si tu savais pourquoi ils ont pas voulu, tu rigolerais joliment ?...

LE MONSIEUR. — J'en doute !...

LE DEUXIÈME TRÉSOR. — Que si !... ils ont pas voulu pac' que... (*Elle se tord.*) pac' que c'était défendu ! ...

LE MONSIEUR. — Eh bien, mais c'est très bien, au contraire !...

LE PREMIER TRÉSOR. — ...'ttends donc!... et pac'que, bien qu'y avait pas les parents, ni les bonnes, l'bon Dieu les aurait vus, qu'ils ont dit...

Il se gondole.

LE MONSIEUR. — Filez à l'hôtel!... (*Il les fait passer devant lui.*) Marchez devant... et ne pipez pas!...

LE DEUXIÈME TRÉSOR. *Elle file à côté de son frère.* — Y a d'l'orage!...

LA JEUNE FEMME BRUNE, *à son mari.* — Au fond, le bon Dieu... c'est une bonne qui ne coûte rien!...

LE TOUT PETIT, *accroché à la robe de sa mère.* — Ma bonne!... L'est partie!... 'vec un monsieur habillé en ouge!...

LE PETIT TROU PAS CHER

Sur une plage assez laide, sable et galets mélangés, une maison « genre chalet » au milieu d'un terrain desséché par le vent et le soleil.

Dans la salle à manger-salon, sommairement meublée d'andrinople et de jonc peint en bambou, Monsieur et Madame Durand s'agitent en tous sens. La bonne fait comme eux.

MADAME DURAND. *Trente-cinq ans. Ni bien, ni mal. Un peu trop maigre. L'air pointu. Robe de foulard bleu à pastilles jaunes, exagérément à la mode.* — Tu ne pouvais pas leur dire que nous serions sortis!...

MONSIEUR DURAND. *Quarante-cinq ans.*

Un peu lourd. Aucune élégance. Un bon gros réjoui. Il est en manches de chemise. — Non!... je ne pouvais pas leur dire ça!... C'eût été très malhonnête!... Ils savent que nous n'avons rien à faire...

MADAME DURAND. — Eux non plus, ils n'ont rien à faire!... Sans ça ils nous ficheraient probablement la paix!... C'est égal, c'est honteux de recevoir quelqu'un dans un bouge pareil!... honteux!...

MONSIEUR DURAND. *Il s'acharne à faire tenir une bougie dans un flambeau boiteux.* — Bouge est exagéré!... (*Il regarde autour de lui.*) C'est propre... et puis, dame!... pour quatre cents francs, on ne peut pas espérer se loger à Altestic!...

MADAME DURAND. — Vous avez beaucoup d'esprit!... (*Rageusement.*) Si, au moins, ces Crépin de malheur ne nous tombaient pas dessus pour nous éplucher!...

MONSIEUR DURAND. — Je suis sûr qu'ils n'y songent guère... Ils sont probablement aussi mal installés que nous...

MADAME DURAND. — Allons donc !... Crépin qui est un malin, lui, a dû louer avant qu'aucune maison ne soit retenue... Il a dû avoir tout ce qu'il y a de mieux !... Ici, c'est ignoble !...

MONSIEUR DURAND. — Tu exagères énormément !... Avec tous ces petits objets que tu m'as fait rapporter de Caen ce matin, ça va être gentil tout plein...

Il laisse échapper un vase de verre qu'il est en train de déballer.

MADAME DURAND. — C'est ça !... Allez-y !...

MONSIEUR DURAND. — Ma bonne amie, c'est en le dépapillotant que...

Il ramasse les morceaux du vase.

LA BONNE, *une fille du pays, pas du tout stylée.* — Qu'ça soye comme ça ou d'un' aut'façon, l'*taurt* est fait !... (*Elle regarde, sans bouger, M. Durand qui rampe à quatre pattes en ramassant toujours les morceaux qu'il aperçoit.*) N'en v'là core un qu'est d'ssous l'fauteuil... qu'vous l'avez pas vu, t'nez !...

MONSIEUR DURAND, *crispé.* — Merci !... (*A demi-voix à sa femme.*) Cette bonne est renversante !...

MADAME DURAND. — C'est pas moi qui l'ai élevée !...

MONSIEUR DURAND. — Moi non plus !...

MADAME DURAND. — Non !... Mais c'est toi qui l'as prise... sous prétexte qu'il ne fallait pas emmener Victoire, parce que, avec elle, nous ne bénéficierions pas des avantages du petit trou pas cher...

MONSIEUR DURAND. — Dame !... Je t'en fais juge ?...

Il déballe avec des précautions infinies un autre vase.

MADAME DURAND, *qui déroule une pièce de ruban rouge, et en fait des embrasses pour les rideaux.* — Combien as-tu payé ça ?...

MONSIEUR DURAND. — Ce petit vase ?... Trois francs !...

MADAME DURAND. *Elle hausse les épaules.* — Je te parle de la pièce de ruban ?...

MONSIEUR DURAND. — Ah !... Seize francs quatre-vingt-quinze, la pièce de ruban...

MADAME DURAND, *suffoquée.* — Tu n'es pas fou !... Pour attacher les rideaux !...

MONSIEUR DURAND. — Que ce soit pour attacher les rideaux ou pour autre chose, c'est le prix du ruban à Caen...

LA BONNE. *Elle rit.* — Oh ! *més* non !... Qu'vous vous êtes fait entôler pour lors !...

MONSIEUR DURAND. — !... !... !...

MADAME DURAND, *péremptoire, à son mari.* — Donne-moi les abat-jour ?...

MONSIEUR DURAND. — Il n'y en a pas, d'abat-jour !... (*Mouvement de Madame Durand.*) J'ai fait toutes les boutiques de Caen !... Partout on m'a répondu qu'on n'en avait pas... et, au bazar du passage Bellivet, on m'a dit que c'était seulement un article d'hiver...

MADAME DURAND, *ahurie.* — Oh ! par exemple !... (*Un temps.*) Ces lampes sans abat-jour sont infâmes !...

MONSIEUR DURAND. — Bah !... Celles des Crépin doivent être toutes pareilles !...

MADAME DURAND. — Ça nous fait une belle jambe qu'elles soient toutes pareilles !...

MONSIEUR DURAND. — Au lieu de t'occuper autant d'éblouir les Crépin par des objets mobiliers, je voudrais que tu t'appliques à être un peu plus habillée... plus élégante...

MADAME DURAND. — J'y ai déjà pensé !...

MONSIEUR DURAND. — Ah ! bon !... Madame Crépin fait plus de toilette que toi... Madame Dubec aussi... Ici, tout se remarque... On est si peu nombreux !...

MADAME DURAND, *amère.* — Encore un des avantages du petit trou pas cher !...

MONSIEUR DURAND. — Mais...

MADAME DURAND. — Évidemment !... A Trouville... ou à Dieppe... ou à Royan... on est noyé, perdu dans le flot... Tandis qu'ici, rien n'échappe au voisin...

MONSIEUR DURAND. — Ah ! dis donc !... à ce propos !... Tu ferais bien de ne pas te promener en chemise comme tu as pris

l'habitude de le faire... attendu que l'imbécile qui demeure à côté passe la moitié de sa vie à lorgner chez nous...

MADAME DURAND. — Il est bien excusable !... Il ne sait comment employer son temps, ce pauvre monsieur !...

MONSIEUR DURAND. — Un goujat !... (*Un temps.*) Sa petite femme paraît gentille !...

LA BONNE. — C'est pourquoi qu'vous l'y portez son poisson quand a r'vient d'la pierre !...

Elle rit.

MADAME DURAND. — De la quoi ?...

LA BONNE. — D'la pierre !... D'la criée, si vous aimez mieux !...

MADAME DURAND, *à son mari.* — Alors... vous portez le poisson de cette grue, quand elle revient du marché...

MONSIEUR DURAND, *embêté.* — Je vais

te dire, ma bonne amie... comment c'est arrivé...

MADAME DURAND. — Oh ! c'est inutile !... Je le devine... Il n'y a pas deux manières !... Vous pouvez faire ce que bon vous semble, d'ailleurs !...

MONSIEUR DURAND. — Oh ! je t'en prie, ne me vouvoie pas !... Ça m'est horrible !...

Il déballe un petit vase.

MADAME DURAND. — Comment !... Encore un vase !...

MONSIEUR DURAND. — C'est que... en fait de bibelots, c'est tout ce que j'ai trouvé !...

MADAME DURAND. — Ça doit faire encore une somme, toutes ces ordures-là ?...

MONSIEUR DURAND. — Évidemment... avec le service de table... vaisselle et cristaux...

MADAME DURAND. — Comment, vaisselle et cristaux ?...

MONSIEUR DURAND. — Tu m'as dit formellement que tu ne pouvais pas recevoir les Crépin... même à goûter... avec notre vaisselle ?...

MADAME DURAND. — Combien avez-vous dépensé ?...

MONSIEUR DURAND. *Il tire de sa poche un petit carnet.* — Il y a six francs de sablés chez Stiffler... soixante francs du service de table de porcelaine... trente-cinq francs *idem* de verrerie... vingt-deux francs de vases... seize francs quatre-vingt-quinze de ruban... trois francs d'aiguilles... deux fauteuils confortables à quarante francs chacun... un omnibus de la gare pour tout rapporter... quinze francs... et trois francs de pourboires... ça fait... (*Il compte.*) cinq et six... et deux... et... (*Il bredouille.*)

deux cent trente-six francs quatre-vingt-quinze...

MADAME DURAND. — A ajouter aux huit cents francs de robes que j'ai dû me commander pour n'avoir pas l'air d'une misé-reuse...

MONSIEUR DURAND. *Sifflement admiratif.* — Phuuu !... Huit cents francs !... Sapristoche !... Il me semble que, pour ce prix-là...

TONTON DURAND, *douze ans, grand, maigre, désagréable. Il entre en coup de vent.* — M'man !... Aboule-moi vingt balles !...

MADAME DURAND. — Vingt francs !... Jamais de la vie !... En voilà une idée, par exemple !...

TONTON. — C'est pour un feu d'artifice !...

MADAME DURAND. — Raison de plus pour ne pas te les donner !...

TOTOCHE DURAND, *onze ans, une bonne*

grosse frimousse aimable. — P'pa !... M'faut douze francs... C'est mon tour d'payer l'goûter chez la femme des gâteaux...

MONSIEUR DURAND. — Tu l'as déjà payé il y a huit jours, le goûter !...

TOTOCHE. — Ben, ça prouve qu'nous sommes que huit à se relayer, v'là tout !...

TONTON, *à sa mère.* — Allons, M'man !... dépêchons !... Tu n'voudrais pas que j'aie l'air d'bouder à mon tour d'feu d'artifice, pas ?... (*Illuminé.*) Hier, Gaston Crépin en a payé un d'trente francs !...

MADAME DURAND, *à son mari.* — Voyez ce que vous jugez à propos de faire ?...

MONSIEUR DURAND, *après un instant d'hésitation.* — Tiens !... (*Il donne deux louis à Tonton.*) Mais n'y reviens plus !...

TONTON. — Deux jaunets !... Chouette !... R'ci P'pa !...

TOTOCHE. — Et mes pauv's argents pour

boulotter?... Faut-y que j'saute mon tour?... Louise Dubec payera à ma place...

MONSIEUR DURAND. — Mais pas du tout!... Personne n'a besoin de payer pour toi!...

Il lui donne trois pièces de cinq francs.

TOTOCHE. — Chic, alors!... Ça fait trois francs d'rabiot!...

Elle embrasse M. Durand.

LA BONNE, *qui est à la fenêtre.* — V'là les aut's que c'est qu'arrivent!...

MADAME DURAND. — Il faut que je me lave les mains!...

Elle disparaît.

MONSIEUR DURAND, *affolé.* — Mon veston, qui est resté dans ma chambre!...

Il se sauve.

TONTON *et* TOTOCHE. *Ils sortent par la fenêtre à l'instant où les Crépin entrent par la porte.* — Méfiance, les v'là !...

MADAME CRÉPIN. *Trente-huit ans. Du même genre que Madame Durand, en un peu mieux. A la bonne.* — C'est bon !... Nous ne voulons pas déranger Madame... Nous attendrons !...

MONSIEUR CRÉPIN. *Quarante-cinq ans. Ressemble à M. Durand, en un peu moins bien.* — Mâtin !... Ils sont bien installés !... C'est plus grand que chez nous !...

MADAME CRÉPIN. — C'est plus long !... Nous, c'est plus large !...

MONSIEUR CRÉPIN. — Et comme ils sont bien meublés, hein ?... Regarde-moi ces vases !...

MADAME CRÉPIN. — Il y a des vases, mais ça manque de fleurs !...

MONSIEUR CRÉPIN. — Et ces rubans !...

Ces fauteuils !... (*Il essaye un des fauteuils rapportés de Caen.*) Ce qu'on y est bien !... (*Un temps.*) Sais-tu à quoi je pense ?...

MADAME CRÉPIN. — Non !...

MONSIEUR CRÉPIN. — Nous ne pouvons pas recevoir les Durand sans nous meubler un peu mieux... sans mettre quelques bibelots... sans...

MADAME CRÉPIN. — Nous ne pouvons pas avoir l'air de malheureux sans feu ni lieu !...

MONSIEUR CRÉPIN. — Évidemment !... (*Logique.*) Pourtant... quand on vient dans un petit trou pas cher...

LA BONNE. *Elle passe la tête dans l'entrebâillement de la porte.* — Espérez core un p'tit peu !... V'là qu'c'est qu'y s'amènent !...

ENTENTE CORDIALE

Au Salon d'automne.
Madame Chopard et son fils Paul errent à travers les salles désertes.

MADAME CHOPARD, *une bonne grosse mère commune et réjouie.* — Il n'y a personne !...

PAUL, *quelconque et gentil.* — Absolument personne !...

Silence.

MADAME CHOPARD. — C'est extraordinaire !...

Elle continue à errer sans s'arrêter à rien.

PAUL. *Il suit, résigné.* — Extraordinaire!... (*Il éclate tout à coup.*) Écoute, Maman!... Tu ferais mieux de me dire tout bonnement de quoi il retourne?...

MADAME CHOPARD. — Mais...

PAUL. — Tu me traînes ici à propos de bottes... en me racontant que tu veux voir l'exposition Bavaroise... qui est au rez-de-chaussée... Et malgré mes efforts pour te remettre dans le bon chemin, tu ne veux rien savoir et tu nous hisses au premier... où il n'y a que des meubles du Printemps... que tu verrais aussi bien au magasin... et surtout sans moi!...

MADAME CHOPARD. — Mais je...

PAUL. — D'ailleurs, ces meubles, tu ne les regardes même pas!... Non!... tu files comme un dard... Nous piquons une course éperdue à travers ce désert, pour revenir

toujours à la salle d'entrée que tu parcours d'un œil d'angoisse...

MADAME CHOPARD. — Mais pas du tout!...

PAUL. — Voyons ?... Qu'est-ce qu'il y a?... Une demoiselle embusquée dans un coin, pas?... Mais dis-le donc ?... (*Mouvement de Madame Chopard.*) Je ne suis pas assez poire pour croire que tu éprouves le besoin de te promener comme ça, en tête à tête avec moi?... Nous nous adorons, ça, c'est vrai !...

MADAME CHOPARD. — Mon chéri!...

PAUL. — Ne nous attendrissons pas !... Nous nous adorons, mais nous avons tout le temps de nous le dire à la maison... et tu aimerais bien mieux aller à une exposition avec Madame Grenu, ou Madame du Four — qui bêcheraient avec toi les entravées, les grands chapeaux et le reste!... ou encore avec ce bon monsieur Lavallé-d'Auge

qui te raconterait des potins de cercle... qu'avec bibi que tu vois tout le long, le long du jour...

MADAME CHOPARD. — Mais...

PAUL, *énervé*. — Et puis, surtout, tu n'aurais pas eu l'idée d'y venir, à l'exposition Bavaroise... Si tu crois que je coupe dans tes boniments sur les meubles comparés des peuples!... Ah! pauv' Maman!... Tu t'en fiches un peu, des meubles comparés des peuples!... voire des peuples eux-mêmes!... Oh! la la!...

MADAME CHOPARD. *Elle prend son parti.* — Eh bien, oui, là!... Je l'avoue!... Je veux te faire rencontrer ici une jeune fille...

PAUL. — Charmante, naturellement?...

MADAME CHOPARD. — Oui... charmante!... Je ne voudrais pas te savoir seul au monde... (*Paul la regarde avec étonnement.*) et... quand... (*Très émue.*) quand je ne serai plus là...

PAUL. — Tu as quarante-trois ans!... (*Il rit.*) Alors tu y es vraisemblablement encore pour quelque temps!...

MADAME CHOPARD. — Ne plaisante pas, mon chéri... et tranquillise-moi en te mariant à une jeune fille douce, modeste... bien élevée, bonne ménagère...

PAUL. — N'en jette plus!...

MADAME CHOPARD. — Une jeune fille rare... sévèrement élevée par un père austère... et qui ignore les manières d'aujourd'hui... qui ne connaît que le devoir et la vertu...

PAUL. — Ce que c'est emballant, tout ça!... Et où as-tu déniché ce père austère et cette jeune fille pourrie de vertu?...

MADAME CHOPARD. — Je les ai rencontrés chez madame du Four...

PAUL, *terrifié.* — Chez madame du Four!... Je suis fadé!...

MADAME CHOPARD. — Tu dis?... (*Avec un mouvement de joie.*) Ah!... les voilà!... Enfin!...

Elle s'élance vers un Monsieur qui arrive avec une jeune fille.

LE MONSIEUR, *grand, maigre, l'air sévère. Avec une intonation parfaitement fausse.* — Quelle bonne surprise!...

Paul sourit.

MADAME CHOPARD, *gênée, maintenant que Paul est au courant. Intonation encore plus fausse.* — En effet!... (*Elle présente.*) Mon fils!... (*A Mademoiselle Diane.*) Vous allez bien depuis l'autre jour?...

DIANE, *jolie et quelconque. L'air comme il faut, les yeux baissés. Elle fait une révérence plongeante.* — Oui, Madame!... Très bien!...

MADAME CHOPARD, *piquant au hasard sur un tableau pour entraîner Monsieur Crouton.* — Qu'est-ce que c'est que ça?... Vous qui avez un catalogue?... 802?...

MONSIEUR CROUTON. *Il cherche.* — 802... Portrait de madame Lucie Delarue-Mardrus...

MADAME CHOPARD, *ahurie.* — Oh!...

MONSIEUR CROUTON, *continuant à lire.* — Peinture or et platine!...

PAUL, *machinalement.* — Pauv'Maman!... Elle est tuée!...

Il louche avec inquiétude sur la jeune fille qu'il craint d'avoir choquée.

DIANE. *Elle louche aussi du côté de Paul.* — Oui!... (*Elle tâte le terrain.*) Et il y a de quoi!...

Elle sourit.

PAUL. — Ah! plutôt!... Ils ont piqué droit là-dessus !...

Il rit.

DIANE, *distraite.* — Comme des cochons sur une truffe!... (*Mouvement de Paul.*) Oh!... je ne voulais pas dire...

PAUL, *ravi.* — Mais dites, au contraire! dites?... C'est si drôle!... Monsieur votre père et Maman... dans leur hâte de... (*Il bafouille.*) de...

DIANE. *Elle achève en riant.* — ... De nous laisser seuls?...

PAUL. — Oui!... Et... (*Un temps.*) maintenant que la glace est rompue, nous pouvons causer?...

DIANE, *l'air résolu.* — Causons?...

PAUL. — Vous le saviez, qu'on vous amenait ici pour me voir?...

DIANE. — Vous, pas précisément!... Je

savais qu'on m'amenait pour un monsieur... un point c'est tout !... Parce que, depuis quelque temps on ne fait que ça !... Alors, quand P'pa m'a dit : « J'ai envie de faire un tour à l'exposition Bavaroise !... », j'ai été fixée !... Pauv' P'pa !... Il prépare ses cours, ses articles, ses bouquins... Il vit avec les Grecs d'il y a longtemps, et il ne se soucie guère de ce qui se passe chez les Grecs, ni même chez les Français de maintenant !... Il s'en frictionne le cristallin avec une patte de homard !... (*Paul rit.*) Vous m'trouvez mal élevée, hein?... On vous avait dit qu'j'étais vieux jeu?... (*Mouvement de Paul.*) C'est une jeune fille vieux jeu que vous cherchez?...

PAUL. — Mais pas du tout !... D'abord, à vous parler sincèrement, je ne cherche pas de jeune fille du tout !...

DIANE. — Quelle veine !... Vous n'avez pas envie de vous marier?...

PAUL. — Non!...

DIANE. — Vous avez une petite amie?...

PAUL, *interloqué*. — Une petite amie?... mais...

DIANE. — Ou peut-être plusieurs?...

Elle rit.

PAUL. *Il rit*. — Ça serait plutôt ça!...

DIANE. — Je comprends que vous n'ayez pas envie de vous marier!... (*Un temps.*) Parce que je vous dis ces choses... faudrait pas avoir mauvaise opinion de moi, vous savez?...

PAUL. — Mais, Mademoiselle, je n'ai pas...

DIANE. — Que si!... que si!... Vous devez vous demander comment je suis si bien renseignée... Mon Dieu!... J'ai des amies qui ont des frères, tout bonnement!... Des frères qui leur disent quelques petites choses... et elles en devinent d'autres...

PAUL. — Mais je comprends très bien tout ça !... Quelle veine, hein, que vous n'ayez pas non plus envie de vous marier !...

DIANE. — Mais j'ai envie d'me marier... seulement pas avec vous !... (*Mouvement de Paul.*) Faites pas une lippe !... Vous n'êtes pour rien, vous, personnellement, dans cette décision... Au contraire !... j'vous trouve très gentil !...

PAUL. — Alors...

DIANE. — Mais c'est votre nom qui ne l'est pas !... J'dis pas qu'il peut faire tout à fait la pige au mien, mais, tout d'même...

PAUL. — Alors ?... vous savez mon nom ?...

DIANE. — Dame !... Puisque je rencontre Madame votre mère chez les du Four !...

PAUL. — C'est vrai !... Eh bien, Mademoiselle, vous êtes plus avancée que moi... car je ne sais pas le vôtre ?...

DIANE. — Crouton !... C'est pas relui-

sant, hein, Crouton?... surtout avec Diane?... Car je m'appelle Diane!... Oui!... mes parents n'avaient évidemment pas la bosse de l'harmonie!... Et je me suis juré qu'en me mariant j'aurais un joli nom... Oh! je ne prétends pas épouser quelqu'un de la haute!... (*Elle rit.*) Non!... mais seulement quelqu'un qui s'appelle d'un nom sortable... qui ne rappelle ni un objet ridicule, ni un personnage déplaisant...

PAUL. — ?... ?... ?...

DIANE. — Il y a un Choppart dans *Le Courrier de Lyon*...

PAUL. — Je ne connais pas *Le Courrier de Lyon*... Je m'appelle Paul Chopard...

DIANE. — Paul Choppart!... Vous aussi, on vous a comblé, car il y a *Les Aventures de Jean-Paul Choppart!*...

PAUL. — Mais je ne connais pas non plus ça!...

DIANE. — C'est un petit vieux bouquin, écrit pour les gosses de jadis!... Oh! je connais mes classiques!...

Elle rit.

MADAME CHOPARD. *Elle se retourne.* — Ils ont l'air de s'entendre à merveille!...

MONSIEUR CROUTON, *d'un air lugubre.* — Vous m'en voyez bien heureux!...

PAUL, *à Diane.* — Les pauv's parents qui croient qu'ça marche?...

DIANE. — Dame!... C'que nous nous entendons bien, nous deux?...

PAUL. — C'est rien de l'dire!...

AUX COURSES DE DEAUVILLE

Au pesage.

Dans un groupe de gens très chics :

LA JOLIE PETITE MADAME DE REBONDY; UN GRINCHU; UNE DAME QUI ÉTAIT BIEN JOLIE DU TEMPS DE L'AFFAIRE DU PANAMA; FOLLEUIL; LE PETIT DE JABO; LE VICOMTE D'AUVERT; MONSIEUR DE NERFÉREY; LA BELLE MADAME DE FRASK; LE MARI DE LA BELLE MADAME DE FRASK; LE BARON ET LA BARONNE KLÉBERIG; LES PETITES VADLAVAN; LE PÈRE ET LA MÈRE DES PETITES VADLAVAN, QUELQUES DAMES BLETTES, *et ce que l'on désigne au théâtre sous cette vague dénomination :* SEIGNEURS SANS IMPORTANCE.

MONSIEUR DE NERFÉREY, *cravate laval-*

lière bleue à pois blancs; canotier; guêtres blanches. — Finies, les courses de Deauville!... C'est la dernière fois que j'y viens!...

LA BELLE MADAME DE FRASK, *fourreau de crêpe de chine couleur « cuisse de nymphe émue », entravé — oh! combien!... — d'une guirlande d'hortensias bleus. Chapeau Lamballe couronné d'hortensias bleus.* — Vous dites ça tous les ans!... Qu'est-ce que vous leur reprochez, à ces courses?...

MONSIEUR DE NERFÉREY. — D'être devenues laides, inélégantes, vulgaires, envahies par des gens...

PREMIÈRE PETITE VADLAVAN, *housse de gaze vert céladon sur un fourreau de soie chair... Entrave de ruban vert céladon, qui serre le fourreau comme une coulisse serre un sac. Turban d'argent à ai-*

grette noire. Elle achève. — Embêtants !...

On rit.

MONSIEUR DE NERFÉREY. — Mon Dieu !... Ce n'est pas d'être ennuyeux que je leur ferais le reproche...

On se tord.

LE BARON KLÉBERIG, *quelconque. Plutôt mal que bien. A Folleuil.* — Bur gui afez fus barié, Monsié té Folleuil ?...

FOLLEUIL. — Je ne parie jamais !...

LE PETIT DE JABO, *vêtements dernier cri, éducation itou. Il toise Folleuil d'un air étonné.* — Pourquoi venez-vous aux courses, alors ?...

FOLLEUIL. — Pour m'amuser, Monsieur !... Pour y rencontrer des jeunes gens aimables, bien élevés...

LE VICOMTE D'AUVERT, *trop joli garçon,*

trop élégant. — J'aurais voulu prendre *La Hire*... Mais je n'ai pas pu l'avoir dans des conditions possibles !...

La deuxième petite Vadlavan hausse les épaules.

MADAME DE REBONDY, *fourreau de mousseline de soie blanc vestale, entravé de myrte. Capeline de mousseline couronnée de myrte* — Pourquoi haussez-vous les épaules?...

DEUXIÈME PETITE VADLAVAN, *étui de velours souris effrayée, entravé de satin « braise ». Elle cligne de l'œil en regardant le Vicomte d'Auvert.* — Parce qu'il nous monte un bateau, avec son canard qu'il voulait prendre dans de bonnes conditions !... Faudrait les pépettes qu'il n'a pas, pour le prendre... dans de bonnes conditions ou autres...

PREMIÈRE PETITE VADLAVAN. — Tout le monde sait qu'il est accroché à l'hôtel !...

LE PÈRE DES PETITES VADLAVAN. — Qu'est-ce que tu dis ?...

DEUXIÈME PETITE VADLAVAN. — Rien !... Ça ne t'amuserait pas !...

LA DAME QUI ÉTAIT BIEN JOLIE DU TEMPS DE L'AFFAIRE DU PANAMA, *fourreau de foulard violet à pois blancs, exagérément tendu sur des rondeurs également exagérées, entravé de satin vert. Chapeau frondeuse en crin noir empanaché de violet et de vert.* — Les modes sont véritablement affreuses cette année !...

LA BELLE MADAME DE FRASK. — Ça dépend comment elles sont portées !...

LA DAME QUI ÉTAIT... ETC... ETC... — Je ne pourrai jamais, quant à moi, m'habituer à ces robes qui nous déshabillent !...

LE PETIT DE JABO. — Ben, pourquoi les portez-vous?...

LA DAME QUI ÉTAIT... ETC... ETC... — Pour ne pas me singulariser...

LE GRINCHU, *regardant les chevaux qui traversent la piste.* — C'est les chevaux de deux ans, ça?...

LA DAME QUI ÉTAIT... ETC... ETC... — Mais oui!... pourquoi pas?...

LE GRINCHU. — Parce qu'ils ont déjà des airs de vieilles biques...

LE BARON KLEBERIG. — Fus drufez?... Moi bas... Cette année à Perlin...

LE PETIT DE JABO. — Pinpin...

LE BARON KLEBERIG. — S'il fus blaît?...

LE PETIT DE JABO. — Rien!... Moins que rien!... Vous avez dit « Perlin... »... Alors j'ai achevé « pinpin »... Parce qu'on dit perlinpinpin...

LE BARON KLEBERIG — Ah!... Et qu'est-ce gué c'est, perlinbinbin?...

LE PETIT DE JABO. — C'est une poudre?... Mais ne le dites pas!...

LA BARONNE KLEBERIG, *robe de crêpon coquelicot, entravée d'une broderie d'or. Turban brodé d'or, aigrette blanche. Bas à son mari.* — Mais ne parlez donc pas toujours de Berlin!... En vérité, c'est une piteuse manie!... (*A d'Auvert, qui revient.*) Vous avez parié?...

LE VICOMTE D'AUVERT. — Oui... pour *Shetland*... Il a la monte de Stern... alors, argent sûr... Premier des jockeys!...

LE PÈRE DES PETITES VADLAVAN. — J'ai pris *Tous-Vents*, *Grande-Puissance*, et..

LA BELLE MADAME DE FRASK. — Je le prends!... je le prends!...

SON MARI. — Qui?...

LA BELLE MADAME DE FRASK. — Le cheval qui a une grande puissance !...

FOLLEUIL. — Ne vous agitez pas !... C'est un nom, *Grande-Puissance*... et même un nom de jument !...

Galop d'essai. Les chevaux passent devant les tribunes.

MONSIEUR DE NERFÉREY. — Vous direz tout ce que vous voudrez... Il n'y a pas dans tout le lot un seul cheval qui approche de *Gladiateur* !...

LA DAME QUI ÉTAIT BIEN JOLIE... ETC... — Ou de *Boyard* ?...

LE PETIT DE JABO. — Ces vieux amis !... il y avait quelque temps qu'on n'avait pas parlé d'eux...

UNE DES DAMES BLETTES. — Je vous plains, Monsieur, de n'avoir pas connu cette époque des grands chevaux ?...

LE PETIT DE JABO. — Et des grands

hommes!... C'était vraiment si bien que ça?... (*Il montre un cheval qui passe.*) C'est pourtant un beau cheval, ça?...

MONSIEUR DE NERFÉREY. — Si on veut!... il a un beau dessus... mais c'est tout!...

LA BELLE MADAME DE FRASK. — C'est déjà quelque chose!...

MADAME DE REBONDY. — Celui-là aussi est joli... L'alezan...

MONSIEUR DE NERFÉREY. — Allons donc! Il est panard, ce cheval-là!... et il a l'encolure fausse... et un ventre de vache!...

LE GRINCHU. — Mâtin!... Vous êtes difficile!...

MONSIEUR DE NERFÉREY. — Je ne suis pas difficile!... Montrez-moi un beau cheval... un cheval qui ait de la branche... Je ne demande que ça!... Mais ces carcans-là...

LE VICOMTE D'AUVERT. — Évidemment,

Il n'y a pas de quoi pousser des cris d'admiration...

LA BELLE MADAME DE FRASK, *à Folleuil.* — Qu'est-ce qu'il y a?... Vous voulez voir quelque chose?...

— Oui!...

— Quoi donc?...

— L'arrivée de la course...

VOIX. — Ah!... déjà!...

— C'est le bleu!...

— Jamais!...

— C'est *Roué!*... il gagne les mains basses...

— C'est *Shetland!*... dans un fauteuil...

— Hip!... Hip!... Hurrah!...

— Parlez pas anglais...

— Criez pas comme ça!... Vous allez le faire dérober...

— Qui?...

— Ben, lui!...

Brouhaha, cris, rires, joies, etc., etc .. On court au-devant du vainqueur !

Sur la pelouse.

Le petit monde du pays et tout ce qu'ont déversé les trains de plaisir : CULTIVATEURS NORMANDS, FERMIERS, MAQUIGNONS, VALETS DE CULTURE, CHARRETIERS, OUVRIERS, PETITS EMPLOYÉS, TROTTINS, LADS, CAMELOTS (tout court, pas du roy), GAMINS, VOYOUS, ETC., ETC...

UN AGENT, *essayant vainement de faire rentrer les têtes qui se penchent au-dessus des cordes.* — Voul'vous vous garer, qu'c'est qu'on vous dit!... (*Il fait rentrer une tête, une autre sort à côté.*) Mais bon sort de bon sort, vous voulez donc vous faire dépiauter?... (*Il renonce.*) Ben, à vot'bon plaisi!...

UNE NORMANDE A COIFFE TUYAUTÉE. *Elle essaye inutilement de se placer au pre-*

mier rang contre les cordes. — J'voués rien!...

UN TROTTIN. — Moi non plus, j'vois rien!... Et j'suis v'nue d'Paris pour ça!...

LA NORMANDE. — Et moué ed'Caen...

LE TROTTIN. — C'est moins loin!...

Elle rit.

LA NORMANDE, *méfiante.* — Savouer?...

VOIX. — Les v'là!...

UN NORMAND EN BLOUSE LONGUE. *Il ne peut pas approcher de la corde.* — Qui qu'c'est qui gagne?...

— Un ch'va!...

— Lequel qu'c'est?...

— C'est l'vert!...

— Laissez-le donc vouér... qu'c'est qu'il a parié!...

— Ben, et moi, j'ai t'y pas parié?...

— Comme c'est qu'peut parier un Pari-

got!... Les Parigots, ça connaît pas les chevaux...

— Non!... mais ça connaît les courses! A-t-on vu c'vieux crieur de moules?... A c'te niche!...

L'HOMME EN LONGUE BLOUSE. *Il s'éloigne et essaye de faire une trouée plus loin. Mais la foule serre la corde. Il renonce et se résigne à questionner un gosse qui est grimpé sur un poteau.* — Où qu'c'est qu'il est *Roué?...*

— L'quel qu'c'est?...

L'HOMME. — C'est la casaque orange.

— L'orange!... Fallait donc l'dire!...

— Eh ben?...

— Ben, l'est dans la nasse!...

— Bougri de bougri de bougri!...

— Eh!... poussez pas, ou j'tombe!...

UNE FEMME A CABAS, *à une paysanne.* — Moi, Madame, je joue presque à coup

sûr!... Oui... j'habite en face du cimetière Montmartre... Alors, je regarde les lettres qui sont sur les corbillards les matins de courses... et quand il y a un cheval qui commence par ces lettres-là, je le joue!... un, ou plusieurs... et ils gagnent toujours!...

LA PAYSANNE, *écarquillée*. — Voyez-vous ça?... Moué qu'aurais cru, au contrère... qu'c'était pour vous porter la guigne, la guigne nouère...

LA FEMME AU CABAS. — Non, Madame!... Les chevaux qui commencent comme les morts, y a pas meilleur!...

UN VOYOU. — Pardi!... Les morts vont vite!...

LA FEMME AU CABAS. — Est-ce qu'on vous parle?...

LE VOYOU. — Non!... C'est moi que j'vous fais l'honneur...

LA FEMME AU CABAS. — Il est vraiment malheureux de laisser envahir la pelouse par cette vermine...

LE VOYOU. — Cette vermine!... Eh! va donc, vieille toupie!...

La paysanne s'écarte prudemment.

LA FEMME AU CABAS, *à un vieux petit employé tranquille.* — Monsieur... je vous prends à témoin qu'on est insulté en pleine pelouse?...

LE PETIT EMPLOYÉ TRANQUILLE, *embêté.* — En effet, Madame, en effet!...

LE VOYOU. — Tais-toi, bouffi!...

LE PETIT EMPLOYÉ TRANQUILLE. — Mais...

LE VOYOU. — Tais-toi, citrouille!... Ver de vase!...

Le petit employé s'éloigne précipitamment.

L'HOMME EN BLOUSE, *qui suit son idée.*

— Où qu'c'est qu'il est l'orange?...

LE GAMIN. — Dans les choux!...

L'HOMME EN BLOUSE — Ah! malheur!...

LE VOYOU. — Lui!... Dans les choux?...

Allons donc!... y gagne en pétant!...

LA FEMME AU CABAS. — Quelle horreur!...

LE BOUT DE L'AN

I

A la campagne, aux environs de Paris.

PAPA, MAMAN, GASTON, LE SECRÉTAIRE DE PAPA.

MAMAN, *quarante-cinq ans. Boulotte et sympathique. Douce et effacée. Aucune prétention.* — Voyons, mon ami... Il faut te faire une raison !...

PAPA, *sénateur. Grand, maigre, cinquante-cinq ans. A gagné une grosse fortune (honnêtement). Des prétentions. Le désir de jouer un rôle, mais gêné aux en-*

tournures par un besoin maladif de ménager la chèvre et le chou. Siège au centre, mais craint que ça ne soit encore trop compromettant. Cherche une opinion qui soit moins pâle et moins colorée à la fois. Est affolé, parce qu'il lui faut aller au bout de l'an de l'ancien sénateur du département, un orléaniste mort subitement au loin, et dont le service funèbre n'a lieu en réalité qu'aujourd'hui sous forme de bout de l'an. Est terrifié parce qu'il lui faudra prendre la parole. Il hausse les épaules.
— C'est idiot, tiens, ce que tu dis là!... Véritablement idiot!... On voit bien que tu n'as aucun sentiment des réalités... ni surtout des responsabilités... Je vais me trouver dans une situation infiniment délicate... et, non seulement délicate, mais périlleuse...

GASTON, *vingt ans. Un bon type, flemmard et rigolo, qui s'en fiche. Il quitte un*

instant « la Vie Parisienne » qu'il lisait. — Oh!... périlleuse!... V'là-t-il pas une affaire!... Pour un mauvais petit laïus de rien du tout!... monsieur Henry va t'bâcler ça en deux temps et trois mouvements!... Ça va pas traîner!...

Il regarde le secrétaire qui ne bronche pas.

PAPA, *vexé.* — Monsieur Henry n'est pas là pour me faire mes discours!... (*Gaston se penche et regarde sous la table et sous les fauteuils.*) — Qu'est-ce que tu cherches?...

GASTON. — Les gobeurs pour qui tu parles?... Car je ne suppose pas que c'est à moi que ce discours s'adresse... comme dit l'autre?...

PAPA, *perplexe et affolé.*— Il va y avoir aussi une cérémonie à l'église, je parie?... Irai-je ou n'irai-je pas?...

GASTON. — Pourquoi n'irais-tu pas?...

PAPA. — Parce que je me ferais attraper par *Le Néant Républicain*.

GASTON. — Ben, n'y va pas!...

PAPA. — Pour que L'*Injure Française* me couvre d'ordures!... Merci!...

GASTON. — Alors, vas-y!... Qu'est-ce que tu veux que je te dise?...

PAPA, *horripilé*. — Je veux que tu ne me dises rien!... Ta voix m'irrite!... Tout m'irrite, d'ailleurs!... (*Gaston rit.*) Je voudrais te voir à ma place?...

GASTON. — Ben, vois-m'y!...

PAPA. — Imbécile!... (*Il hausse les épaules.*)

GASTON. — Y a pas besoin d'être un grand orateur pour parler sur la tombe d'un vieil orléaniste... T'as qu'à m'envoyer à ta place... (*Papa hausse de nouveau les épaules.*) Pourquoi pas?... Je torcherais... si j'ose ainsi dire... un discours tout aussi

bien que toi... Si ça t'chante, t'as qu'à faire un signe et j'm'élance !... Nous nous élançons, nous deux Monsieur Henry...

PAPA, *perplexe.* — Si tu n'étais pas si jeune...

GASTON. — Pas besoin d'être croûlant pour faire un discours funéraire !... C'est l'affaire du mort, ça !... L'aut' peut être aussi gosse qu'il veut !...

PAPA, *à Maman.* — Qu'est-ce que tu en penses ?...

MAMAN, *modeste.* — Moi, mon ami, je n'ai pas d'avis !...

PAPA. — Et vous, Monsieur Henry ?...

LE SECRÉTAIRE, *qui ne va guère en ville qu'avec son patron et qui ne serait pas fâché de se donner de l'air.* — Mon Dieu, Monsieur le Sénateur... il me semble que Monsieur Gaston peut être suffisamment sérieux, s'il le veut, pour...

GASTON. — J'mettrai une redingote!... Allons! P'pa!... Donne-nous l'auto verte...

PAPA, *qui ne veut pas qu'on lui abîme son vernis.* — La rouge suffit bien...

GASTON. — La verte... ou il n'y a rien de fait!... Et le plus chic des larbins... en mollets...

PAPA. — Ce serait ridicule!...

GASTON. — Alors, j'marche pas!...

PAPA. — Tu auras l'auto...

GASTON. — Et cent balles pour ma peine... Pour not' peine... pas, M'sieu Henry?...

LE SECRÉTAIRE. — Parlez pour vous, je vous prie!...

PAPA. — Tu diras bien que je suis empêché... que...

GASTON. — Sois tranquille!...

PAPA. — Sois bien sérieux... bien habile... Fais bien l'éloge de Lacharte... Entre nous, c'était un imbécile!...

GASTON. — Faut pas l'dire !...

PAPA. — Fais même un petit parallèle entre lui et moi.....

GASTON. — Tu parles !... J'vas m'introduire dans ma redingote !...

II

Le cimetière où s'achève le bout de l'an de Monsieur de Lacharte, sénateur orléaniste de Loire-et-Sarthe.
Fonctionnaires, électeurs, amis, châtelains, piquet d'infanterie, les pompiers, etc., etc.

GASTON, *très chic, en redingote, une fleur à la boutonnière. Il a fait, avec le Secrétaire, un très copieux déjeuner au « Lion d'Argent »*. — Messieurs !... Je viens

au nom de mon père empêché, apporter un souvenir ému à celui qui n'est plus!... Jamais, quelque nombreuses que fussent les divergences d'opinions qui les séparaient, un nuage ne s'éleva entre ces deux membres d'une grande assemblée française...

» Le parti désuet, auquel monsieur de Lacharte avait dévoué toute une irréprochable vie, n'inspire ni la crainte, ni la sympathie... Il ne rappelle rien de noble ni de grand, mais seulement une époque mesquine et troublée, que nul ne désire voir renaître, et... (*Cris, rappels à l'ordre. Le Secrétaire fait signe à Gaston de se taire, mais il ne veut rien savoir.*) Si j'insiste, Messieurs, sur les misères et les tares de ce parti, qui compte à peine en France quelques milliers de partisans... (*Cris, protestations. Une délégation des Mégottiers du Prince cherche à traverser l'allée pour monter à l'assaut de*

Gaston qui, un peu rouge et ébouriffé, mais calme et souriant, continue paisiblement son petit discours)... Si j'insiste, dis-je... c'est pour vous démontrer combien fut grand le mérite personnel de l'homme de bien qui sut se faire élire, quoique les couleurs de sa casaque... (*Cris violents. Murmures*)... fussent disqualifiées à jamais!...

LE SECRÉTAIRE. (*Il tire Gaston par le pan de sa redingote.*) — Mais, taisez-vous donc, nom d'un chien!... Ça va se gâter!...

GASTON, *imperturbable.* — Rien que deux mots et je finis, après avoir dit, une dernière fois, combien fut grand le charme bienveillant de celui qui sut embellir ce vilain nom d'Orléaniste, ce nom qui rappelle tant de choses laides ou sanglantes, depuis l'assassinat du vieux prince de Condé... accompli dans des conditions particulièrement

infâmes... jusqu'à la lâche arrestation de la Duchesse de Berry en Vendée... Enfin, Messieurs, tous les méfaits nés du *Juste milieu !*... Et, pour la dernière fois, je lève mon verre... (*Stupeur, vociférations*)... à cet homme simple et naïf, qui, jusqu'à son dernier souffle, se déclara le défenseur acharné d'un parti mort !... Oui, je dis bien, jusqu'à son dernier souffle, car, phénomène singulier, mais bien touchant, plus s'affaiblissaient ses facultés, plus s'affermissaient ses convictions politiques !...

Brouhaha. Tapage indescriptible. Les Mégottiers du Prince enlèvent Gaston qui, cramponné à une stèle, envoie des coups de pied de vache. PAPA est hué sur toute la ligne. Le secrétaire donne des signes de violente désapprobation.

GOSSES DE LA VILLE ET DES CHAMPS

Sur la plage. Des enfants construisent un fort. La mer monte.

PAUL, *onze ans. Fluet, élégant, bien habillé. Travaille sans se salir.* — Ah!... mince!... V'là la mer!... et les rigoles sont pas finies!... C'est raté!...

Il lance sa pelle qui se pique dans le sable.

CAMILLE, *sœur de Paul. Dix ans. A peu près du même modèle que son frère.* — Mais non, c'est pas raté!... Dépêchons-

nous !... Y a encore une bonne demi-heure...

Elle bêche avec acharnement pour élever la digue.

FRED, *ami des deux autres. Huit ans, un peu plus gros que Paul, bien habillé aussi.* — Qu'est-ce que tu veux faire?... Y a pas à lutter !... C'est raté, ben, c'est raté, quoi !...

PAUL. — Pas de chance que les Durand sont justement à Caen !... y nous auraient aidés !...

CAMILLE. — Personne de not' bande !... Si c'est pas rageant !... (*Elle bêche avec fureur. Un beau break démodé, mais très bien attelé, s'arrête dans la rue qui mène à la plage. Une gouvernante, une bonne et trois enfants en descendent.*) — Ah ! v'là les types qui viennent tous les

jours prendre leur bain !... (*La gouvernante et la bonne se dirigent vers une grande cabine, y placent le panier du goûter, les costumes de bain, etc., etc. Les enfants se mettent à jouer au diabolo.*) — Dites donc ?... Si qu'on leur demanderait d'nous aider ?...

PAUL. — Mais non !...

CAMILLE. — Pourquoi, mais non ?... Ils ont l'air gentils, ces types-là !... Surtout le p'tit gros !...

Elle se dirige vers les enfants.

PAUL. — J'te défends de rien leur demander... T'entends ?...

CAMILLE. — Tu m'embêtes !... (*Elle se dirige vers le plus grand des petits garçons.*) — Monsieur !... V'là qu'la mer gagne not' fort que nous avons pas encore eu le temps d'finir !... Est-ce que vous seriez assez

gentils pour nous donner un coup d'main .. ou plutôt un coup d'pelle?...

JEAN, *plus connu sous le nom de « Zouzou ». Douze ans, frais et râblé, l'air aimable.* — Mais oui... tout d'suite!... (*Il appelle.*) Jacquette!... Titi!... Le temps d'prendre nos pelles et nous venons!...

PAUL, *à Camille qui revient d'un air triomphant.* — C'est malin, c'que t'as fait là!... T'as bien travaillé!... Des types qu'on sait seulement pas d'où qu'ils sortent!...

CAMILLE. — Y sortent d'une jolie voiture!...

FRED, *méprisant.* — Une voiture à chevaux!...

Les trois gosses arrivent en courant avec des pelles plus grosses qu'eux, et se mettent à l'ouvrage.

PAUL. *Il touche sur Jacquette, qui bêche consciencieusement sans dire un mot.* —

C'qu'elle est fraîche, cette gosse-là !... (*Haut.*) V's' allez vous fatiguer, Mad'moiselle... Ma sœur a été bien indiscrète de...

JACQUETTE, *onze ans. Toute rose et solide, une pomme normande.* — Pas du tout !... Ça m'amuse !...

TITI, *sept ans. Un drôle de môme, avec des yeux frisés et une bouche fendue jusqu'aux oreilles.* — Ben, c'est pas pour dire... mais l'est joliment mal faite, vot' digue !...

FRED. *Il se hérisse.* — Comment, mal faite ?... Par exemple !...

TITI, *paisible.* — Très mal faite !... Fallait la relever par là... pour que l'eau arrive en montant... tout doucement... Au lieu d'ça, v's' avez fait un' pente... Alors ça dégouline qu' c'est un vrai beurre !...

PAUL, *à Zouzou.* — Vous habitez à Saint-Séverin ?...

ZOUZOU. — Non... à côté !...

PAUL, *tenace.* — A Caen, p't-être bien ?...

ZOUZOU. — Non... à la campagne...

CAMILLE. — Dans un château?...

JACQUETTE. — Oui!...

CAMILLE. — Un vieux?...

JACQUETTE, *qui ne comprend pas.* — Quoi?...

CAMILLE. — J'vous d'mande si c'est un vieux château... comme il y en a sur les gravures ?...

JACQUETTE. — Oui... c'est un vieux...

CAMILLE. — Avec des tours?...

JACQUETTE. — Oui... avec des tours...

CAMILLE. — Ça n'vous fait pas peur ?...

JACQUETTE. *Elle ouvre des yeux ronds.* — Peur... pourquoi, peur?...

FRED, *à demi-voix à Paul.* — L'est bête, la petite!...

PAUL. — Mais l'est bien jolie!... Pige-moi ces joues!... et ces mollets!... et ces che-

veux... En v'là des nattes!... On dirait du soleil en bâton!... (*A Zouzou.*) Vous avez vos parents?...

ZOUZOU. — Mais oui!...

PAUL. — Qu'est-ce que fait vot' père?...

ZOUZOU. — Y lit... y monte à cheval... y va en bateau!...

PAUL. — C'est pas ça que j'vous demande... Ainsi, par exemple, P'pa fait des affaires...

ZOUZOU. — Ah! bon!... Ben, Papa n'en fait pas...

PAUL. — Ah!... (*Un temps.*) Vous êtes riches!...

ZOUZOU, *simplement.* — Non!...

PAUL, *étonné.* — Vous avez pourtant des beaux chevaux?...

ZOUZOU. — Oui!... mais y sont nés chez nous...

FRED, *à Titi.* — Comme ça, vous avez pas d'auto?...

TITI. — Non !...

FRED. — Est-y possible !... Mais on ne peut pas vivre sans auto !...

TITI, *inquiet*. — Vous croyez qu' c'est qu' nous allons mourir ?...

PAUL, *à Zouzou*. — Qu'est-ce que c'est qu' vous comptez faire ?...

ZOUZOU. — Quand la mer sera haute... (*Poli.*) et qu' vot' digue sera finie... nous prendrons not' bain...

PAUL. — Mais non !... Je veux dire plus tard... dans la vie... Qu'est-ce que vous ferez ?....

ZOUZOU. — Mais... d'abord, pour commencer, j'serai soldat...

PAUL. — Oh ! la la !... Moi j'espère bien qu' j'y couperai !...

ZOUZOU, *effaré*. — Au service militaire ?...

PAUL. — Un peu !...

ZOUZOU. — Ah!... Et qu'est-ce que vous voulez faire, alors?...

PAUL. — J'serai aviateur!... C'est ça qu'est chic!... Vous n'trouvez pas?...

ZOUZOU. — Si... je trouve!... Surtout pour celui qui a inventé le premier machin... les aut's...

Geste d'indifférence.

PAUL, *indigné*. — Des héros... qui risquent leur vie...

ZOUZOU. — Ceux qui font du trapèze volant aussi, risquent leur vie... et les jockeys... et les gens qui s'battent avec les taureaux... Et les voyageurs en chemin de fer, donc, à présent!...

PAUL, *abruti*. — Comment... Vous ne trouvez pas l'aviation... héroïque?...

ZOUZOU, *sans enthousiasme*. — Mon Dieu!... Ça rapporte souvent beaucoup... Alors, le jeu vaut la chandelle!...

PAUL. — Mais on risque sa vie...

ZOUZOU, *têtu*. — Ben, qu'est-ce que ça prouve?... Qu'on tient plus à l'argent qu'à la vie, voilà tout!... Je ne parle que des civils, bien entendu!... parce que, les militaires, c'est une autre paire de manches!...

PAUL. — Vous n'y entendez rien!...

ZOUZOU. — Quant à ça, c'est vrai!...

PAUL. — Je ne comprends que la science... J'adore les savants!...

TITI, *emballé*.— Moi aussi, j'les adore!...

PAUL. *Il le toise*. — Vous savez ce que c'est que des savants?...

TITI. — C'est des chiens!...

PAUL. — !... !... !...

ZOUZOU. *Il rit*. — Ah!... C'est parce qu'on le mène au cirque voir les chiens savants... Alors il confond...

CAMILLE, *à Jacquette*. — Est-ce que vot' maman s'habille à Paris?...

JACQUETTE. — Oh! non!... On lui fait ses robes à la maison!...

Camille la toise avec dédain.

PAUL, *à Zouzou.* — Vot'père est décoré?...

ZOUZOU. — Non!...

PAUL. — Vous avez des oncles?...

ZOUZOU. — Trois!...

PAUL. — Y sont décorés?...

ZOUZOU. — Non plus!...

PAUL, *soupçonneux.* — C'est drôle que personne ne soit décoré dans vot'famille!...

ZOUZOU. — Non, c'est pas drôle... parce que nous sommes de l'opposition...

PAUL. — Ah!... (*Perplexe.*) C'est quoi, au juste, l'opposition?...

ZOUZOU. — C'est... Dame! je n'sais pas, moi!... C'est un parti...

PAUL. — Un parti!... Ah! oui... Ça veut

dire, par exemple, qu'on est pour l'empereur Napoléon?...

ZOUZOU. — Nous, c'est pour l'Empereur... mais il y en a qui sont pour le duc d'Orléans...

PAUL, *interrogativement*. — Le duc d'Orléans?... C'est qui, le duc d'Orléans?...

ZOUZOU, *méprisant à son tour*. — Vous savez pas c'que c'est que l'duc d'Orléans?...

PAUL. — Mon Dieu!... je...

CAMILLE. — Mais si, voyons, tu sais bien?... C'est un qu'est l'chef des Camelots du roi... et qui a un yacht!...

PAUL. — Ah! tiens, oui! j'suis bête!...

CAMILLE, *à Jacquette*. — Qu'est-ce qu'elle fait, vot'maman... pour passer l'temps?...

JACQUETTE. — Ben, j'sais pas, moi!... Elle lit... elle chante, elle peint, elle coud... elle arrange les fleurs, les desserts... Elle s'occupe des invités, des chambres, des domestiques... Et la vôtre?...

CAMILLE. — Elle va au dispensaire!...

JACQUETTE. *Elle cligne de l'œil.* — Au quoi?...

CAMILLE. — Au dispensaire... Elle voit faire des opérations... L'autre jour elle a vu une opération épouvantable!...

JACQUETTE, *abrutie.* — Une opération?...

CAMILLE. — Horrible, y paraît!... C'qu'elle était contente!...

JACQUETTE. — !... !... !...

CAMILLE. — Moi j'irai aussi dans deux ans...

JACQUETTE, *effarée.* — Aux opérations?...

CAMILLE. — Enfin, au dispensaire... Je ne sais pas encore si je serai en chirurgie...

JACQUETTE. — Et... c'est pour vous amuser qu'vous ferez ça?...

CAMILLE. — J'vous crois!...

JACQUETTE. *Elle la regarde avec des yeux arrondis.* — Ben, vous savez, c'est pas ordinaire!...

PAUL, *à Zouzou*. — Qu'est-ce que c'est qu'ça qu'vous aviez dans vot'main, qu'vous v'nez d'compter... C'est des billes?...

ZOUZOU. — Non... c'est des vis pour les chevaux... pac'qu'ils glissent sur le pavé... Alors, pour traverser Caen, on leur en met à leurs fers...

PAUL. — C'est vous qui allez leur mettre?...

ZOUZOU. — Oui...

PAUL. — Mais c'est horriblement dangereux!...

ZOUZOU. — Dangereux?...

PAUL. — Certainement!... vous risquez de vous faire faire du mal!...

ZOUZOU. — Mais non!...

Il rit.

PAUL. — Pourquoi riez-vous?...

ZOUZOU. — Pac'que vous parlez des chevaux comme si c'étaient des lions!...

PAUL. — Je trouve bête de courir des dangers...

ZOUZOU. — A moins qu'ça soit payé cher?...

PAUL. — Ah! oui, alors!...

ZOUZOU. — Ben, moi, j'aimerais à en courir pour rien... autrement qu'en mettant des vis aux chevaux...

PAUL. — Quels dangers c'est-il que vous voudriez courir?...

ZOUZOU. — Ben, une supposition... quand j'serai soldat, si j'avais la chance qu'y ait, pendant c' temps-là, la guerre... Je m'battrais... pour un sou par jour... Et c'que j'serais content!...

PAUL. — Mais c'est idiot!...

ZOUZOU, *humble*. — J'vous dis pas le contraire... C'est pas ma faute si j'suis comme ça!...

L'HEURE DU BAIN

La plage à l'heure du bain.

Curieux, parents, bonnes et femmes de chambre qui attendent avec les peignoirs. Maris qui piétinent. Baigneurs qui vont et viennent, ramenant ou emportant des femmes et des enfants.

La mer commence à descendre. Des gosses font des digues et creusent des rivières. Les poux de mer sautent très haut. La chaleur est atroce.

Dans un groupe de curieux.

— Ah ! ah ! voici de nouvelles figures !...

— Vous appelez ça des figures ?...

Une grande femme, admirablement faite, et un gros monsieur, qui tournent le dos au groupe, enlèvent leurs peignoirs. Le mon-

sieur arrange les peignoirs à terre, en turban, et les cale avec des galets. Puis il entre dans l'eau d'un air résolu. La dame avance d'un pas et recule de deux.

LE GROS MONSIEUR. *Il se retourne.* — Eh bien?... tu ne viens pas?...

LA DAME. — Attends un instant!... Ça me saisit!...

LE GROS MONSIEUR. — Raison de plus pour te dépêcher!...

Le groupe des curieux ajuste ses lorgnettes, et donne des signes visibles d'approbation

— Mâtiche!... Elle est bâtie, cette femme-là!...

— Oui... pas mal!... Mais il n'y a pas de quoi pousser des cris!...

— Pas mal?... Ah! cré nom!... C'est parce qu'elle a un costume à onze francs quatre-vingt-quinze, que vous dites « pas

mal !... » Si elle avait un costume chic, vous pousseriez des cris de putois !....

La Dame, qui voit l'effet produit, continue à taquiner la vague de la pointe du pied. Le monsieur, qui voit également l'effet, s'énerve.

LE GROS MONSIEUR. — Voyons, Julie !... Entre tout de suite !... Tu fais exprès de rester à te faire lorgner par ces idiots !... Oui !... parce que tu sais que tu es bien faite... (*La Dame hausse les épaules.*) Parfaitement !... Je sais ce que je dis ?... Quand on est mal tourné, on ne reste pas à s'exhiber au bord de l'eau...

LA DAME. — C'est juste !... Mais rien ne t'empêche de te fourrer dedans bien vite, mon gros !...

UN HORRIBLE IVROGNE, *à moitié paysan, à moitié camelot, qui porte un bouquet de*

fleurs des champs, fanées et grises de poussière, à une famille assise sur le sable.) — Voul'-vous des bié belles fleurs?... (*Geste de dénégation de la famille.*) Qu'j'ons fait pus'd'trois lieues d'pays pour l's'aller quéri dans les blés... (*Il se penche vers la famille et secoue le bouquet, duquel sort un nuage de poussière.*) Vous voyez qu'c'est des bié belles fleurs... et d'un'frécheur!... qu'sus toute la côte on trouverait ni pus frés, ni pus biau... (*Hoquet.*)

La famille se lève épouvantée, et va s'asseoir à quelques mètres plus loin.

LE GROUPE DES CURIEUX, *à un Monsieur qui sort de l'eau.* — Chaude, l'eau?...

— Pas trop!...

— Comment, pas trop!... Qu'est-ce qu'il vous faut donc?...

— Elle serait bonne pour faire du thé,

l'eau, qu'il ne la trouverait pas encore assez chaude...

— Qu'est-ce qu'il y a de degrés aujourd'hui?...

— Sais pas !... Vingt-huit... trente...

— La chaleur s'est fait attendre, mais elle se rattrape... Ah ! nom d'un chien !...

— Et dire qu'il y a des malheureux qui sont à Paris par ce temps-là !...

UN MONSIEUR QUI TROUVE QU'ON N'EST BIEN QU'A PARIS. — Il y fait moins chaud qu'ici...

— Par exemple !...

LE MONSIEUR. — Il n'y a pas de « par exemple » !... Trouvez-moi un endroit où il fasse plus frais qu'à Notre-Dame?... Il n'y en a pas !...

— !... !... !...

— Au lieu de dire des insanités, regardez donc madame de Pryfix qui sort de l'eau?...

— C'est un beau spectacle !...

— Vous avez l'air de blaguer...

— Mais pas du tout !... Seulement, pourquoi se baigne-t-elle avec des bas ?... Je déteste ça !... On a l'air d'avoir quelque chose à cacher...

— Quoi ?...

UN GRINCHEUX. — Des faux mollets... ou des varices...

— Quelle horreur !...

— Il me semble que madame de Prylix est au-dessus de tout soupçon de ce genre...

LE GRINCHU. — Heu !... heu !... Est-ce qu'on sait jamais ?...

MADAME DE PRYLIX, *à part elle, en courant vers sa cabine.* — Je crois que mon mollet gauche a tourné !... Ça n'est pas stable, ces machins en caoutchouc !... Les maillots garnis sont mieux... seulement ça ne sèche jamais... Il faudrait en avoir un jeu...

MONSIEUR DUFLAN, *maigre, mal fichu, dans un maillot trop large qui se tortille en vis autour de son misérable corps, à Madame Duflan.* — Où donc as-tu acheté ce costume ?...

MADAME DUFLAN, *costume qui colle comme une peau sur une anatomie irréprochable. Ses réponses manquent de bonnes grâces* — L'ai pas acheté...

— Comment ça?...

— L'ai fait faire !...

— Tu aurais pu le faire faire moins étroit...

— Pourquoi ça?... Me gène pas !...

— Mais ça me gène, moi!... Tu as l'air d'être toute nue !...

— S'en plaindra pas !...

— Tu dis?...

— Zut !...

LE BEAU DES EFFLUVES. *Il nage à côté des petites Vadlavan qui vont au radeau.* — Vous n'êtes pas fatiguées de nager toujours sur le ventre?...

PREMIÈRE PETITE VADLAVAN. — Et si nous l'étions?...

LE BEAU DES EFFUVES. — Vous pourriez vous mettre sur le dos?...

DEUXIÈME PETITE VADLAVAN. — Y a pas mèche!... Nous ne savons pas nager sur le dos!...

LE BEAU DES EFFLUVES. — Pas possible?...

PREMIÈRE PETITE VADLAVAN. — Faut s'mouiller les cheveux pour nager sur le dos...

LE BEAU DES EFFLUVES. — Plutôt!...

DEUXIÈME PETITE VADLAVAN. — Ben, ça les poisse!...

LE BEAU DES EFFLUVES. — Peut-être

bien?... Pourtant, regardez Lady Kismy?...

PREMIÈRE PETITE VADLAVAN. — Eh bien, quoi, Lady Kismy?...

LE BEAU DES EFFLUVES. — Eh bien, elle a une admirable chevelure!...

DEUXIÈME PETITE VADLAVAN. — Ta parole!...

LE BEAU DES EFFLUVES, *interloqué*. — Du moins, je la trouve admirable...

PREMIÈRE PETITE VADLAVAN. — Pauv' chat!...

LE BEAU DES EFFLUVES. — Comment... Mais...

DEUXIÈME PETITE VADLAVAN. — C'est beau, la candeur!...

DANS LE GROUPE DES CURIEUX. — Jolies, les petites Vadlavan!...

— Oui... si on veut?...

— Du piquant... Un je ne sais quoi?...

— Moi, je sais !...

— Ça sera la joie du vingtième siècle !...

— Ah !... voilà Lady Kismy !... Dieu que c'est beau, cette chevelure !...

Lady Kismy s'avance lentement. Une étonnante chevelure, ondulée à grosses vagues, lui descend aux jarrets.

LE GRINCHU. — C'est beau, si c'est à elle !...

— Comment, si c'est à elle ?... Mais ça crève les yeux que c'est à elle !...

— Pourquoi ça crève-t-il les yeux ?...

— Parce que si c'était pas à elle, ça serait d'une autre couleur... C'est d'un châtain tranquille... un châtain des familles...

— Et puis, comment voudriez-vous ?... Ça ne pourrait pas tenir... Elle plonge... Elle fait toutes les acrobaties qu'on peut faire !...

— D'ailleurs, il y a des cheveux blancs!... Si c'était faux, il n'y en aurait pas!...

— A moins que ça ne soit le comble de l'astuce...

— Vous, mon vieux, à force de vouloir être malin, vous vous blousez!...

— Croyez-vous?...

— En plein!...

— Ah!... voilà des Effluves qui rapplique!... Il a lâché les petites Vadlavan!...

— A moins que ce ne soit le contraire...

— Je crois qu'il est comme vous, des Effluves !... Il gobe beaucoup les cheveux de Lady Kismy?...

— Je me demande qui est-ce qui ne les gobe pas?

— Elle, je pense?... Et puis moi!...

— Vous êtes un malin, vous!...

Sourires de pitié s'adressant au Grinchu.

LADY KISMY, *à part elle, en sortant de l'eau et en secouant son admirable chevelure d'où s'envolent une pluie de gouttelettes.* — Ça y est!... J'ai le casque!... Le ressort de ma perruque me serre trop!... Mais il faut absolument ça!... Demain, je resterai encore moins longtemps dans l'eau...

MAMAN, *à Toutou, qui revient parce qu'elle l'a rappelé à grands cris.* — Qu'est-ce que tu as encore fait?...

BERNARD, *plus connu sous le nom de Toutou. Dix ans, solide, râblé et hirsute.* — Rien, M'man!...

— Comment rien?... J'ai vu un rassemblement!... et une petite fille par terre... Tu t'es battu?... Et avec une petite fille encore!... C'est honteux!...

— M' suis pas battu!...

— ?... ?... ?...

— Non!... Nous jouions, nous deux Boby... Sa sœur nous r'gardait... Moi, j'l'avais aidé à faire sa digue... Y voulait pas m'aider à faire la mienne... J'lui ai dit : « Une fois, deux fois, trois fois, tu veux pas? » — « Non! » qu'il a dit... Alors j'ai pris sa sœur par la jambe et j'l'ai fait tomber!...

— Mais c'est abominable!...

— En quoi qu' c'est abominable?...

— Parce que ce n'est pas à sa sœur que tu devais t'en prendre... C'était à lui!...

— Ah! non!... L'est trop grand, lui!...

Dans le groupe des curieux.

— Ah!... La belle Madame de Frask!...

— Comment?... Elle se baigne avec son fameux collier?...

— Toujours!... Elle ne quitte jamais ses perles noires...

— Ben, elles ont dû en voir de grises, alors!...

LE PÈRE ZÉPHYR, *le baigneur. Il emporte dans l'eau, en trébuchant un peu, Mademoiselle Diane de Chatou. Il est complètement saoûl.* — As pas peur!... La mé n'est pas méchante à c' matin!...

DIANE DE CHATOU, *une petite femme délicieuse, capitonnée de fossettes et qui rit toujours.* — Posez-moi à terre, père Zéphyr... Posez-moi!...

— Pourquoi qu' c'est qu' vous voulez que j' vous pose?... qu' vous avez seulement pas de spadrilles...

DIANE DE CHATOU. — Posez-moi?...

Il flageole. Elle rit.

— Pourquoi c'est qu'vous riez, à c' t'

heure?... Allons, faites la planche!... (*Il veut la mettre sur le dos, elle se défend.*) Quoi qu'y a?...

— Il y a...

Elle le regarde et rit.

— Pac' que vous croyez qu' c'est que j' suis sas?... (*Elle rit.*) Riez pas!... Qu'ça pourrait des fois vous porter malheùr... Vous m' croyez point?... C'est pourtant qu' pac' que Cham s'a f... d' Noé qu'était bu, qu'il a d'venu nouér...

DIANE. — !...!...!...!...!...

LARBINS

Une maison au milieu du grand jardin.
Un salon. Meubles Empire. Tapisseries anciennes. Vases de fleurs, etc.
Dans le salon, assise dans une bergère, une dame. Elle lit.

UN DOMESTIQUE *qui entre.* — C'est trois valets de chambre qui viennent se présenter!...

LA DAME. *Elle cherche un domestique. Depuis huit jours, elle en a vu cinquante plus impossibles les uns que les autres. Elle commence à être écœurée.* — Trois ensemble ?...

LE DOMESTIQUE. — Mais non!... Y en a deux que c'est des bureaux... et un qui est envoyé par le concierge du boulevard Maillot à qui Madame a parlé...

LA DAME, *résignée*. — Faites-en entrer un!...

LE DOMESTIQUE. — Lequel?...

LA DAME. — Celui que vous voudrez!...

Entre un homme jeune, petit, laid, mal tourné, l'air effronté.

LA DAME. — Qui est-ce qui vous envoie?...

LE VALET DE CHAMBBE. — C'est monsieur Dubois, le concierge du boulevard Maillot à qui Madame a dit qu'elle cherchait quelqu'un... Alors, comme je le connais...

LA DAME. — Il vous a dit les conditions?... Elles vous conviennent?...

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui, Madame!...

C'est-à-dire... Madame donnera bien un peu plus?...

LA DAME. — Non!... Si ça ne vous convient pas, il est inutile de perdre votre temps... et le mien!...

LE VALET DE CHAMBRE. — Mais ça me convient... On s'arrangera toujours!...

LA DAME. — Il n'y a pas à s'arranger!... Je vous donnerai ce que j'ai l'habitude de donner... et rien de plus!...

LE VALET DE CHAMBRE. *Il louche sur le jardin.* — C'est la campagne, ici?... (*Un temps.*) Combien qu'c'est qu'il y a de maîtres?...

LA DAME. — Deux!... (*Vez du valet de chambre.*) Vous trouvez peut-être que c'est trop?...

LE VALET DE CHAMBRE, *condescendant.* — Oh! mon Dieu, non!... C'est un monsieur, l'autre maître?...

LA DAME. — Oui... Vous faites le salon, la salle à manger...

LE VALET DE CHAMBRE. — Oh!... Faut faire du ménage?...

LA DAME, *ahurie*. — Mais, naturellement!...

LE VALET DE CHAMBRE. — Ah!... C'est que, comme il y a un second...

LA DAME. — Il n'y a pas de second!... Il y a un autre domestique, mais il a un service absolument différent du vôtre... Il ne vous aide à servir que les jours où il y a du monde... En dehors de ça, vous n'avez pas à compter sur lui... Vous êtes comme si vous étiez seul... sauf que vous ne faites ni l'escalier, ni les perrons.. Vous n'avez pas à commander à l'autre domestique...

LE VALET DE CHAMBRE. — Pourtant, le service marcherait bien mieux si...

LA DAME. — C'est possible!... Mais je

veux qu'il marche comme il a toujours marché...

LE VALET DE CHAMBRE. — C'est comme Madame veut, comme de bien entendu!... (*Un temps.*) Et le service de Monsieur?...

LA DAME. — Quoi, le service de Monsieur?...

LE VALET DE CHAMBRE. — Qui c'est qui le fait?...

LA DAME, — Vous, naturellement!...

LE VALET DE CHAMBRE. — Ça fait bien des choses!...

LA DAME *agacée*. — Voyons?... Le concierge vous a-t-il dit, oui ou non, les conditions?... Cent francs par mois...

LE VALET DE CHAMBRE. — Le vin en plus!...

LA DAME. — Non!... le vin compris... Deux maîtres... Vous faites votre service

comme si vous étiez seul avec la cuisinière et la femme de chambre... sans compter, en rien, sur l'autre domestique...

LE VALET DE CHAMBRE. — Pourtant, du moment qu'il y a un second?...

LA DAME. — Je vous répète qu'il n'y a pas de second... Vous devez faire tout!... le service de table, l'argenterie... Il n'y a pas de calorifère, rien que des feux de bois... Ni électricité, ni pétrole, rien que des lampes à huile et des bougies... Vous a-t-on dit tout ça?...

LE VALET DE CHAMBRE. — On me l'a dit!... Mais Madame aurait l'électricité qu'elle verrait comme...

LA DAME, *coupant*. — Ça vous convient-il?...

LE VALET DE CHAMBRE, *avec hésitation*. — Ça me convient...

LA DAME. — Montrez-moi vos certifi-

cats?... (*Le valet de chambre sort de sa poche un petit paquet de papiers graisseux.*) De quel pays êtes-vous?..

LE VALET DE CHAMBRE. — De la Loire..

LA DAME, *machinalement*. — Vous vous appelez Marius?...

LE VALET DE CHAMBRE, *abasourdi*. — Oh!... Comment Madame le sait-elle avant d'avoir vu mes certificats?...

LA DAME, *qui en a tant vu depuis quelque temps qu'elle commence à savoir que les gens de la Loire et de la Haute-Loire s'appellent Marius; les Bretons, Yves, ou Alain; Les Lorrains, Nicolas, etc., etc.* — Je ne le sais pas... je... (*Elle parcourt les certificats.*) Vous n'êtes resté longtemps nulle part!... Six mois... un an... trois mois... Vous n'êtes jamais resté plus d'un an dans la même maison...

LE VALET DE CHAMBRE. — Madame com-

prend bien qu'on ne peut pas toujours rester dans la même place... (*La Dame lui rend ses certificats.*) Voyons?... Madame va-t-elle être raisonnable... et me laisser aider par mon second?...

LA DAME, *exaspérée.* — Encore!... Attendez!... (*Elle ouvre son porte-monnaie.*) Je vais vous payer votre tramway parce que, ici, c'est loin que...

LE VALET DE CHAMBRE. — Alors, je fais affaire avec Madame?...

LA DAME. — Ah! non!... (*Elle sonne. Au domestique qui vient.*) Envoyez m'en un autre!...

Un superbe valet de chambre paraît. Quarante-cinq ou quarante-huit ans. Bien bâti, grand, un peu lourd, mais un bon chic.

LA DAME. — Il me semble, à première vue, que ma maison ne doit pas vous convenir?... C'est une maison très simple...

LE VALET DE CHAMBRE. — Oh!... du moment que Madame cherche un maître d'hôtel...

LA DAME. — Non!... Précisément, je ne cherche pas un maître d'hôtel, à proprement parler...

LE VALET DE CHAMBRE. — Enfin, un valet de chambre maître d'hôtel...

LA DAME. — Non plus!... Je cherche un domestique tout bonnement!... Un domestique qui sache servir à table... et qui soit actif, propre et pas ivrogne... Je l'ai expliqué au bureau... Ça n'est pas votre affaire?...

LE DOMESTIQUE. — Mais si Madame... Si Madame veut voir mes certificats?...

LA DAME. *Elle parcourt les certificats.* — Précisément... Je vois que vous avez été dans de grandes maisons... C'est bien ce que je pensais!...

LE VALET DE CHAMBRE. — Quand on

vieillit, on veut avoir moins de mal... Alors on se contente de places médiocres...

LA DAME. — Vous acceptez de ne gagner que cent francs par mois... vin compris...

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui... On est blanchi... (*La dame fait signe que oui.*) Madame donne l'habit?... ou bien elle paie en plus pour qu'on mette le sien?...

LA DAME. — Ce n'est pas un habit, c'est une livrée...

LE VALET DE CHAMBRE. — Madame me laissera mettre mon habit... Pas de livrée... On ne tient pas à avoir l'air du garde champêtre!... Madame comprend?...

LA DAME. — !... !... !...

LE VALET DE CHAMBRE. — Et maintenant, que nous nous entendons sur ce point...

LA DAME. — Mais...

LE VALET DE CHAMBRE. *Il avise le maître*

de la maison, qui se promène dans le jardin avec un manchester-terrier noir. — C'est un chien à poil ras?...

LA DAME, *étonnée.* — Mais dame !...

LE VALET DE CHAMBRE. — On ne lui mettrait pas, des fois, un paletot l'hiver?... Parce que j'aime mieux dire à Madame que je ne supporte pas de voir ça !... On est des domestiques, mais on est des hommes, on a des droits que...

LA DAME. — Vous êtes de l'Yonne, n'est-ce pas?...

LE VALET DE CHAMBRE, *stupéfait.* — A quoi Madame a-t-elle vu ça?... C'est à mon accent?...

LA DAME. — Non... C'est vos propos !... Je commence à connaître ça... Le genre « Droits de l'homme » vient de l'Yonne... ou de la Côte d'Or... quelquefois même de Saône-et-Loire...

LE VALET DE CHAMBRE. — On a beau être des domestiques...

LA DAME. *Elle lui remet ses certificats et cherche une pièce de vingt sous dans son porte-monnaie.* — Voilà votre tramway!...

LE VALET DE CHAMBRE, *étonné.* — Madame n'est pas regardante... Madame ne m'engage pas?...

LA DAME, *vivement.* — Non!... non!...

LE VALET DE CHAMBRE. — Madame a tort!... (*Un temps.*) Madame devrait me prendre au moins à l'essai... pendant une quinzaine de jours?... Comme ça, nous verrions si nous nous plaisons?...

LA DAME. — Non, merci!... Je n'ai pas besoin de quinze jours pour voir que vous ne me plaisez pas...

LE VALET DE CHAMBRE. — !... !... !...

CEUX D'HIER.....

A Bagatelle.

A l'exposition des portraits et des jouets d'enfants.

Dans un groupe : Des jeunes femmes tout à fait dernier cri; des vieux messieurs élégants; des dames entre deux âges; des jeunes gens très chics; des vieilles dames qui ont bon air... etc., etc...

UNE DAME, *grande, mince, encore souple. Les cheveux tout blancs. Robe de voile gris. Écharpe. Capote de paille grise ornée de réséda.* — J'avais envie d'envoyer mon portrait... Et puis il était tellement ridicule, que je n'ai pas osé !...

UN MONSIEUR. — Votre portrait à quel âge?... Et par qui?...

LA DAME EN GRIS. — Par Dubufe!... C'est charmant... mais d'un rococo!...

UNE JEUNE FEMME *en fourreau extra-collant de gaze vert pomme, entravé de satin vert mousse. Turban d'argent. Aigrette amarante.* — Tous les portraits deviennent ridicules... à cause des modes!...

LA DAME EN GRIS. — Mais non!... Toutes les modes ne deviennent pas ridicules!... Regardez l'*Enfant blanc* d'Aublet... il est délicieux toujours!...

UN MONSIEUR ENTRE DEUX AGES. — Oui, mais il est d'hier, l'*Enfant blanc* d'Aublet!... Tandis que votre portrait par Dubufe...

LA DAME EN GRIS. — Merci!... (*Le Monsieur commence une phrase.*) Ne bafouillez pas!... Ça ne me froisse pas du tout!... Je

suis née sous la seconde République... en 1852!... J'ai porté des crinolines et adoré Madame de Ségur, qui aura enfin ces jours-ci, le monument auquel elle a si bien droit...

UN VIEUX MONSIEUR ÉLÉGANT. — Que voulez-vous !... On l'avait oubliée comme on a oublié ses livres !... Car personne ne les connaît plus, ses livres !...

LA DAME EN GRIS. — Vous exagérez!...

LE MONSIEUR ÉLÉGANT. — Guère !... Demandez à ces jolies petites Madames?... Je parie qu'il n'y en a pas une qui ait lu Madame de Ségur?...

LA JEUNE FEMME AU FOURREAU VERT. — Moi, je l'ignore totalement !...

UNE AUTRE JEUNE FEMME *toute pareille, mais en fourreau saumon.* — Moi de même !...

TROISIÈME JEUNE FEMME *du même mo-*

dèle, en fourreau lavande. — Et moi itou!... Ce qui prouve que l'on peut vivre sans la connaître!...

LA DAME EN GRIS. — Certes!... N'empêche qu'ils étaient charmants, ces livres écrits pour les vrais petits que nous étions!... Des petits qui avaient les défauts et les qualités de leur âge... surtout peut-être les défauts...

UN BEAU VIEUX MONSIEUR TOUT BLANC. — Oui... peut-être!... Mais c'étaient de gentils défauts... Nous étions insupportables... résolument insupportables...

LA DAME EN GRIS. — Je n'y contredis pas!...

Elle rit.

LE BEAU VIEUX MONSIEUR. — Oui... insupportables, mais pas ennuyeux!... C'est que, je ne sais pas si vous vous apercevez à

quel point ils sont ennuyeux, les mômes d'aujourd'hui?...

LA DAME EN GRIS. — J'ai cinq petits-fils, et trois petites-filles!...

LE BEAU VIEUX MONSIEUR. — Alors, vous êtes fixée!... Fixée à tel point, que je parie que vous n'avez même pas essayé de leur faire lire les livres de madame de Ségur?...

LA DAME EN GRIS. — Si!... Je les leur ai donnés tous!... Vous me croyez plus fine que je ne suis!... Ce n'est que plus tard, quand j'ai voulu leur parler de *Sophie*, et de *Paul*, et de *Camille*, et de *Cadichon*...

LE BEAU VIEUX MONSIEUR, *continuant.* — Et de *Biribi*... qu'on avait enfermé dans la buanderie... et de *Simplicie*... et d'*Innocent*... et...

Il cherche.

LA DAME EN GRIS. *Elle reprend.* — De *Madame Bonbec*... du *Général Dourakine*, de *François*...

LE BEAU VIEUX MONSIEUR. *Il continue.* — ... *le Bossu*... de la famille *Tourne-Boule*...

Il s'arrête en voyant que tout le monde le regarde d'un air narquois.

LA DAME EN GRIS. — On se moque de nous et de notre vieille mémoire!... C'est que nous parlons une langue que personne ici ne comprend!...

UNE TRÈS JEUNE FEMME, *extrêmement fraîche et bien tournée, mais pas très à la mode.* — Mais si!... Moi, j'ai lu les livres de Madame de Ségur... Maman a voulu que je les lise... (*Au beau vieux Monsieur, qui la regarde d'un air ahuri.*) Ça vous étonne?...

LE BEAU VIEUX MONSIEUR. — Ah ! fichtre oui !... Ça m'étonne doublement !...

LA JEUNE FEMME. — Pourquoi ?...

LE BEAU VIEUX MONSIEUR. — D'abord je m'étonne que vous ayez lu Madame de Ségur... mais surtout que vous l'ayez lue parce que votre Maman l'a désiré...

UN JOLI JEUNE HOMME GLABRE. — Le fait est que ça n'est pas ordinaire !...

UN JEUNE HOMME EXTRÊMEMENT CHIC. — Ah ! non !... plutôt pas !...

LE MARI DE LA TRÈS JEUNE FEMME. *Il cherche à l'excuser.* — Ma Belle-Mère était délicate... On ne la contrariait jamais...

LA JEUNE FEMME. — Mais pas du tout !... Maman se portait comme un charme !... Elle m'a dit, un jour où on avait blagué devant moi les bouquins de Madame de Ségur : « Fais-moi le plaisir de lire un de ces livres... celui que tu voudras... et puis tu verras !... »

J'ai pris dans la bibliothèque *Les Deux Nigauds*... Ça m'a amusée beaucoup... Alors j'ai continué... Et voilà!...

LA DAME EN GRIS. — Quel âge a-t-elle donc, votre Mère, mon petit?... Trente-sept ans?...

LA JEUNE FEMME. — Trente-huit...

LA DAME EN GRIS. — Elle est parmi les derniers lecteurs de Madame de Ségur... Les premiers livres datent, je crois, de 1862 à peu près... Il me semble que j'avais dix ou douze ans quand j'ai lu *les Petites Filles modèles* et *les Malheurs de Sophie!*... La vogue de ces jolis livres a duré environ vingt ans... Mes fils les ont lus, mais leurs enfants ne les lisent plus!... La génération précédente les avait déjà abandonnés... (*A un des petits jeunes gens chics.*) Qu'est-ce que vous lisiez quand vous étiez petit?...

LE PETIT JEUNE HOMME CHIC. — Mon

Dieu!... (*Un peu gêné.*) Il y a si longtemps que... je ne me souviens plus...

LA JEUNE FEMME AU FOURREAU VERT. — Vous ne lisiez rien!... Nous sommes du même âge... et je sais bien que nous ne lisions rien de rien!... Nous en avions par-dessus la tête, des livres!... Ceux pour les examens, les concours, et toutes les balançoires avec lesquelles on nous a monté des bateaux quand nous étions gosses, nous suffisaient bien!...

LE BEAU VIEUX MONSIEUR. — « Les balançoires avec lesquelles on nous a monté des bateaux?... » Cette phrase lapidaire exprime mieux que...

LA JEUNE FEMME VERTE. — Vous vous payez ma fiole!...

LE BEAU VIEUX MONSIEUR. — !... !... !...

LA JEUNE FEMME VERTE. — Oui... Enfin... je me comprends!...

LA JEUNE FEMME AU FOURREAU LAVANDE. — Moi... j'ai entendu dire que, dans les livres de Madame de Ségur, les enfants apprenaient un tas de méchants tours... Ma Tante de Nivodo s'est coupé les sourcils et les cils, après avoir lu je ne sais plus quoi...

LA DAME EN GRIS. — *Les Malheurs de Sophie!*... Oui!... Évidemment, les bêtises que font les enfants étaient quelquefois racontées... Mais, dans ces récits joliment enfantins et merveilleusement dialogués, les petits apprenaient surtout à aimer la patrie, la bravoure, la justice et la foi... à mépriser la lâcheté et la poltronnerie, à haïr la cruauté, l'avarice, la sottise et la vanité!...

LA JEUNE FEMME VERTE. — Tout ça!...

LA DAME EN GRIS. — Mon Dieu, oui!... Tout ça!... A douze ans, avant de lire Madame de Ségur, j'avais lu les romans de

chevalerie de Walter Scott... Eh bien, j'ai retrouvé dans les petits héros des *Vacances*, des *Mémoires d'un âne*, etc., les caractères des grands héros d'*Ivanhoe*, de *Richard en Palestine* ou des *Puritains*...

LA JEUNE FEMME SAUMON. — Ça prouve que vous aviez beaucoup d'imagination !...

LA DAME EN GRIS. — Je ne crois pas !...

LA JEUNE FEMME LAVANDE. — Ça prouve surtout qu'il fallait avoir, pour goûter les livres de cette bonne Dame, des âmes plus veloutées que les nôtres !...

LA DAME EN GRIS, *têtue*. — Eh bien, mais, si vous aviez lu Madame de Ségur, vous auriez probablement eu ces âmes-là !...

LA FERME!...

La salle empoussiérée et enfumée d'un boui-boui quelconque, transformée, pour l'instant, en salle de réunion publique. Foule houleuse, mais pas hostile. Curieux, gens du monde, public de quartier. Quelques ouvriers, des camelots, des voyous, etc., etc., etc...

Arrivée d'un groupe de gens chics. Ils se faufilent péniblement dans la foule qui est compacte.

UN MONSIEUR *d'une cinquantaine d'années, élégant, l'air narquois.* — Quelle drôle d'idée vous avez de venir vous fourrer là-dedans!...

UNE JOLIE FEMME, *très chic, l'air un*

tantinet bêta et snob. — Il faut voir ça !...

UNE DAME, *quarante-cinq ans, une figure amusante, l'air de bonne humeur.* — Est-ce bien nécessaire ?...

LA JOLIE FEMME, *pointue.* — Il me semble qu'avant de condamner en bloc les revendications féministes, il faut au moins les connaître...

UN BEAU JEUNE HOMME, *délicieusement habillé, avec une fleur dans un petit tube de verre à la boutonnière, même ton.* — C'est au moins juste !...

Il regarde la Dame d'un air écœuré.

LA DAME, *qui comprend que c'est à elle que le blâme s'adresse.* — Mais je ne condamne pas toutes les revendications féministes... Ainsi je ne vois aucun inconvénient... ni aucun avantage, d'ailleurs... à

ce que les femmes, qui paient les mêmes impôts que les hommes, votent... si ça leur fait plaisir !...

Des grognements partent d'un tas de femmes épouvantables qui entourent les nouveaux venus.

LA JOLIE FEMME. — Les femmes doivent être non seulement électeurs, mais éligibles aussi...

LA DAME. — Ça, c'est une autre affaire !...

UNE DES FEMMES ÉPOUVANTABLES, *les cheveux en brosse, l'air d'un homme qui serait affreux, agressive.* — Parce que ?...

LA DAME. — .....

LE BEAU JEUNE HOMME, *à la Dame.* — Pourquoi ne voulez-vous pas que les femmes soient éligibles ?...

LA DAME. — Je veux très bien !... Mais alors, qu'elles fassent aussi leur service militaire !...

LA FEMME ÉPOUVANTABLE. — Le service militaire !... Assez !... N'en faut plus !...

LA DAME, *bas au vieux Monsieur, en indiquant la femme épouvantable.* — Qu'est-ce que c'est que ça?...

LE MONSIEUR. — Une candidate, je présume...

UN OUVRIER. — Oui... C'est une avocate... à moins qu'ça n'soye un' doctoresse... On m'a dit quoi, mais je n'sais plus !... C'est elle qui s'présente dans not' quartier...

LE BEAU JEUNE HOMME, *à l'ouvrier.* — Vous voterez pour elle?...

L'OUVRIER. *Il hausse les épaules.* — Vous n'voudriez pas !... On vient voir ça, histoire d'rigoler... Mais on s'laisse pas monter l'coup !... Ah ! non !... pour sûr !...

Tonnerre d'applaudissements. Une femme blonde, lourde, cossue et gracieuse, vient de paraître sur la petite scène. Elle s'ins-

talle et commence à lire posément des papiers qu'elle a placés devant elle, sur une table. Protestations, cris divers.

— Parlez !... Ne lisez pas !...

— Plus haut !...

— Tu m'aimes, dis ?...

— Oh ! oui, va !...

— Vive le Roi !...

— Vive la République !...

— Vive l'Empereur !...

— Et l'Deux-Décembre !...

Avec violence, le chœur des thuriféraires réplique :

— Laissez parler !...

— Tas d'brutes !...

— Idiots !...

Tapage indescriptible.

L'OUVRIER. — Ben, on dira c'qu'on vou-

dra... Mais quand c'est des réunions d'hommes, ça fait tout d'même moins d'raffut qu'ça !...

UN BON BOURGEOIS, *très correct, qui a eu la curiosité d'* « *entrer pour voir* », *et qui, poussé par le flot, serré, étouffé, voudrait bien pouvoir s'en aller.* — Ah ! mon Dieu !... Quel bruit !... Quelle bagarre !...

UN VOYOU. — Fallait pas qu'y aille !...

LE BON BOURGEOIS, *complètement ahuri, au voyou.* — Mais, Monsieur, je ne pouvais pas me douter... J'ai eu la curiosité... que je déplore... de voir de près ces dames, dont j'avais entrevu les portraits dans *Le Matin*...

LE VOYOU, *avec admiration.* — Ben, vous en avez un' santé !... Si c'est ces portraits-là qui vous allument... V's êtes un rude lapin, vous !...

On rit.

LE BON BOURGEOIS, *embêté*. — Mais...

LA CANDIDATE. *Elle continue à lire imperturbablement*. — « Les femmes exigent l'égalité en tout. Plus nombreuses que les hommes, à qui le plus souvent elles sont supérieures, en détail comme en masse, et moralement aussi bien que... »

VOIX. — Oh! la la!...

LA CANDIDATE, *lisant toujours*. — « Je demande à vos suffrages de se réunir sur les noms de celles qui ont beaucoup travaillé jusqu'ici pour la cause féministe et l'ont fait avancer d'un grand pas... Par exemple... »

UNE VOIX. — Mariette Wolff!...

CRIS DIVERS. — Hip!... Hip!... Hurrah!...

— Un ban pour Mariette Wolff!...

— Un ban pour l'orateur!...

UNE DES FEMMES ÉPOUVANTABLES. — A la porte, les interrupteurs!... Tout le monde à la porte!... (*On rit.*) Misérables!...

Elle trépigne.

L'OUVRIER. *Il retire précipitamment ses pieds.* — Vous bilez pas, la p'tite mère!... Un peu d'patience!... Ça va s'tasser!...

LA DAME. — Comment, parmi toutes ces candidates, n'y en a-t-il pas une seule, je ne dirai même pas jolie, mais possible?...

LE MONSIEUR D'UNE CINQUANTAINE D'ANNÉES. — Pourquoi une femme, vraiment femme, si peu que ce soit, se fourrerait-elle là-dedans?... C'est bon pour des ratées ou des détraquées, ces exhibitions de mauvais goût... ou pour des monstres...

LA DAME. — Mademoiselle Laloë était délicieuse, pourtant!...

LE MONSIEUR. — Oui... mais elle faisait ça à la blague!.., Elle ne croyait pas que c'était arrivé!... Mais celles-là!... Ne trouvez-vous pas qu'elles commencent à devenir rasoirs, les féministes?...

L'OUVRIER. — On en a plein l'dos!...

LA JOLIE JEUNE FEMME. — Leurs revendications sont cependant bien intéressantes?...

LE BEAU JEUNE HOMME. — Très intéressantes!...

LE MONSIEUR. — Elles l'étaient... tant qu'elles demeuraient anonymes... (*Il regarde les candidates.*) Mais à présent...

LE BON BOURGEOIS, *au Monsieur.* — Pourriez-vous, Monsieur, si vous êtes de ce quartier, me renseigner sur la candidate?... Qui est-elle exactement?...

LE MONSIEUR. — Mon Dieu, je crois que...

Il parle à l'oreille du bon bourgeois.

LE BON BOURGEOIS, *ahuri.* — Oh ! vraiment !... Il y a des irrégulières qui...

VOIX DES FEMMES ÉPOUVANTABLES. — Des irrégulières !... Cet aplomb !...

— Satyre !...

— Vendu !...

Le bon bourgeois, terrifié, ne sait où se fourrer.

— Vieux gaga !...

— Mossieu est pour les hermines !...

LE BON BOURGEOIS, *éperdu et balbutiant.* — Mais... mais non !... je ne...

L'OUVRIER. — Mais, bon sang ! dites-leur-z'y-donc qu'vous aimez autant êtr' pour les hermines qu'pour les chameaux !...

Le bon bourgeois appuie précipitamment sa main sur la bouche de l'ouvrier. On rit.

LA CANDIDATE. *Elle lit.* — « En faisant droit aux justes revendications des femmes, les hommes exécuteront un mouvement forcé. Car s'ils pensaient pouvoir se dérober encore à l'acte de justice que... »

VOIX. — Assez !... Assez !...

— Compris !...

— Zut pour les femmes !...

— Ta bouche, bébé !...

— La ferme !... La ferme !... La ferme !...

LE MONSIEUR. — Ça me paraît être le mot de la fin...

Tumulte.

LE BEAU MARIAGE

Un salon grand et luxueux, mais vilain. Meubles chers et disparates. Lustre de Venise moderne. Pendule art nouveau, biscornue et inscrustée de pierres fines. Palissandres Napoléon III. Sièges capitonnés mais inconfortables quand même ; fauteuils à dos bas et qui repoussent en avant. Des urnes, des vases, des fleurs mal arrangées. Ensemble naïvement prétentieux.

MONSIEUR DUPONT, *cinquante-cinq ans, un grand homme maigre, soigné de sa personne et bien habillé. Favoris gris. Pas distingué, pas commun non plus ; quelconque. Riche. Fortune très proprement acquise.* — Elle ne vient pas !...

MADAME DUPONT, *quarante-cinq ans. Une bonne grosse petite mère toute ronde, pleine de bon sens et de belle humeur. Très soignée aussi, mais habillée à la diable, sans aucun souci de la mode.* — Elle va venir !... Donnons-lui le temps !...

MONSIEUR DUPONT. — Ne la bouscule pas, surtout !...

MADAME DUPONT. — Est-ce que je la bouscule jamais?...

MONSIEUR DUPONT. — Non !... Mais comme je te vois très agacée contre elle?...

MADAME DUPONT. — Dame !... Il y a de quoi !... Elle refuse, sans motif... un garçon charmant...

MONSIEUR DUPONT. — Oh !... sans motif !... Il est probable qu'elle en a...

MADAME DUPONT. — Je serais curieuse de le connaître?...

MONSIEUR DUPONT. — Les jeunes filles sont si bizarres !...

MADAME DUPONT. — Ah !... Oui !... Plutôt !...

MONSIEUR DUPONT, *fièrement*. — Morgane ! est très jolie !... Elle a le droit d'être difficile !...

MADAME DUPONT. — Un droit duquel elle fera bien de ne pas user trop longtemps !... Elle va avoir vingt-sept ans !...

MONSIEUR DUPONT. — C'est le bel âge !... Tu ne trouves pas ?...

MADAME DUPONT. — Si... quand on est mariée !...

MONSIEUR DUPONT. — Tu es injuste pour Morgane !...

MADAME DUPONT. — Morgane !... Oh !... ce nom !... Je ne m'y habituerai jamais !...

MONSIEUR DUPONT. — Il n'est pas plus laid qu'un autre !...

MADAME DUPONT. — Pas plus laid!... Ah! nom d'un petit bonhomme!... Mais là n'est pas la question!... Ce qui m'horripile, c'est, après avoir appelé Louise « Louise » pendant vingt-six ans, de l'avoir vue brusquement changer de nom, sous prétexte de je ne sais quelle légende...

MONSIEUR DUPONT. — Une légende bretonne...

MADAME DUPONT. — Bretonne ou autre, j'm'en...

MONSIEUR DUPONT, *impétueusement*. — Pas de mots malsonnants, je t'en prie?...

MADAME DUPONT. — Je n'avais rien dit... Mais, dans ces cas-là, le mot que tu craignais, et que je n'allais d'ailleurs pas dire, est le seul qui soit en situation...

MONSIEUR DUPONT, *correct*. — Il est d'autres mots qui en disent aussi long!...

MADAME DUPONT. — Pas des : un !...

MONSIEUR DUPONT. — Lequel ?...

MADAME DUPONT. — Celui de Cambronne !... Es-tu content ?...

MONSIEUR DUPONT, *sans bonhomie.* — Ugénie, tu me fais de la peine !...

MADAME DUPONT. — Vrai, je le regrette, mon gros !...

MONSIEUR DUPONT. — Je t'en prie, ma bonne amie, regarde-moi ?...

MADAME DUPONT. — Je te regarde...

MONSIEUR DUPONT. — Alors, il est étrange que tu persistes à m'appeler « mon gros... »

MADAME DUPONT. — Pourquoi ?... Ah !... parce que tu es maigre... C'est vrai !... J'oublie toujours que tu tiens à ta minceur... Qu'est-ce qu'elle prouve ?... Que tu as un mauvais estomac ?... Il n'y a pas de quoi être fier !...

MONSIEUR DUPONT. *Il écoute.* — Voici

Morgane!... Sois bien gentille avec elle!... (*Il corrige.*) Soyons bien gentils?...

MADAME DUPONT. — Ce que tu la ménages!... On voit bien qu'elle te ressemble!...

MONSIEUR DUPONT, *ravi.* — Ah!... Tu le trouves aussi, qu'elle me ressemble?...

MADAME DUPONT. — J'te crois!... C'est toi tout craché...

MORGANE DUPONT, *vingt-sept ans, grande, très jolie, d'une minceur excessive. Coiffure avec cornes de bélier nattées, cachant les oreilles. Robe genre Pommet. Air d'ennui profond.* — Tu me demandes, M'man?...

MADAME DUPONT. — Nous te demandons... Nous voulons...

MONSIEUR DUPONT. — Ta Maman et moi...

MADAME DUPONT. — Que tu nous dises, sérieusement... et sans réticences...

MONSIEUR DUPONT. — Et sans réticences, tu entends ?...

MADAME DUPONT. — Et sans réticences...

MONSIEUR DUPONT. — Pourquoi tu ne veux pas épouser Monsieur...

MADAME DUPONT. — De Liverdun...

MONSIEUR DUPONT. — Qu'est-ce que tu as à lui reprocher ?...

MORGANE. — Rien du tout !... Il est bien... gentil, comme il faut...

MADAME DUPONT. — Suffisamment riche...

MORGANE. — Il a des stocks de qualités... c'est entendu !...

MADAME DUPONT. — Alors ?...

MORGANE. — Mais je veux faire un très beau mariage... ou rester comme je suis...

MONSIEUR DUPONT. — Mais Monsieur de Liverdun, c'est un beau mariage... Il est d'une famille très honorable... d'un milieu...

MORGANE, *avec dédain*. — Oh ! Impérialiste !...

MADAME DUPONT. — Eh bien, mais... nous aussi, nous sommes Impérialistes !...

MORGANE, *péremptoire*. — Il n'y a pas de quoi vous vanter !...

MONSIEUR DUPONT. — Comment, pas de quoi nous vanter !... Mais en vérité...

MORGANE. — T'emballe pas, P'pa !... (*Mouvement de M. Dupont.*) Je ne dis pas qu'il n'y a pas de très braves gens parmi les Impérialistes, mais c'est une opinion qui manque de branche... de grands noms !... et de chics types !...

MONSIEUR DUPONT, *suffoqué*. — Par exemple !... un parti qui compte dans ses rangs des Frédéric Masson... des Cassagnac, des...

MORGANE. — C'est très honorable assurément... mais le beau mariage n'est pas, à

mon sens, de ce côté... Je n'épouserai qu'un Royaliste... et un Royaliste militant...

MADAME DUPONT. — Patatras!... nous aurions dû nous en douter!...

MONSIEUR DUPONT, *sincèrement ahuri*. — Pourquoi nous en douter?... Pourquoi?...

MADAME DUPONT. — Eh! parce que depuis que son frère est Camelot du Roi, elle ne rêve plus que ça... J'aurais dû me méfier... Mais c'est tellement saugrenu!... (*A Dupont.*) C'est vous qui avez fourré Paul là-dedans!... une riche idée que vous avez eue là!...

MONSIEUR DUPONT. — Mais... il ne rêvait que plaies et bosses...

MADAME DUPONT. — Je ne vois pas qu'il en ait attrapé beaucoup depuis qu'il est de ça!...

MONSIEUR DUPONT. — Beaucoup de quoi?...

MADAME DUPONT. — De plaies et de bosses...

MORGANE. — Il aurait pu être blessé cent fois!...

MADAME DUPONT. *Elle hausse les épaules.* — Allons donc!...

MORGANE. — Ne plaisante pas, M'man!... Tu ne sais pas de quoi tu parles?...

MADAME DUPONT. — Alors, tu veux épouser un Camelot du Roi... (*Un temps.*) S'il est honorable, je n'y vois pas d'inconvénient, d'ailleurs!... Comment s'appelle-t-il?...

MORGANE. — Mais je ne sais pas, Maman!... Je n'en connais pas... du moins qui puisse me convenir... Je veux épouser un Camelot du Roi, parce que eux seulement représentent les forces vives du pays!... les belles forces de la France!...

MADAME DUPONT, *ahurie.* — Elle parle comme une réunion publique!...

MORGANE, *sourire de martyre.* — Pauv' Maman, va!... Je ne t'en veux pas!...

MADAME DUPONT. — Ben, c'est encore heureux!...

MORGANE. — Tu ne peux pas me comprendre!...

MADAME DUPONT. — Ça, c'est vrai!... Mais je ferai comme si je te comprenais... (*Résolument.*) On va te chercher un Camelot du Roi!...

MONSIEUR DUPONT, *même intonation.* — On va-t-en chercher un!... Paul doit en connaître... (*Entre Paul.*) Le voilà justement!...

PAUL, *dix-huit ans, un bon gros tout pareil à sa mère. Gentil, simple, l'air malin et bien portant.* — Parfaitement!... Me voilà!... qu'est-ce qu'on me veut?...

MADAME DUPONT. — Tu en connais, toi, des camelots du Roi?...

PAUL. — Y a des chances!...

MADAME DUPONT. — Il y en a des... des chics...

PAUL. — Comment l'entends-tu?...

MADAME DUPONT. — J'entends des jeunes gens bien nés... des jeunes gens de famille... honorables, comme il faut... bien élevés...

PAUL. — N'en jette plus!...

MADAME DUPONT. — Tu en connais... de ceux-là?...

PAUL. — Pas des sacs!... Mais enfin, en cherchant bien...

MADAME DUPONT. — Y en aurait-il qui voudraient épouser ta sœur, que tu crois?...

PAUL. — Si je crois!... Mais tous voudraient!... Du moins, comme ça à vue de nez, je crois qu'ils considéreraient ça comme une chouette aubaine... Ah! pour sûr!... Pourquoi me demandes-tu ça?...

MONSIEUR DUPONT. — Parce que Morgane s'est mis en tête d'épouser un Camelot du Roi... Elle dit qu'elle ne veut faire qu'un beau mariage...

PAUL, *ahuri.* — Ah!... des goûts et des couleurs... Oui... seulement, ça ne bicherait tout de même pas!...

MORGANE, *impétueusement.* — Parce que?...

PAUL. — Pac' que, ma pauv' grande, y a un cheveu... (*Mouvement de Morgane, Monsieur et Madame Dupont sont suspendus aux lèvres de Paul.*) — Oui... l'plus âgé des camelots que j'connais est plus jeune que moi!...

Stupeur.

TOUTOUNE

Au château des Glycines. Un grand salon, très élégant, ouvrant, au fond, par une large baie, sur une longue galerie. Meubles anciens, portraits de famille. Vases de fleurs. A droite et à gauche, portes. A droite, au fond, près d'une des fenêtres, un piano à queue. A droite, presque à l'avant-scène, une grande table couverte de journaux, de revues, d'albums, de livres, etc... A droite de la table, un rocking-chair. A gauche, une petite ottomane Louis XVI à deux places. Sièges volants disséminés partout : X, S, tête-à-tête, etc., etc. Il est deux heures.

LE PETIT DE GACHY,
JEAN DES ÉPROUVETTES,
JÉRÔME, DUC DE VYÉLADAGE,
TOMBLAINE,
D'AIGREFEUILLE,

LE COMTE DE VOUVRAY,
LE GROS YSSANDON,
MONSIEUR BOURDEIL,
UN VALET DE PIED,
LA MARQUISE DE LUXEUIL,
YETTE DE TRÉGASTEL,
CAMILLE DE TRÉGASTEL,
TOUTOUNE,
LA VIEILLE MADAME DE CAMBOUY,
LA COUSINE PULCHÉRIE.

SCÈNE PREMIÈRE

LA VIEILLE MADAME DE CAMBOUY, LE PETIT DE GACHY, DES ÉPROUVETTES, UN VALET DE PIED.

LE VALET DE PIED. *Il introduit les deux jeunes gens.* — Ces messieurs ne préfèrent pas monter chez eux?... Madame la Marquise... a été un peu souffrante... elle n'est pas encore tout à fait prête...

LE PETIT DE GACHY. *Il aperçoit Madame*

de Cambouy. — Non, non !... Nous attendrons ici...

Il s'élance vers Madame de Cambouy.

MADAME DE CAMBOUY. *Elle a un chapeau, un manteau, et tient à la main un petit sac.* — Bonjour, mon cher enfant ! (*Au valet de pied.*) Est-ce que la voiture est attelée ?...

LE VALET DE PIED. — C'est la même voiture qui a amené ces Messieurs qui va conduire Madame à la gare... Mais les bagages ne sont pas encore descendus... J'avertirai Madame !...

Il sort.

LE PETIT DE GACHY. — Comment ! vous partez quand j'arrive !... Et moi qui aurais tant voulu avoir quelques tuyaux ?...

MADAME DE CAMBOUY. — Mais... je...

Elle louche sur des Éprouvettes.

LE PETIT DE GACHY. — Oh! vous pouvez parler!... (*Il présente des Éprouvettes.*) Le comte Jean des Éprouvettes... (*des Éprouvettes salue, un peu trop légèrement, étant donné l'âge de Madame de Cambouy.*) pour lequel je n'ai rien de caché... Je me suis arrangé pour être invité avec lui... Un ami... un vrai ami... Je lui ai tout dit !... (*Il appuie.*) Tout!...

MADAME DE CAMBOUY, *à qui ce* « *Tout* » *explique le salut plutôt désinvolte de des Éprouvettes, avec aigreur.* — C'était inutile!... (*Un temps.*) Je n'ai pas grand'chose à vous dire de plus que ce que je vous ai écrit... Sinon que Monsieur Bourdeil est arrivé ici depuis une semaine avec ses deux nièces... Moi, je n'ai passé aux Glycines que la journée d'hier... Mais les indications m'ont été données par quelqu'un de parfaitement renseigné et sûr... Monsieur Bourdeil, qui

est un vieux garçon... un vieux sardinier breton monstrueusement riche... a adopté sa nièce, fille d'une sœur qu'il adorait... C'est Mademoiselle Camille de Trégastel... L'autre nièce est également la fille d'une sœur de Monsieur Bourdeil... Elle a une petite fortune indépendante, et son oncle lui donnera quelque chose aussi quand elle se mariera, mais enfin, c'est Camille qui a une dot de plusieurs millions et qui aura, plus tard, une grosse, très grosse fortune, réalisée dans un temps où la sardine était encore une bonne affaire...

LE PETIT DE GACHY. — Je m'efforcerai de plaire à Mademoiselle Camille...

MADAME DE CAMBOUY. — Ça ne va pas aller tout seul, vous savez?... Il y a une concurrence redoutable!...

LE PETIT DE GACHY, *embêté*. — Ah! qui donc?...

MADAME DE CAMBOUY. — Qui?... mais le jeune d'Aigrefeuille, qui est charmant... Monsieur de Tomblaine, que vous connaissez, je pense?... le Comte de Vouvray... le gros Yssandon, le distillateur, qui est bien le type le plus gai et le plus gentil qu'on puisse voir... et fantastiquement riche avec ça !...

LE PETIT DE GACHY, *effaré*. — Eh ben, mon colon !...

MADAME DE CAMBOUY, *qui ne comprend pas*. — Qu'est-ce que vous dites?...

LE PETIT DE GACHY. — Rien !... C'est une façon de parler... Je voulais dire : Rien que ça !...

MADAME DE CAMBOUY. — Il y a encore quelques seigneurs sans importance, comme on dit au théâtre, mais je ne sais même pas leurs noms... Ceux-là ne sont pas à craindre !...

LE PETIT DE GACHY. — Est-ce tout, cette fois?...

MADAME DE CAMBOUY. — C'est tout pour les hommes... Du côté des femmes, il y a Toutoune...

LE PETIT DE GACHY. — Qui ça, Toutoune?...

MADAME DE CAMBOUY. — Toutoune de Gueldre...

LE PETIT DE GACHY. — La petite-fille de Madame de Luxeuil?... (*Madame de Cambouy fait signe que oui.*) Elle doit avoir aussi un sac énorme, cette petite-là?...

MADAME DE CAMBOUY. — Énorme!... Seulement, c'est pas la peine de vous agiter... Elle a eu seize ans il y a un mois à peine... (*Le petit de Gachy fait la grimace.*) Donc, nous disions qu'il y avait encore, en fait de femmes, Toutoune... si l'on peut appeler ça une femme... Et puis

aussi la Comtesse de Rocheville... autrement dit la Cousine Pulchérie... une parente des Luxeuil...

LE PETIT DE GACHY. — Une vieille?...

MADAME DE CAMBOUY. — Mais non!... Une femme jeune encore... et très agréable... très!... (*Elle fait claquer sa langue.*) Et c'est tout!...

LE PETIT DE GACHY. — Non, c'est pas tout!... Il y a, en plus, l'espèce d'ours mal léché qui est arrivé en même temps que nous... et que le larbin a appelé « Monsieur le Duc ».

MADAME DE CAMBOUY. — Ah! c'est le Duc de Vyéladage...

LE PETIT DE GACHY. — Vyéladage!... En v'là un nom à coucher dehors!...

MADAME DE CAMBOUY. *Elle toise le petit de Gachy.* — Vous êtes difficile! (*Un temps.*) Cet ours mal léché, c'est le neveu

de Madame de Luxeuil... un homme charmant... un original...

LE PETIT DE GACHY. — Plutôt!... Nous avons essayé de lui parler... Ah! bien oui!... Va t'faire fiche!...

MADAME DE CAMBOUY. (*Elle rit.*) — Il ne fait jamais ce qui l'ennuie!...

LE PETIT DE GACHY. — Merci!... Vous êtes bien aimable!...

MADAME DE CAMBOUY. — S'il me fallait être aimable avec vous, mon cher enfant, il y a longtemps que...

LE VALET DE PIED. — La voiture est avancée!...

MADAME DE CAMBOUY. — Au revoir!... je file... J'ai dit adieu à Madame de Luxeuil après le déjeuner... Elle est souffrante...

LE PETIT DE GACHY, *avec un air d'inquiétude.* — Souffrante?... Mais elle est debout, n'est-ce pas?... Je ne connais ni Tou-

toune, ni l'ours, ni la cousine Pulchérie, ni les Bourdeil-Trégastel and company, moi !... et je...

MADAME DE CAMBOUY. — Calmez-vous !... Elle est debout !... Elle a eu un peu mal aux dents... Ça doit être purement rhumatismal, bien qu'elle s'acharne à vouloir se faire arracher une dent de sagesse... Allons !... au revoir, mon enfant !... (*A demi-voix, pour que le valet de pied, immobile à la porte, n'entende pas.*) Bonne chance !... Tâchez d'avoir un peu plus de savoir-faire que dans l'affaire Touron !...

LE PETIT DE GACHY. *Il cligne des yeux et fronce les sourcils.* — L'affaire Touron ?...

MADAME DE CAMBOUY. — Oui... le jour du Grand Prix... Vous ne vous rappelez pas ?... Deux petites filles un peu sentimentales, un peu bébêtes, auxquelles vous n'avez parlé que de chevaux et de chasse,

et de choses grossières ou féroces, tandis que vous vous arrangiez pour abrutir totalement leurs parents de je ne sais quelle autre façon... Ah! ce jour-là, vous avez carrément manqué de doigté!... (*Elle se dirige vers la baie.*) Et moi, je vais manquer mon train!... (*Le petit de Gâchy fait mine de l'accompagner.*) Non!... ne me reconduisez pas... Attendez là madame de Luxeuil...

Saluts. Le petit de Gâchy baise la main de Madame de Cambouy et redescend à l'avant-scène.

SCÈNE II

LE PETIT DE GACHY, DES ÉPROUVETTES.

LE PETIT DE GACHY, *hargneux.* — J'ai manqué de doigté... Voyez-vous ça?... Eh,

va donc, vieille toupie!... C'est vrai!... Je la trouve saumâtre!... Elle me lance, aux courses, sur une famille d'idiots, sans me prévenir que c'en est!... C'est elle qui a manqué de doigté!...

DES ÉPROUVETTES. — Dame! .. Elle a regretté de ne pas voir aboutir son petit trafic, cette vieille marieuse!... Jamais je n'aurais supposé que Madame de Luxeuil la recevait...

LE PETIT DE GACHY. — Pourvu, mon Dieu! que je réussisse cette fois à cueillir l'héritière!... Ah! nom d'un petit bonhomme!... Le besoin s'en fait rudement sentir!... Si ça rate, je suis dans le lac!... C'est l'effondrement définitif... J'espère que les concurrents ne sont pas très sérieux... Et d'abord, sont-ce bien des concurrents?... Ils peuvent être venus sans arrière-pensée chasser aux Glycines... Il y a des gens qui viennent à

la campagne seulement pour s'amuser, les veinards!...

Des Éprouvettes est allé s'asseoir à la table et regarde les *Lectures pour Tous*. Le petit de Gâchy est gauchement planté au milieu du salon. Il a l'air d'attendre quelque chose.

SCÈNE III

LES MÊMES, TOUTOUNE, *robe à la cheville, cheveux sur le dos. L'air très gosse, mais très jolie et amusante à voir. Elle entre en coup de vent, par la droite, s'arrête près de la porte et examine alternativement des Éprouvettes, qui s'est levé et la salue, et le petit de Gâchy, qui salue d'un air absent.*

TOUTOUNE. *Elle marche vers le petit de Gâchy après avoir hésité un instant.* — C'est vous l'dentiste, pas?...

LE PETIT DE GACHY. *Il bondit.* — Le

dentiste?... Comment, le dentiste?... Mais, jamais de la vie!...

TOUTOUNE. — Ah!... (*Elle regarde des Éprouvettes d'un air étonné.*) C'est l'autre... J'aurais pas cru!...

Elle marche vers des Éprouvettes.

LE PETIT DE GACHY, *suffoqué.* — Par exemple!!!

TOUTOUNE, *à des Éprouvettes qui la regarde venir en souriant.* — C'est vous, l'dentiste, alors?.....

DES ÉPROUVETTES. *Il s'est levé.* — Non, Mademoiselle, non!... Je ne dirai pas que je le regrette... (*Il la regarde*) car ce n'est vraisemblablement pas pour vous que vous en avez besoin...

TOUTOUNE. — Non!... C'est Grand'Mère qui l'attend!... Mais alors, si ce n'est pas vous deux... où est-il?...

DES ÉPROUVETTES. — Je l'ignore totalement, Mademoiselle !...

TOUTOUNE. — On l'a pas ramené de la gare avec vous?...

DES ÉPROUVETTES. — Non... sûrement non !...

TOUTOUNE. — Et Jérôme qui me dit que c'est probablement le petit mince qui a une cravate qui a l'air d'être en peau de serpent...

Elle louche furtivement sur le petit de Gâchy.

LE PETIT DE GACHY. *Il se présente d'un ton sec.* — Le Vicomte de Gâchy... Je regrette, Mademoiselle, d'être obligé de me présenter moi-même !...

TOUTOUNE, *gentille.* — Regrettez rien, allez, Monsieur !... Si vous saviez c'que ça m'est égal !... Vous auriez aussi bien pu pas vous présenter du tout !... J'suis pas pour

deux sous protocole!... Alors j'vais dire à Grand'Mère qu'elle peut continuer à souffrir... J'vais être bien reçue!...

Elle remonte vers la droite.

LE PETIT DE GACHY, *mélange de désinvolture et d'importance.* — Me serait-il auparavant permis, Mademoiselle, de vous demander quel est ce « Jérôme » qui est si bien renseigné sur mon compte?...

TOUTOUNE. *Elle regarde le petit de Gâchy, moqueuse, le nez au vent.* — Oui... ça vous est auparavant permis!... (*Étonnement du petit de Gâchy.*) C'est un cousin à nous, Monsieur de Vyéladage...

LE PETIT DE GACHY. — Le Duc de Vyéladage?...

TOUTOUNE. — Lui-même!.....

SCÈNE IV

LES MÊMES, CAMILLE, YETTE, LE COMTE DE VOUVRAY, M. DE TOMBLAINE, LE GROS YSSANDON, D'AIGREFEUILLE, LA COUSINE PULCHÉRIE. *Les jeunes filles portent des fleurs. Tous arrivent de par la galerie en riant, courant, se bousculant et criant.*

CAMILLE. — Ouf!...

Elle lance ses fleurs sur la table et se jette dans le rocking-chair où elle commence à se balancer.

LE COMTE DE VOUVRAY. *Il attrape au vol une fleur envolée du bouquet et la met à sa boutonnière avec un sourire plein de sous-entendus.* — Merci, mademoiselle!.....

CAMILLE. — Merci de quoi?... Ben, vous en avez, un aplomb!...

TOUTOUNE. *Elle fredonne, en s'accompagnant sur une guitare imaginaire, l'air de Carmen.* — « La fleur que tu m'avais jetée... » Ce que c'est touchant !... (*Elle fait une pirouette, et montre à Yette le petit de Gâchy et des Éprouvettes.*) J'crois que « n'en v'là core deux » ?... comme dit la vieille Vincente !...

Yette rit.

LE PETIT DE GACHY. *Il s'approche de Toutoune.* — Voulez-vous, Mademoiselle, me faire l'honneur de me présenter à Madem... (*Il se reprend.*) à Mesdemoiselles de Trégastel...

TOUTOUNE. — Moi ?... que je... Grand'-Mère fera ça bien mieux qu'moi, vous savez !... Et, justement, la v'là !...

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MARQUISE DE LUXEUIL. *Elle entre par la porte de droite.*

LA MARQUISE. — Eh bien, Toutoune, c'est comme ça que tu reviens !.....

Elle s'arrête, interloquée, en voyant tout ce monde.

TOUTOUNE. — Grand'Mère, j'vais vous dire... Y en avait pas d'dentiste !... pas plus qu'dans mon œil !...

LA MARQUISE. — Comment?...

TOUTOUNE. — Comment?... Caj'sais pas !... Mais y avait dans l'salon qu'Monsieur... (*Elle indique le petit de Gâchy*) qui voudrait bien qu'vous l'présentiez aux Trégastel... Mais il

est pas dentiste... Même qu'il était pas très content que j'lui aie demandé si c'était lui... Son ami aussi était là... qui n'est pas non plus dentiste... seulement lui, ça l'a pas fâché... L'est très gentil celui-là!... pas du tout à la pose...

LA MARQUISE, *ahurie.* — Qu'est-ce que tu racontes?... (*Au petit de Gâchy qui lui baise la main.*) Vous avez fait bon voyage?... Jean est là?...

DES ÉPROUVETTES. *Il s'avance.* — Oui, madame, je suis là!... (*Il la regarde affectueusement.*) Vous avez très bonne mine!...

LA MARQUISE. — Toi aussi! (*Mouvement de Toutoune.*) — C'est de ton âge!... A mon âge à moi, on n'a plus ni bonne ni mauvaise mine...

LE GROS YSSANDON, *joyeusement.* — On n'a plus de mine du tout!...

LA MARQUISE. — C'est ça même !...

Elle rit.

LE GROS YSSANDON. — J'ai gaffé !...

YETTE. — Pour changer !...

TOUTOUNE, *étonnée, à la Marquise, en louchant sur des Éprouvettes.* — Comment ça s'fait, Grand'Mère, qu'vous tutoyez c'monsieur-là qu'j'ai jamais vu ?...

LA MARQUISE. — Si tu ne l'as jamais vu, moi je l'ai vu naître....

TOUTOUNE. — Ah !...

LE PETIT DE GACHY, *à la Marquise.* — Si j'osais vous prier de me faire l'honneur de...

LA MARQUISE. — Vous présenter... (*Elle sourit.*) C'est trop juste !... (*Aux jeunes filles.*) Le vicomte de Gâchy... Mesdemoiselles Yette et Camille de Trégastel... (*Le petit de Gâchy fait à Camille un profond salut en la regardant d'un air d'admira-*

tion, à Yette un salut plus indifférent.) Le Vicomte de Gâchy... la Comtesse de Rochevieille...

Le petit de Gâchy salue à peine la cousine Pulchérie et remonte vers Camille.

LA COUSINE PULCHÉRIE, *à la Marquise.* — Il est charmant!.....

LA MARQUISE, *sans enthousiasme.* — Est-il charmant?... C'est bien possible après tout!...

LE PETIT DE GACHY. *Il revient vers la marquise.* — Quel merveilleux château!... Comme on comprend que vous y passiez la plus grande partie de l'année!... Ces belles demeures...

TOUTOUNE. *Elle coupe.* — A propos, Grand'Mère!... Et la dent?... (*Compatissante.*) Toujours mal?...

Le petit de Gâchy fait un nez et remonte.

LA MARQUISE. — Beaucoup moins... Mais perds donc cette habitude de couper ainsi la conversation !... C'est horriblement malhonnête !...

TOUTOUNE. — J'aurais pas coupé si ç'avait été quelque chose d'intéressant... Mais le couplet sur les Glycines, vous l'avez entendu qué'qu' fois, hein, Grand'Mère?...

Elle rit. La Marquise hausse les épaules.

LA COUSINE PULCHÉRIE, *charmante mais un peu trop « petite folle » pour ses quarante ans. Désire ardemment se remarier. Le laisse trop voir.* — Qu'est-ce qu'on fait, cet après-midi?...

LA MARQUISE. — Faites ce que vous voudrez, mes enfants !... Mais dites-le-moi, pour que je donne les ordres pour les voitures...

TOMBLAINE. — Si on allait voir les ruines?...

LE GROS YSSANDON. — Le fait est que, depuis le temps qu'on en parle...

LA MARQUISE. — Monsieur Bourdeil est de la promenade?...

YETTE. — Non... L'oncle demande grâce!... Il est sur les dents à ce qu'il dit...

LA MARQUISE. — Mon petit, ne parlez pas de dents, je vous en prie?... (*Elle réfléchit.*) Mais alors... si Monsieur Bourdeil ne sort pas... qui est-ce qui va vous accompagner?... Vous ne pouvez pas vous en aller comme ça tout seuls... Ça ne serait pas convenable... sans compter que ça scandaliserait le pays...

LA COUSINE PULCHÉRIE. — Mais... je suis là...

LA MARQUISE. — Oui... certainement... Mais, vous, ma bonne Pulchérie, vous êtes trop... ou plutôt vous n'êtes pas assez...

Enfin, vous avez trop bonne opinion du genre humain... (*Mouvement de la cousine Pulchérie.*) Oui... vous n'apercevez, dans le monde, que des gens charmants, corrects, qui ont toutes les vertus, alors que... au contraire... (*Elle louche furtivement sur le petit de Gâchy.*) Il y en a beaucoup d'autres... Vous êtes dans de très mauvaises conditions pour faire un mentor...

TOUTOUNE. — Alors... nous faut une bonne?...

LA MARQUISE. — Toi, fais-moi le plaisir de garder pour toi tes réflexions!... Et puis, tu n'as pas besoin de t'inquiéter de ce qu'il faut ou ne faut pas pour la promenade... parce que tu restes... (*Toutoune fait un nez.*) Oui!... Il n'y a pas de place pour tout le monde... et comme tu es, d'abord, la plus jeune de la société... comme on dit.. ensuite la petite fille de la maison...

TOUTOUNE. — C'est moi qui vais m'taper!... Ben, vous savez, Grand'Mère, celle-là, j'la trouve saumâtre!...

LA MARQUISE, *qui ne comprend pas.* — Qu'est-ce que tu dis?...

TOUTOUNE. — Rien!... Ça vous intéresserait pas!...

LA MARQUISE. — Jérôme n'est pas revenu de Paris?...

TOUTOUNE. — Mais si!... L'était dans la voiture qui a ramené ces deux messieurs... (*Elle indique du menton des Éprouvettes et le petit de Gâchy.*) Y sont revenus ensemble...

LA MARQUISE. — Mon neveu de Vyéladage va aller avec vous... du moins, je le pense... (*Elle sonne. Au valet de pied qui entre.*) Priez Monsieur le Duc de venir me parler...

TOUTOUNE. — Ça va êtr' Jérome... le comment donc déjà qu'vous avez dit, Grand'-

Mère?... le... le machin pour accompagner?...

LA MARQUISE. — Le mentor?...

TOUTOUNE. — Juste!... Ben, l'est jeune, Jérôme, pour être le... (*Elle cherche.*) le... Ah! zut! j'sais déjà plus!...

CAMILLE. — Si on allait mettre les chapeaux?...

LA COUSINE PULCHÉRIE. — Parfaitement!... (*Aux hommes, qui ne bougent pas.*) Allons, qui m'aime me suive!

La Marquise hausse les épaules.

SCÈNE VI

LA MARQUISE, JÉROME DE VYÉLADAGE. *En entrant, Jérôme croise les invités qui sortent bruyamment, et s'arrête un instant pour parler à Yette.*

LA MARQUISE. — Gentille, hein, cette petite Yette?... (*Jérôme fait un mouvement.*) Dis-moi, mon bon Jérôme, veux-tu me faire le plaisir d'accompagner à la promenade cette jeunesse?... Pas Yette seulement... Pour ça, je suis bien sûre que tu serais tout prêt... mais il s'agit d'accompagner tous mes invités... Veux-tu?...

JÉRÔME, *étonné*. — Les accompagner... où ça?... Pour quoi faire?...

LA MARQUISE. — Parce que Monsieur Bourdeil ne veut pas sortir, que je suis souffrante,

et que je ne trouve pas convenable de laisser aller cette jeunesse sans quelqu'un de... de sérieux...

JÉRÔME. — Alors, c'est moi, ce quelqu'un de sérieux?... Cette confiance m'honore, certes... (*Il sourit.*) Mais elle ne me flatte pas beaucoup!...

LA MARQUISE. — Parce que?...

JÉRÔME. — Mais parce qu'elle me démontre que je suis un monsieur pas dangereux... un monsieur qui ne compte plus!...

LA MARQUISE. — Cette confiance te démontre tout bonnement que tu es un Monsieur bien élevé... et qui ne fait pas de bêtises...

JÉRÔME. — Vous tombez bien, ma bonne Tante... Je suis justement sur le point d'en faire une, de bêtise!... Et carabinée, encore!... Qu'est-ce que vous diriez si je me mariais?...

LA MARQUISE. — Je dirais que... que ça m'étonne énormément, parce que je te sais ennemi du mariage... Ce que je déplore d'ailleurs...

JÉRÔME. — Pourquoi le déplorez-vous ?...

LA MARQUISE. — Parce que, mon garçon, quand on a, comme toi, un grand nom à conserver, et une grande fortune à dépenser, on n'a pas le droit de laisser éteindre l'un et perdre l'autre...

JÉRÔME. — Éteindre le nom, oui!... Il disparaîtrait avec moi et je reconnais que ce serait dommage... Mais quant à ma fortune, elle irait...

LA MARQUISE. — A un tas de cousins... Elle se dispersera... sans profiter à personne... (*Mouvement de Jérôme.*) A personne!... Les gens à qui elle s'en ira en lambeaux n'ont que faire de quelques cent mille francs de plus ou de moins...

JÉRÔME. — Si vous êtes dans ces idées-là, Tante, comment n'avez-vous jamais cherché à me marier?...

LA MARQUISE. — Parce que, d'abord, je te crois, ou du moins je te croyais rétif au mariage... Et je n'ai pas le droit de t'en blâmer parce que, si j'avais été un homme, je serais vraisemblablement resté garçon... Ensuite, parce que j'ai bien assez de m'occuper de marier Toutoune, dont j'ai la charge, et qu'il faut absolument marier puisque c'est une femme et que je n'ai pas le choix... En France, les vieilles filles ont une situation très fausse!...

JÉRÔME. — Elle ne sera pas difficile à marier, Toutoune!... C'est un amour... et un amour riche... ce qui ne gâte rien!...

LA MARQUISE. — Oui... mais ce qui me complique les choses et augmente mes responsabilités... Quand je pense que cette pe-

tite que j'adore... car je l'adore, Toutoune...

JÉRÔME. *Il rit.* — Pas la peine de le dire, Tante, ça se voit !...

LA MARQUISE. — Eh bien, quand je pense que ce petit être délicieux pourrait devenir la proie d'un coureur de dot... d'un individu comme ce petit de Gâchy, par exemple... que la vieille madame de Cambouy m'a demandé d'inviter...

JÉRÔME. — L'affreux petit joli garçon qui est arrivé tantôt ?...

LA MARQUISE. — Ah ! tu l'as vu ?...

JÉRÔME. — Plutôt !... Je suis revenu de Paris dans le même train que lui... Je croyais que c'était le dentiste... Je l'ai même dit à Toutoune qui le cherchait pour vous l'amener... Il était avec un autre, gentil... que je ne connais pas !...

LA MARQUISE. — Celui-là, c'est Jean des

Éprouvettes... le petit-fils d'une amie à moi....

JÉRÔME. — De la fortune?...

LA MARQUISE. — De quoi vivre très honorablement sans plus... Il n'est jamais venu en cette saison aux Glycines... Habituellement il était aux manœuvres... mais cette année il est en congé de convalescence... Il a eu la fièvre scarlatine... ou je ne sais quoi!... Quant au petit de Gâchy, il vient pour Camille de Trégastel, naturellement!...

JÉRÔME. — Il n'est pas plus blâmable que messieurs de Tomblaine, de Vouvray, d'Aigrefeuille, and C°... Ils sont répugnants, tous!...

LA MARQUISE. — Pourvu que Camille ne se laisse pas embobeliner!...

JÉRÔME. — Elle m'a l'air d'une petite personne qui sait ce qu'elle veut...

LA MARQUISE. — Espérons-le!...

JÉRÔME. — C'est comme Toutoune!... Elle sait ce qu'elle veut aussi, allez, la petite mâtine!...

LA MARQUISE. — Crois-tu...? Quand il en sera temps, je lui expliquerai qu'elle peut choisir...

JÉRÔME. — Comment?... Elle ne sait pas que...

LA MARQUISE. — Qu'elle est très riche?... Non!.. Elle sait qu'elle a de quoi ne pas mourir de faim... Un point, c'est tout!... Comme je ne veux pas la marier avant qu'elle ait dix-sept ans... au moins... je ne lui ai pas encore donné de détails...

JÉRÔME. — Gare au petit de Gâchy!... Il en a peut-être, lui, des détails!...

LA MARQUISE. — Probablement!... Je soupçonne la vieille madame de Cambouy d'être une marieuse de profession...

JÉRÔME. — Parfaitement !... « Rien des agences » !...

LA MARQUISE. — Si j'en étais sûre, je ne la recevrais plus... Mais, en attendant...

SCÈNE VII

LES MÊMES, TOUTOUNE. *Elle arrive dans une glissade par le fond.*

TOUTOUNE. — Y pleut, Grand'Mère !...

LA MARQUISE. — Eh bien ?...

TOUTOUNE. — C'est pour vous dire qu'on rentre !... Tenez ! (*Elle indique la galerie au fond de laquelle apparaissent les invités.*) Les v'là !...

LA MARQUISE. — C'est vrai !... Je ne pensais plus à... (*Ennuyée.*) Qu'est-ce qu'ils vont bien pouvoir faire ?...

TOUTOUNE, *avec simplicité.* — As pas peur!... Y flirteront aussi bien dans la galerie qu'ailleurs...

LA MARQUISE, *ahurie.* — Mais, Toutoune!... En vérité, tu as des façons de dire...

TOUTOUNE. — Quelles façons?... Comment voulez-vous que j'dise?...

LA MARQUISE. — Je veux que tu ne dises pas du tout!... (*Sévère.*) Tu es beaucoup trop jeune pour...

TOUTOUNE. — Pour flirter moi-même?... Oui, j'sais bien!... Faut qu'j'attende encore un peu...

Jérôme rit.

LA MARQUISE. — Ça te fait rire!... Tu trouves ça drôle?...

JÉRÔME, *sincère.* — Oui!...

LA MARQUISE. — Je vais m'occuper du goûter...

JÉRÔME. *Il aperçoit Yette qui est seule au milieu de la galerie.* — Et moi de Mademoiselle Yette qui me semble un peu abandonnée !...

Toutoune s'est assise à l'avant-scène sur le rocking-chair et regarde les revues.

SCÈNE VIII

TOUTOUNE, *puis* DES ÉPROUVETTES. *Sans voir Toutoune, que le dos du fauteuil lui cache, il va au piano et chantonne vaguement.*

TOUTOUNE. *Elle s'approche du piano à pas de loup, et écoute quelques instants.* — Bravo, Monsieur !... (*Des Éprouvettes se lève précipitamment.*) Ah ! Continuez donc, voyons !... Vous m'faites un plaisir !... (*Elle vient s'accouder sur le piano.*) Alors, comme ça... vous êtes musicien ?...

DES ÉPROUVETTES, *modeste.* — Oh! si peu!...

TOUTOUNE. — Mais si!... mais si!... Chantez-moi encore des choses. Voul' vous?... (*Il chante. Un petit silence.*) Merci!... C'est gentil, ça, au moins, à la bonne heure!... C'est pas d'la grande musique!...

DES ÉPROUVETTES. *Il rit.* — Non... plutôt pas!...

TOUTOUNE. — Mais c'est joli tout de même!... Vous avez une jolie voix... (*Mouvement de des Éprouvettes.*) Faites pas vot' violette, allez!... C'est pas la peine pour moi!... Ça n'me met pas d'dans!...

DES ÉPROUVETTES. — Mais, Mademoiselle, je ne cherche pas à vous mettre dedans... (*Ils redescendent à l'avant-scène.*) J'ai une petite voix... mais j'aime la musique...

TOUTOUNE. — Et moi donc!... J'l'a-

dore !... (*Un temps.*) Et le théâtre?... Vous l'aimez, le théâtre ?... (*Des Éprouvettes fait signe que oui.*) Vous y allez souvent ?...

DES ÉPROUVETTES. — Hélas! non, Mademoiselle !...

TOUTOUNE. — Pourquoi?...

DES ÉPROUVETTES. — Parce que je suis en garnison à Pontivy... et que, dame...

TOUTOUNE. — Ah! vous êtes militaire?... C'est très bien ça!... (*Un temps.*) On vous a forcé dans votre famille, ou bien vous avez choisi tout seul de l'être, militaire?...

DES ÉPROUVETTES. — Mais, Mademoiselle, j'ai choisi tout seul !...

TOUTOUNE. — Ah! Tant mieux !...

DES ÉPROUVETTES. — ?... ?... ?...

TOUTOUNE. — J'disais « Tant mieux! » pac' que ça prouve qu'vous êtes pas une plaque...

DES ÉPROUVETTES. — Non! je ne suis

pas une plaque... (*Il rit.*) du moins je l'espère?...

TOUTOUNE. — Moi j'en suis sûre!... Vous avez l'air vivant, gai, bien portant!... Vous devez boire du vin, hein?...

DES ÉPROUVETTES. — Mon Dieu, oui, Mademoiselle, je bois du vin...

TOUTOUNE .— J'l'aurais parié... pac' que vous avez l'air éveillé, et frais, et bien grouillant!... (*Joyeuse.*) C'que j'suis contente d'avoir deviné ça avant l'dîner!... Mais ça s'voit tout d'suite, à vot' tête... Moi aussi, j'en bois... et pas seulement du champagne... du rouge... du bon rouge!... Votre ami doit boire de l'eau minérale, lui!...

DES ÉPROUVETTES. — Quel ami?...

TOUTOUNE. — L'petit gringalet... qui vient ici pour Camille de Trégastel... C'est pas votre ami?...

DES ÉPROUVETTES, *sans enthousiasme.* — Si, Mademoiselle... si, mais...

TOUTOUNE. — Mais vous en êtes pas fier?... J'comprends ça!...

DES ÉPROUVETTES. — Je ne dis pas...

TOUTOUNE. — Non!... C'est entendu... vous l'dites pas... C'est moi qui l'dis!... Il a une vraie bobine à sucer d'la glace, ce p'tit-là!... Peut-être que les jours où il est très audacieux, il se risque à manger un biscuit dans du bordeaux... Mais après, y doit être bien inquiet?...

DES ÉPROUVETTES. — Vous êtes très moqueuse, Mademoiselle?...

TOUTOUNE. — Non... pas très!... J'blague jamais sans qu'il y ait d'quoi!... Ça m'amuse pas, d'blaguer pour blaguer... (*Un temps.*) Jouons encore à nous dire nos goûts, voulez-vous?... C'est tout plein amusant!... Est-ce que vous aimez la chasse?...

DES ÉPROUVETTES. — Non... Je ne suis pas du tout chasseur...

TOUTOUNE. — Quel bonheur !... Moi, j'l'abomine, la chasse !... J'trouve ça bête et méchant !...

DES ÉPROUVETTES. — C'est un peu mon avis... mais je n'ose pas l'avouer...

TOUTOUNE. — Pourquoi donc ça?... Moi, quand j'vois tirer sur un joli oiseau qui vole, lui casser une aile, pour qu'il aille mourir en mer, ou dans un coin... j'ai envie d'tirer sur le monsieur... Et jamais, jamais j'ai vu un imbécile tirer au pigeon, sans souhaiter que son fusil lui éclate dans les mains... ou dans l'nez... (*Un temps.*) Alors, vous n'chassez pas?... Mais vous montez à cheval?...

DES ÉPROUVETTES. — Ah ! oui !...

TOUTOUNE. — J'veux dire pas seulement pour vot' service... mais aussi pour vous amuser?...

DES ÉPROUVETTES. — Je monte tout le temps!...

TOUTOUNE. — Ça va bien?... Et vous nagez?...

DES ÉPROUVETTES. — Comme un requin!...

TOUTOUNE. — A la bonne heure!... Il y a très peu d'gens qui nagent bien... j'entends d'gens jeunes... c'est pas à la mode, de nager!... c'est pas chic!... Et... (*Craintivement.*) les autos?... les... (*Elle prononce en s'appliquant.*) a-é-ro-planes... ça vous emballe?...

DES ÉPROUVETTES. — Pas le moins du monde!...

TOUTOUNE, *joyeuse.* — Oh!... c'que vous êtes gentil, vous!...

DES ÉPROUVETTES, *surpris, mais enchanté.* — Vous aussi, Mademoiselle, vous êtes gentille...

TOUTOUNE. — Vous trouvez?... Vrai?... C'est pas par politesse qu'vous m'dites ça?... C'est que vous, vous êtes le premier d'votre âge que j'trouve de votre espèce... Ah! j'les ai déjà posées, allez, toutes ces questions-là!... Et c'que j'en ai trouvé d'petits messieurs qu'aiment à tuer des pigeons et à voir tuer des taureaux... et qui trouvent que nager c'est un sport de voyou... et dont les yeux brillent quand ils parlent des a-é-roplanes... et des pneus, et des dérapants et des directions... et des volants... et cætera pantoufle... mais qui sauraient seulement pas seller un cheval, ni rester sur son dos!... Alors, moi, comprenez-vous, j'aime bien ceux qui aiment c' que j'aime, qui comprennent c' que j'comprends, et qui font c' que j'fais... (*Un temps.*) Est-ce que vous m' trouvez laide?...

DES ÉPROUVETTES, *ahuri.* — Laide?...

C'est pour vous moquer de moi que vous me demandez ça?... Vous savez bien que vous êtes très jolie!...

TOUTOUNE, *ravie.* — Ah! mais non, j'le sais pas!... j'le savais pas... en admettant qu'ça soit vrai et qu'vous vous payiez pas ma fiole... Et dites, Monsieur, là, entre nous, est-c'que vous avez l'intention d'vous marier?...

DES ÉPROUVETTES. — Mon Dieu, Mademoiselle, je vous avoue que l'idée ne m'en est jamais venue... du moins jusqu'à présent...

TOUTOUNE, *anxieuse.* — Ah!... Et... à présent?...

DES ÉPROUVETTES, *embarrassé.* — En vérité, Mademoiselle, je ne sais que vous dire!...

TOUTOUNE. — Oh! dites, allez!... Dites, sans vous gêner!... Moi, ça m'paraît toujours fantastique qu'un homme se marie...

Alors vous pouvez y aller carrément, vous voyez !... C'est vrai !... Que quelqu'un qui peut aller, venir, circuler, voyager, faire des bêtises tout seul, se flanque une femme sur les bras, ça me passe, moi !...

DES ÉPROUVETTES, *après un silence.* — Moi, Mademoiselle, ce n'est pas tout à fait ce genre de considérations !... qui m'empêche de songer au mariage... Non !... pas du tout !... Mais je suis soldat... j'ai peu de fortune... je...

TOUTOUNE, *impétueusement.* — Moi aussi !... Je ne sais pas exactement c'que j'ai... mais ça doit pas être brillant !... Seulement, j'pense pas qu'Grand'Mère me laisserait manquer de c'qu'y faut !... Et puis, c'qu'y faut, c'est pas grand'chose à Pontivy !... (*Elle rougit brusquement.*) J'dis « à Pontivy » comme j'dirais ailleurs, pas ?... Ben, y m'semble qu'avec trois chevaux, un petit

bateau, une petite voiture et deux costumes de bain on aurait le nécessaire... Ça serait pas la mer à boire, après tout... et... (*Elle regarde dans la galerie.*) V'là Jérôme qui arrive avec Yette !... Ils ont l'air d'avoir une conversation bigrement intéressante !...

DES ÉPROUVETTES. — La nôtre aussi est bigrement intéressante !... Vous ne trouvez pas, dites, Mademoiselle Toutoune !... Comment vous appelez-vous de votre vrai nom ?...

TOUTOUNE. — Antoinette... Et vous : Jean... J'ai entendu Grand'Mère vous appeler...

SCÈNE IX

LES MÊMES, JÉROME, YETTE.

JÉRÔME. *Il s'aperçoit que Toutoune et*

des Éprouvettes sont un peu rouges et embarrassés. — Il me semble que vous êtes en train de faire connaissance?...

Il sourit.

TOUTOUNE. — Tu l'as dit!... Jamais je n'avais vu Monsieur des Éprouvettes aux Glycines!... Il n'y venait pas pendant les vacances, et moi je n'y étais qu'à ce moment-là!... Si nous n'avions pas fini par nous rencontrer... (*Elle rit.*) ça aurait été vraiment dommage!... (*A des Éprouvettes.*) Venez!... j'vais vous montrer les fleurs... et la pièce d'eau... et mes chiens!...

Ils sortent.

SCÈNE X

JÉROME, YETTE.

JÉRÔME. — Voyez-vous cette petite Toutoune!... Elle est pleine de jugeote, cette gamine!... Elle vient de mener très bien sa petite affaire, je crois?...

YETTE. *Elle sourit.* — Je le crois aussi!...

JÉRÔME. — Est-ce que cet exemple ne vous donne pas, à vous aussi, l'idée de vous marier?...

YETTE. — Si, chaque fois que je vois s'arranger un mariage, ça me donnait ou l'idée d'en faire autant, ou le regret de ne pas me marier, j'aurais une vie terriblement difficile!...

JÉRÔME. — Vous ne voulez pas vous marier?...

YETTE. — Mais si, Monsieur, je veux bien me marier !... Mais, dans ces affaires-là, il ne suffit pas de vouloir, et comme je n'ai pas de fortune, ou du moins presque pas, on ne se précipite pas pour me demander en mariage, vous comprenez?...

JÉRÔME. — Non, je ne comprends pas!... Car moi, je me précipite... si... toutefois vous voulez bien de moi?...

YETTE, *ahurie.* — Voulez-vous m'épouser... Vous?...

JÉRÔME. — Oui... si je ne vous déplais pas trop... si vous ne me trouvez pas trop vieux?...

YETTE, *radieuse.* — Mais...

JÉRÔME. — J'ai trente-sept ans!...

YETTE. — Et moi, avec mes vingt-cinq ans, est-ce que je ne suis pas bien plus vieille que vous?...

JÉRÔME. — Alors?...

YETTE. *Elle met sa main dans la main de Jérôme.* — C'est Camille qui va être étonnée ! Et mon Oncle, donc!...

JÉRÔME. — Votre oncle?... Il serait peut-être bien de l'avertir... Ne croyez-vous pas?

Ils sortent au moment où entre Camille, entourée de tous les candidats à sa main.

SCÈNE XI

CAMILLE, LE COMTE DE VOUVRAY, LE GROS YSSANDON, TOMBLAINE, D'AIGREFEUILLE, LE PETIT DE GACHY.

D'AIGREFEUILLE. — Mademoiselle, je vous ferai observer que c'est moi qui suis allé vous la cueillir, cette rose?...

CAMILLE. — Dame ! puisque vous n'avez

pas le vertige !... (*Elle met la rose à son corsage.*) Mais je dois être bien plus reconnaissante à Monsieur de Gâchy qui a essayé d'aller cueillir la rose et qui a failli se trouver mal...

Le petit de Gâchy se rengorge.

LE GROS YSSANDON. — Ben, et moi qui suis allé à Rouen en aéroplane chercher une rose toute pareille à celle-là et qui n'ai mis qu'une heure aller et retour?...

TOMBLAINE. — Moi, je n'étais pas là quand Mademoiselle de Trégastel a demandé la rose du ravin, sans quoi...

LE COMTE DE VOUVRAY. — Moi j'étais allé faire réparer les patins à roulettes de Mademoiselle de Trégastel qui veut patiner dans la galerie...

La Marquise entre à droite avec Toutoune et des Éprouvettes, et Monsieur Bourdeil entre à gauche avec Yette et Jérôme.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA MARQUISE, TOUTOUNE, YETTE MONSIEUR BOURDEIL, JÉROME, DES ÉPROUVETTES.

TOUTOUNE. — En v'là des histoires !...

LA MARQUISE. — Ah ! le fait est que...

TOUTOUNE. — J'parie qu'vous pensez plus à vot' mal de dents !... Allons !... exécutez-vous, Grand'Mère !... (*Elle récite.*) Mesdames et Messieurs, j'ai le plaisir de vous annoncer le mariage de ma nièce Toutoune avec Monsieur Jean des Éprouvettes...

TOUS, *même intonation que la foule sur laquelle tombe la baguette d'une fusée.* — A-a-a-a-h !... !... !... !... !...

MONSIEUR BOURDEIL. — A mon tour,

Mesdames et Messieurs, j'ai l'honneur de vous faire part du mariage de ma nièce Yette de Trégastel avec le Duc Jérôme de Vyéladage...

TOUS. — A-a-a-a-h!...!...!...!...!...

LE PETIT DE GACHY, *à Camille.* — Si j'osais espérer, Mademoiselle, que...

TOUTOUNE. *Elle descend à l'avant-scène.* — A propos! Faut que j'vous lise une lettre que j'viens d'trouver!... coutez ça!

Elle lit.

« Mon cher enfant,

» La pie est au nid. Il ne s'agit plus que de venir l'y prendre le plus tôt possible... N'oubliez pas que la riche, c'est Camille... Sa cousine Yette n'a *rien*. Yette est de beaucoup la plus jolie des deux, si on la détaille, mais l'autre a un incomparable éclat, celui des écus de Bourdeil — commun comme du

pain d'orge — mais né en 1834, ce qui fait qu'il ne vous fera pas attendre bien longtemps son magot. Vous me verserez, le jour du mariage, la somme convenue, plus vingt mille francs à la mort du vieux, si vous n'êtes pas encore divorcés à ce moment-là. » — C'est signé Cambouy et adressé à Monsieur le Vicomte de Gâchy, rue des Mathurins à Paris !... (*Elle regarde moqueusement le petit de Gâchy.*) Patatras !... (*A Camille.*) Embrassez Toutoune ?... Vous lui devez bien ça !...

LA COUSINE PULCHÉRIE, *qui entre.* — Comment... Qui est-ce qui se marie ?...

TOUTOUNE. — Tout l'monde !... Excepté celui qui est venu ici pour ça !...

FIN

TABLE

LA PETITE PINTADE BLEUE 1
LE JOUR DE L'OUVERTURE 63
LES TRÉSORS 79
LE PETIT TROU PAS CHER 97
ENTENTE CORDIALE 113
AUX COURSES DE DEAUVILLE 127
LE BOUT DE L'AN 143
GOSSES DE LA VILLE ET DES CHAMPS . . 153
L'HEURE DU BAIN 169
LARBINS 185
CEUX D'HIER 197
LA FERME 209
LE BEAU MARIAGE 221
TOUTOUNE 235

E. GRÉVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY 4726-6-14.